


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
C
56 - 58
NAPOLI

L'ATLANTIS
DE MADAME
MANLEY,

CONTENANT
LES INTRIGUES POLITIQUES,
ET AMOUREUSES,
DE LA NOBLESSE
D'ANGLETERRE.
Et où l'on découvre le ſecrèt
DE LA DERNIERE REVOLUTION.

Seconde Edition, où on a mis la Clef en Marge, & ajouté une Table des Matiéres.

TOME PREMIER.



Selon la Copie Imprimée
A LONDRES,
Chez JEAN MORPHEW.
M. DCC. XIV.

DEDICACE
DE L'AUTEUR ANGLOIS.

A SA GRANDEUR
HENRI DUC DE BEUFORD,

Marquis & Comte de Worcester, Comte de Glamorgan, Baron de Herbert, & Seigneur de Chepston, de Ragland & de Gower.

MONSEIGNEUR,

Quoi qu'il soit peut-être un peu trop hardi à un inconnu & à un simple Traducteur, d'oser prétendre à la protection

 d'un

d'un grand Prince, & de mettre ſon Illuſtre Nom à la tête d'un Ouvrage que bien des gens traiteront de bagatelle, j'eſpére que Vous ne condamnerez pas ma témérité, puiſqu'elle n'eſt cauſée que par l'admiration que m'ont inſpirée toutes les grandes qualitez qui brillent dans Votre Perſonne; & je me flate, Milord, que ſi je ne ſuis pas aſſez hûreux, pour que ce que j'ai l'honneur de preſenter à Votre Grandeur, trouve le ſecrèt de Lui plaire: Elle aura toûjours la bonté d'accepter, ſans chagrin, l'hommage que je lui fais ici de mon zéle & de mon reſpèt. Les avantures que je prens la liberté de Vous offrir ont d'abord été écrites dans la Langue du Païs où elles ſont arrivées, qui éſt un Italien mêlé & corrompu, tel qu'on le parle à preſent dans toutes les Iles de la Mediterranée. * Un Voyageur François trouvant ce Livre de ſon goût, le traduiſit en ſa Langue, & le dépoüilla ſi bien de tous ces barbariſmes étrangers, pour l'habiller à la Françoiſe, qu'on s'y ſeroit aiſément trompé. Il tomba enſuite entre les mains d'un de mes Amis qui m'en

* L'Autheur ne dit cela, que pour ſe mieux cacher, & faire croire que ce Livre n'eſt pas écrit en Anglois.

m'en fit préſent, l'année paſſée à Bruxelles, & qui me pria d'en regaler la Cour de la grande Bretagne. Je le traduiſis pour cela en Anglois, & voulant le mettre ſous les Auſpices d'une Perſonne qui pût le faire paroitre avec éclat dans le Païs où je l'introduiſois, je ne héſitai pas un moment à le mettre aux pieds de Votre Grandeur. Toutes ſortes de raiſons ont determiné mon choix là-deſſus, le reſpèt & le devoûment que j'ai toûjours eu pour votre Illuſtre Maiſon, & le raport que j'ai trouvé entre les vertus Heroïques qu'on admire en Votre Perſonne, & celles du jeune Prince, dont l'Intelligence fait le portrait à Aſtrée, dans le Prado. Il ſemble qu'on ait voulu peindre Votre caractére dans celui qu'on continuë à donner à ce jeune Heros, dans la ſeconde Partie de cette Hiſtoire, où l'on prétend que la Vertu & la Juſtice ſe réfugient dans ſon Palais. S'il eſt vrai qu'une reſſemblance, quelque deſavantageuſe qu'elle puiſſe être, ne laiſſe pas de nous inſpirer une ſecrète inclination pour ces mauvais portraits de nous-même, que ne dois-je point eſpérer d'une conformité auſſi hûreuſe, que celle que Vous ne ſçauriez manquer de trouver entre vos Vertus & celles du jeu-

ne Prince de Baumond. Appliquez-vous donc, Monſeigneur, toutes les loüanges qu'Aſtrée lui donne, dans la viſite qu'elle lui rend. Le Public véra aiſément qu'elles Vous conviennent, & comme je n'oſerois aſpirer à la gloire de pouvoir Vous louër moi-même aſſez dignement, je me retranche à ce qu'elle en dit, puis que j'évite par là de choquer Votre Modeſtie, & d'encourir Votre Colére, en Vous adreſſant directement toutes les louanges qui ſont dûës à Votre Grandeur. Permettez que je Lui demande encore ſon auguſte Protection pour cet Ouvrage, & que je La ſupplie d'être bien perſuadée du profond reſpèt avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

De Votre Grandeur,

Le très-humble &c. &c.

MEMOIRES SECRETS,

CONCERNANT

LES MOEURS ET COUTUMES DES PERSONNES DE QUALITE' DE LA NOUVELLE ATLANTIS,

Ile de la Mediterranée.



L y avoit déja long-tems qu'*Astrée* avoit abandonné ce Monde, & s'etoit envolée dans sa Celeste Patrie, lorsque, par je ne sçai quel retour de tendresse pour le Genre-humain, il lui prit envie de revenir visiter la Terre, pour voir si les Hommes étoient encore aussi vitieux, que lors que leurs crimes l'avoient obligée de les quiter. Son dessein fut aussi-tôt exécuté que conçû, & comme l'Europe est la Partie du monde la plus renommée pour les Sciences, & pour

la Politeſſe, ce fut là qu'elle réſolut de faire ſa deſcente. Elle vouloit d'abord viſiter Rome, Paris, ou la Capitale de la Grande Bretagne, & pendant qu'elle héſitoit ſur le choix de ces trois Villes célébrées par un Auteur, appellé *St. Evremont*, & fort connuës dans la Cour de *Jupiter* par la politeſſe, la fine politique, la diſſimulation & la vanité qui y régnent; elle fut obligée, par une entorce qu'elle donna à une de ſes aîles, de s'arrêter ſur la pointe d'une Ile appellée *Atlantis*, & que la Mediterranée forme. A peine eut-elle marché quelques pas ſur cette Terre, abandonnée depuis ſi long-tems, que rapellant ſa premiere tendreſſe, elle s'écria, bien te ſoit belle production de la penſée; que ta vûë enchante! & continuant ſon admiration, que la Terre eſt belle, ajouta-t-elle, qu'elle eſt féconde, que ſes fruits ſont charmans, ſes eaux claires & courantes, que ces Ruiſſeaux tranſparens ſont rafraichiſſans & agréables pour les Mortels! les Zéphirs enchantent & font éclorre mille fleurs; les Prairies abondent en pâturages, les Bois offrent aux Voïageurs des aſiles auſſi ſombres que fraix, & c'eſt un beau ſpectacle aux yeux que toute la ſuperficie du Globe Terreſtre; mais, s'écria-t-elle enſuite, eſt-il poſſible Grand *Jupiter*, quaprès avoir ſi richement paré la Nature, & avoir donné à cette émanation de ta puiſſance, toutes les choſes propres à la rendre digne de ſa divine origine, eſt-il poſſible, dis-je, que tu en aïes confié le ſoin à des Humains auſſi corrompus & auſſi indignes de tes bienfaits? faut-il qu'une génération auſſi

auſſi vicieuſe poſſéde tant de merveilles! Dans le tems qu'*Aſtrée* pouſſoit ces plaintes, elle aperçût auprès d'elle une perſonne qui ſe levant toute éperduë du lieu où elle étoit aſſiſe, couroit les bràs ouverts ſe jetter à ſon col. *Aſtrée* étonnée de cette ſaillie repouſſa les careſſes de la belle Etrangére, & examina toute ſa perſonne, pour voir ſi elle ne pouvoit point ſe rapeller ſon idée : ſon habit étoit tout déchiré; mais comme ſes charmes naturels n'avoient pas beſoin du ſecours de l'art, *Aſtrée* n'eut pas de peine à retrouver, ſous ces triſtes lambeaux, ſa chére Mére la *Vertu*, quoi qu'elle fût ſurpriſe de la voir dans un ſi mauvais équipage. Les guenilles dont elle étoit couverte étoient de l'étoffe la plus groſſiere; ſes cheveux étoient négligez, ſes yeux, autrefois ſi brillans, étoient pleins d'une morne langueur; les lis & les roſes de ſes belles jouës paroiſſoient entiérement fanez; le corail de ſes charmantes levres étoit effacé; ſes bras ſembloient ne lui être plus d'aucun uſage, & pendoient négligemment, ſes mains blanches & bien taillées n'avoient plus d'autre emploi que celui de ſoutenir ſa tête; tous ſes membres étoient ſans force, & n'aïant pas aſſez de vigueur pour ſortir de cette affreuſe ſolitude, elle étoit contrainte d'y reſter, abatuë par terre, & il n'y eut que la vûë de ſa chére Fille, qui lui fit faire un effort pour ſe relever. Quand *Aſtrée* fut revenuë de ſon étonnement, & que par ſes embraſſemens, elle eut marqué toute ſa tendreſſe à ſa Mére, dont la beauté toute divine ne pouvoit avoir changé que ſu-

perficiellement, & qui confervoit toujours fon air majeftueux au travers de fes haillons & de fon air trifte : elle lui demanda d'où procédoit un fi grand changement que celui qu'elle remarquoit dans fes habits & dans fon humeur. *Aftrée*, répondit la *Vertu*, tu as bien fait d'abandonner un Monde auffi indigne de toi, & il y auroit déja long-tems que je t'aurois fuivie dans le Ciel, fi le grand *Jupiter* ne m'avoit ordonné de refter ici, de peur que ces Créatures qu'il a tirées d'une maffe de terre, & qui par fon commandement ont reçû la vie de *Phébus*, ne perdiffent entiérement en mon abfence toutes les aparences de Vertu. Mais helas ! ces malhûreux n'ont point pû fouffrir ma préfence; ils m'ont chaffée des Cours & des Villes, & m'ont reduite dans l'état où tu me vois: ta fuite ne leur a point fait de peine; & au lieu d'en porter le deüil, ils ont mis à la place de la divine *Aftrée*, une fauffe aparence de Juftice, qui eft proprement une ironie & une efpece de dérifion, propre à te tourner en ridicule : ils invoquent dans toutes les occafions ce vain fantôme de Juftice, & fans la pratiquer jamais, fe contentent de faire retentir fon nom. Pour moi, comme je te l'ai déja dit, on ne me connoit plus; *Cupidon* notre petit Allié m'avoit accordé, depuis long-tems, un afile dans le cœur de quelques-uns de fes plus illuftres Sujèts, mais il eft lui-même devenu Apoftat; il a rompu tout commerce avec moi, & je n'ai plus rien à pretendre chez les Amans de ce fiecle ici, qui tout au plus fe contentent de me citer com-

comme un beau nom, afin de me faire servir d'ornement à leurs Histoires; Il y a encore une de nos proches Parentes qu'ils ont traitée à peu près de même que moi, & qui les a quitez depuis long-tems, c'est l'*Innocence*, qui ne se trouve plus aujourd'hui chez les Hommes, & qui s'en est bannie pour toujours. Je connois & toute leur corruption & toute leur sensualité. Leurs commerces sont criminels, ils abusent des unions les plus legitimes, en anticipant les tems prescrits par les Loix, & en cessant d'aimer ce qu'ils ont possedé d'une maniere prématurée, dès que les loix en authorisent la possession: Au lieu de chercher à embellir le Cœur pour le rendre digne du Dieu qui l'a créé, toute leur attention est pour l'exterieur de la Personne, & par des sentimens grossiers & détestables, ils pretendent que le Cœur n'est nullement nécessaire en amour, & ils renoncent à toute sorte de délicatesse: le Corps seul leur suffit pour assouvir une Passion qui n'a que la brutalité pour cause & pour objèt, & que la vûë d'un beau visage fait bien plûtôt naitre chez eux que le mérite le plus éclatant, & que les Vertus les plus éminentes. Tant de déréglement m'a donné de l'horreur, même pour leur demeure, & je ne puis plus respirer un air qu'ils ont infecté par leurs vices. Un de leurs Poëtes a assés bien fait leur caractére, quand il a dit que *l'Himen ne fait plus son office à leurs Mariages, que sa Torche nuptiale est depuis long-tems éteinte, & que sa Robe couleur de saffran pend négligemment dans la Garderobe.* C'est

préſentement l'intérêt qui preſide à la Fête ; l'Or y brille à la place du flambeau ſacré de l'Himen, c'eſt lui qui éclaire la cérémonie, & qui après avoir lié les mains des Epoux les conduit ſans inclination au lit, où, ſelon leurs principes & ſans conſulter le cœur, ils ſe contentent du Corps pour conſommer une affaire que l'intérêt a commencée ; & bien leur vaut de n'avoir pas des ſentimens plus delicats dans ces ſortes d'occaſions, car on véroit ſouvent, ſans cela, ces indifférens Epoux commencer leurs Nôces par le divorce, & paſſer dès le premier ſoir dans des apartemens ſeparés. Jugez donc, ma chere *Aſtrée*, ſi des Mariages faits ſous de tels auſpices peuvent être hûreux, & ſi manquans de ce beau feu, qu'un amour ſincere & deſintéreſſé allumoit autrefois dans les Cœurs des perſonnes qu'il uniſſoit, il peut ſortir à préſent de ces unions ſi malentenduës, que des Enfans dignes de ceux qui leur donnent le jour ; de là vient qu'on voit aujourd'hui ſi peu de grands hommes, & que le nombre des Héros eſt ſi petit ; s'il s'en trouve quelquefois quelqu'un, il en eſt de cela comme des arbres plantez dans un même fond, dont quelques-uns, par l'effet du haſard, s'élevent un peu plus haut que les autres, ou pour mieux dire, c'eſt par un ménagement adroit du vice, & avec les ſecours de l'artifice & de la diſſimulation, qu'ils trouvent le ſecrèt de venir à bout de certaines entrepriſes, & qu'ils ſe diſtinguent par là de leurs ſemblables. Quelle eſpérance reſte-t-il donc à un nom auſſi ſterile & auſſi vain que le mien, &

ſi

si fort défiguré par les Hommes? la Valeur & la Beauté, autrefois mes plus chéres Compagnes, ne veulent pas seulement se souvenir de m'avoir jamais connuë ; je n'ai plus des Couronnes ni des Guirlandes à ma disposition, comme lors que les Roïaumes & les Lauriers étoient meritez, & que c'étoit par la Vertu seule qu'on pouvoit espérer de les obtenir. Tout-à-fait chassée des Cours & des Villes on me crut refugiée chez les Villageois; mais helas! on m'y connoit moins que dans les Cabinèts des Princes ; car les Mortels étant corrompus par leur nature & par la coûtume ; ceux en qui la naissance & l'éducation n'ont pas un peu rectifié cette férocité naturelle, & qui n'ont reçû aucune leçon de Philosophie ni de générosité, s'abandonnent aveuglément à leurs penchans déréglez, & suivant les mouvemens que leur inspirent la bassesse de leur extraction & l'épaisseur de leur génie, font pire que les bêtes brutes, & ne peuvent être comparez qu'à des Ours mal-léchez. Ainsi, bannie du Commerce de tous les Humains & errante dans les deserts, ma douleur ne doit pas te surprendre, je fuis tous les lieux fréquentez, pour venir pleurer mes malheurs dans ces Iles solitaires, & conter mes peines aux flots, qui par leur bruit impetueux les répétent aux rochers, & forment un Eco de mes tristes plaintes, qui quelquefois charment en quelque maniére la juste douleur qui les cause. Mais vous, mon aimable *Astrée*, qui n'étes pas condamnée comme moi à errer toûjours toute seule, & rebutée de toute la terre, qu'est-

ce

ce qui peut vous ramener dans ce Monde si perverti? Vous sçavez ma Mere, répondit alors *Astrée*, que le Monde de la Lune, quoi qu'inferieur en bien des choses à celui-ci, est pourtant son frere; ils sont mêmes jumeaux par la création, & pratiquent à peu près les mêmes maximes. Or il y avoit dans ce Monde-là un Empereur dont la fille étoit un chef-d'œuvre de la Nature; elle étoit belle au de-là de tout ce qu'on peut imaginer; & sa Vertu égaloit sa beauté; mais sa destinée voulut qu'elle fût aussi malhûreuse qu'elle étoit parfaite. On la maria à un Prince voisin, qui rempli d'une ambition déréglée & enorgueilli par le rang de son beau-Pére, crut qu'il n'y avoit rien de trop élevé pour lui, & qu'il étoit en droit de tout entreprendre. Dans cette pensée il s'empara du Diadême Roïal, & après l'avoir mis sur sa tête, se fit appeller Roi d'un peuple oppressé, & réduit en esclavage par une Nation plus puissante; Mais le succès ne répondit point à son attente, car il se vit d'abord abandonné par l'Empereur son beau-Pére, & ensuite par tous ses autres Alliez, & perdit non seulement sa nouvelle Souveraineté, mais il fut encore dépoüillé de celle dont il avoit hérité de ses Péres, & perdit ses propres Etats. La Reine son Epouse, qui joignoit à tant de vertus une constance & une patience admirable, soutint les plus rudes épreuves; Elle fut obligée de fuïr avec ses pauvres Enfans, & d'errer vagabonde de Province en Province, pour tâcher de leur procurer quelque azile. Enfin elle fut chercher un refuge dans la Cour où elle étoit née, ce fut

L'Ecosse.

La Reine de Bohême.

Jaques I.

fut là que m'apellant à son secours, elle tâcha par ses larmes d'engager ses plus proches à s'armer pour la défense de son Epoux, & pour le rétablir dans les droits de sa naissance; mais tous les efforts de cette Reine infortunée furent vains, ceux dont elle imploroit l'assistance, étoient sourds à ses cris, & insensibles à ses malheurs. Combien de fois invoqua-t-elle mon nom avec larmes, prenant à témoin la Justice, pour sçavoir si elle méritoit les maux dont elle étoit accablée: mais elle avoit beau m'apeller, on ne pouvoit plus me trouver dans ces lieux qu'elle faisoit retentir de ses plaintes, & les barbares qui les entendoient n'en étoient pas plus touchez que de sa douceur & de sa beauté. On eut dit qu'elle parloit aux rochers, & le vent emportoit toutes ses paroles, sans qu'elles pûssent faire la moindre impression sur les cœurs de ses Compatriotes, ni lui faire trouver dans le sein de sa Patrie le moindre reméde à ses maux; & franchement il auroit été assez extraordinaire qu'un Peuple sans Religion, d'une débauche outrée, blasphemateur du grand *Jupiter* & de tous les autres Dieux, joüeur, usurier & adonné à toutes sortes de vices, se fut armé pour la défense de la Vertu, & qu'étant si fort brouillez avec moi, ils eussent été capables de faire quelque chose à ma considération, ç'auroit été le sujèt d'une piece comique pour *Momus*, & je crois qu'il en auroit bien ri. Mais le cas n'avoit garde d'ariver, & la belle Reine s'efforçoit inutilement de les en conjurer en mon nom: On la laissoit gémir sous le

le fardeau de ses miséres, sans lui donner la moindre espérance de soulagement, & elle étoit prête d'y succomber, lors que mon cœur, attendri par les plaintes de cette belle & innocente Princesse, m'obligea à courir promptement au plus haut de l'Olympe, & à me présenter dans le lieu où le grand *Jupiter* tient sa redoutable Cour. L'éclat de son Palais ni la Majesté de son Trône ne furent point capables de m'intimider; je perçai au travers des foudres & des éclairs qui l'environnent sans cesse, & me jettant aux pieds de ce Maitre des Dieux, je lui répresentai les injustices qui se commettoient dans le Monde de la Lune, & le desir que j'avois de secourir l'infortunée Princesse qui les éprouvoit. *Jupiter* jugeant par mes larmes & par mon empressement, combien j'étois sensible aux maux de cette belle Reine; me reçût dans ses bras d'Ambroisie, & essuïant lui-même mes yeux, me commanda de me consoler, m'assurant que la bonne Reine recevroit une double mesure de ses graces, pour soutenir toutes ses traverses, & que quand le terme de ses malheurs & de sa vie vagabonde seroit accompli. il lui feroit gouter le repos dans des Régions plus hûreuses; que ce n'étoit pas pour ses crimes qu'elle souffroit, mais qu'elle portoit la peine de l'ambition de son Epoux, & de la negligence de son Pére, & que puis que son propre Païs avoit refusé de s'armer pour sa défense; Bellone, les Furies vangeresses, la Terreur & la Mort feroient leur résidence parmi ce Peuple ingrat, jusques à ce qu'un Prince, descendu de la

plus

plus belle de ses Filles, obtiennent la Souveraineté sur eux; lors que la pauvreté & la captivité seroient le sort de plusieurs, quoique l'orgueil & l'impureté les possedassent toujours tous également; Que dans ce tems-là, ils seroient obligez de se servir d'outils sans pointe, pour cultiver la terre, & pour en cueillir les fruits; Qu'ils feroient le tour du Globe de la Lune, & traverseroient le vaste Ocean pour tâcher de gagner quelque argent; mais qu'après avoir essuyé l'inconstance des flots, & tous les perils de la mer, ils véroient leur profit se reduire à rien, & se dissiper par la guerre; Qu'ils auroient de la peine à échaper eux-mêmes à la violence & à la destruction; Qu'une crainte perpetuelle des tempêtes & des Pirates troubleroit les Marchands & les Matelots; Que l'idée de la Mort & de la captivité intimideroit les Soldats; Que la diminution de puissance dans les Ministres d'Etat, feroit trembler ceux qui y seroient élevez, & leur feroit craindre à tous momens de se voir précipitez de ce haut dégré de grandeur; Que les debauches du vin & des femmes dans les jeunes gens, l'hypocrisie, l'avarice & la cruauté dans les vieillards, seroient les pestes continuelles qui désoleroient le païs, jusques à ce que le jeune Prince fit cesser leurs peines & leurs vices, par ses glorieux exemples, & les ramenât tous dans le chemin de la vertu: Que ce seroit là l'Epoque de leur bonheur, & le tems où ils pourroient commencer à en marquer la datte. Par cette sentence de *Jupiter*, je connus visiblement qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de secourir La Princesse Sophie.

Le Prince de Hanovre. courir la Reine. Elle mourut dans son exil, & le jeune Prince descendu d'elle, quoi que né avec des inclinations vertueuses, est en quelque espéce de danger, par cette mort, qui le prive d'une Education digne de sa naissance: car quoi que l'adversité soit appellée une bonne maitresse, & qu'elle garantisse les Princes des écueils où leur grandeur les expose, en éloignant les flateurs, qui dans une fortune éclatante les séduisent continuellement, & en détruisant cet orgueil que les hommages qu'on leur rend, fait naitre ordinairement dans leur Cœur, & qui les pervertit très-souvent; il est pourtant à craindre qu'elle ne les abatte trop, & n'étouffe en eux cette noble ambition & cette générosité si nécessaire aux Personnes nées pour commander. Ainsi comme les deux extrêmitez sont fâcheuses, pour les éviter également, j'ai résolu, pour l'amour de cette bonne Reine, qui m'adressoit si souvent ses vœux, d'être moi-même la conductrice du jeune Prince, qui doit faire le bonheur de sa postérité & ramener le calme dans sa famille, & l'abondance parmi ses Sujets. Pour le rendre propre à remplir tous ces grands desseins; je veux être son guide dans les entreprises les plus difficiles, lui montrer le chemin de la gloire, lui servir de bouclier dans les combats, & de conseil dans la paix; je veux le rendre grand & hûreux, & sur tout je veux qu'il soit digne de l'être, & que préferant le titre de Bon à celui de Puissant, il les joigne tous deux, en se conciliant l'amour & les vœux de toute la Terre: par là je le rendrai

propre à toute cette grandeur que les Destinées lui préparent, & je lui ferai mériter l'Empire du Monde, & la Domination sur tout le Genre-humain. Je ne veux point qu'il s'en rende Maitre, par une bravoure brutale, comme celle d'*Alexandre*, ni par des artifices & des subtilitez comme *César*; je ne demande point qu'il soit invincible, comme *Achilles*, mais je veux que rassemblant tout ce que ces Anciens avoient de bon, chacun en leur particulier, il le réünisse en sa personne, pour en former un Héros acompli : apliqué continuellement à procurer le bonheur de ses Peuples, vaillant dans la Guerre, prudent dans la Paix, généreux, liberal, & enfin, digne d'être mon Eléve. Dans ce dessein j'ai crû qu'il étoit à propos de venir un peu visiter ce bas Monde, où les Arts & les Sciences fleurissent mieux que dans le Monde de la Lune; & j'ai été bien aise de voir par mes propres yeux les changemens qui sont arivez dans les mœurs & dans les maniéres de ses habitans, afin de me régler là-dessus. J'irai dans les Cours où la Justice est exercée, pour observer le Magistrat, qui se vante de tenir ma balance, & voir combien la pratique est éloignée de l'institution. De là je passerai aux Conseils des Princes, pour remarquer les Cabales qui s'y forment, & le peu de sincérité qu'on y aporte. Je me glisserai dans les Assemblées & dans les Cercles où le beau Séxe brille, pour en découvrir tout le faux; je vérai jusqu'où va leur dépravation, & le peu de fonds qu'on doit faire sur cette aparence de Vertu qu'elles affectent;
 afin

afin de garantir mon jeune Prince des piéges que ces belles Enchantereſſes pouroient lui tendre, & en lui faiſant éviter ces dangereux écueils, le rendre entiérement acompli.

Votre deſſein eſt beau, ma Fille, dit alors la *Vertu* à *Aſtrée*; il eſt digne de vous & de celui dont vous voulez faire votre Eléve; mais il eſt bien difficile à exécuter; car en voulant lui faire éviter le Vice & les vicieux, vous ſerez obligée de lui faire rompre commerce avec tout le Genre-humain, puiſqu'il eſt entiérement corrompu. Le voïage que vous venez faire ici bas vous convaincra de cette vérité; & vous donnera ſujèt de faire de nouvelles plaintes à *Jupiter*. Quand vous aurez vû juſques où les hommes ont pouſſé le déréglement; vous ſouhaiterez d'en voir détruire la race, & de les voir rentrer dans cette poudre dont ils ont été tirez: vos cris, les cris de la Juſtice, feront entendus du plus grand des Dieux, & le forceront à châtier cette malhûreuſe engeance, qui en mépriſant toutes les Vertus, oſe encore défier ſa Toute-puiſſance, & douter ſi le Monde a eu une origine, ou s'il n'a pas été dans tous les tems indépendant & égal au Souverain. C'eſt là le fruit qu'ils remportent de leur ſcience, & de l'étude de ce qu'ils apellent Philoſophie. Je crois tout ce que vous me dites, mon admirable Mére; mais malgré tout cela, comme de pluſieurs maux, on peut pourtant retirer quelque bien, ſi vous voulez bien avoir la bonté de venir avec moi, je continuërai mon voïage. Helas! dit la *Vertu*, je ne pourois que rougir & baiſſer honteuſe-

ment

ment la tête, en voïant la corruption du Genre-humain ; ainsi vous n'avez qu'à partir seule ; allez jusques au plus haut de cette Montagne : on l'apelle *Angola* ; je m'en vais atendre votre retour sur la pointe de cette Ile. Non, ma Mére, repliqua *Astrée*, comme la pitié est inséparable de la *Vertu*, vos conseils me seront nécessaires pour modérer ma sévérité ; car peut-être que voïant la Justice trop offensée, je ne pourois m'empêcher de punir ces audacieux, & de m'en vanger moi-même, sans attendre la sentence de *Jupiter*. Il est bien difficile de refuser ce qu'on aime, dit alors la *Vertu* ; allons, ma chére *Astrée*, continua-t-elle, voici une Barque de Pêcheurs, entrons-y, nous nous trouverons dans peu de tems à l'embouchure d'une très-belle Riviére qui a douze lieües de longueur, & qui rendra notre voïage plus court, & plus agréable ; embarquons-nous donc & abandonnons-nous à la conduite des Dieux.

A peine furent-elles entrée dans la Barque, qu'*Astrée* dit à la *Vertu*, voïez ma chére Mére combien les hommes sont industrieux : ils trouvent le secrèt de se tracer des routes au travers des Flots, & au milieu des plus éminens dangers ; ils s'exposent aux Tempêtes, lorsque les Vents en couroux font écumer les Vagües, que les Eclairs brillent de toutes parts, que le Tonnére gronde, que tout est plein d'horreur & d'effroi sur ce liquide Elément ; & que la Lune & les Etoiles paroissent avoir perdu toute leur clarté ; lorsque les sables dévorans & les écueils dangereux sont prêts de leur faire faire naufrage, on les

les voit intrépides parmi tant d'allarmes; ils suportent la faim & la soif, & il semble qu'ils se soient rendus toutes ces peines familiéres par leur fermeté à les souffrir. Et croïez-vous, répondit la *Vertu*, que ce soit là des preuves de leur courage? Helas non! ce sont des effèts de leur avarice, & cette fermeté que vous admirez en eux vient de leur stupidité; si elle partoit d'un bon principe on ne leur entendroit pas proférer des blasphêmes, dans le moment même qu'ils sont prêts à périr, & que les Flots entrent de toutes parts dans leurs Vaisseaux brisez. Cet horrible Vice n'étoit pas si fort en usage lorsque vous quitâtes la Terre; mais à présent cela fait frémir. Ces malhûreux pour la moindre bagatelle invoquent *Jupiter*, mais c'est pour le prier de les détruire & de les réprouver éternellement. Aprochons-nous de cette Flote; elle est belle, il y a trois cens Vaisseaux, les uns de guerre, les autres pour le transport, & ils sont tous si magnifiques qu'on voit briller l'or sur la Poupe & dans les Banderolles, & ce n'est que par sa grosseur, & par le nombre d'hommes & de canons que l'on peut distinguer un Vaisseau de guérre d'avec un Vaisseau marchand. Voïons-les un peu faire leur manœuvre, & écoutons leur langage infernal. O ma chére Mére, s'écria *Astrée*, en aprochant de la Flote, que cet aspèt est beau! que font tous ces hommes que je vois en mouvement? à quoi leur servent toutes ces toiles que les Vents agitent, & qu'ils sçavent rendre fléxibles en un tour de main? C'est, répondit la *Vertu*, qu'il vient

de

de s'élever un bon Vent, & que pour en profiter tous ces hommes tendent leurs Voiles, qui sont les toiles dont vous venez de parler, qui lorsqu'elles sont pleines de Vent servent d'ailes aux Navires, & les font voguer avec une vitesse extraordinaire vers le lieu où ils ont dessein d'aller. Entrons dans l'Amiral, qui paroit, comme vous voïez, être le Souverain des Mers, & nous vérons ce qui s'y passe. Mais à peine y eurent-elles resté quelque tems, qu'*Astrée* s'écria, sortons ma chére Mére, je ne sçaurois soutenir toutes ces horreurs; l'orgueil des uns, l'opression des autres, les blasphêmes, les licences, mon Dieu! que cet objèt, qui m'a paru si agréable, est horrible dans l'examen. Les Commandans sont fiers, orgueilleux, & débauchez; l'équipage est blasphémateur, & ils ont la bassesse de se prosterner devant leurs Superieurs bien plus que devant le grand *Jupiter*: sortons promptement d'ici, voilà qui est fait, je ne veux plus voir de Flote, & je suis fort aise d'aborder à terre. Que diriez-vous donc, répliqua la *Vertu*, si vous sçaviez que parmi ces Commandans si fort orgueilleux, il y en a qui ont commencé par les Emplois les plus bas de l'équipage, & que ce sont justement ceux-là qui sont les plus impérieux. Avez-vous remarqué ce Seigneur qui dormoit dans un lit de Velours cramoisi: le jeune homme, qui paroissoit son favori, étoit une Femme déguisée: il la méne toûjours avec lui, quoi qu'elle lui ait fait faire bien des fausses démarches; car un jour qu'il étoit aux prises avec l'Ennemi, & que la Bel-

Milord Torrington.

le effraïée par le bruit du Canon & les cris des blessez tomba en défaillance, ce vaillant Amiral, moins sensible à sa propre gloire, & à l'intérêt de sa Patrie qu'à ce qui regardoit son amour, ceda la victoire à l'Ennemi, en défendant qu'on continuât de tirer, & pour rassûrer sa Maitresse, manqua une des plus belles occasions que la Fortune eût pû lui offrir, puisqu'il étoit en état de brûler & de prendre tous les Vaisseaux de la Flotte ennemie, qui se retira triomphante, par la foiblesse de cet indigne Chef, sur qui *Mars* & *Bellone* eurent moins de pouvoir que *Vénus*. Il auroit pû les concilier tous, si après avoir fait son devoir, il eut été se reposer dans les bras de sa Belle des fatigues du Combat; mais la Gloire ne doit jamais être mise en compromis avec l'Amour. Avez-vous pris garde à cet autre qui est dans un poste éminent? c'est un de ces Coquets de profession, qu'on apelle hommes à bonne fortune: il n'est pas plûtôt débarqué qu'il est le tenant de toutes les Belles de la Ville, où l'on aborde; il leur donne des Cadeaux, le Bal, la Comédie, & tout cela aux dépens de ses crédules Créanciers, dont il fait autant de dupes; plus inconstant que l'Element sur lequel il commande, il fait servir ces sortes de plaisirs à grossir le nombre de ses conquêtes, & choisissant parmi ces Nimphes celle à laquelle il a dessein de jetter le mouchoir, il la suit au sortir de l'Assemblée, la raméne chez elle, en lui jurant les plus tendres ardeurs. la suit dans sa chambre, l'assûre qu'il l'épousera; la Belle trop crédule, qui sçait qu'il a déja deux

Le Marquis de Carmarthen.

Fem-

Femmes, s'imagine qu'il a obtenu un Privilége de Poligamie, & qu'ainsi il en poura bien prendre une troisiéme; l'Amant qui la voit à demi ébranlée profite du moment & de l'ocasion; la nuit & le silence le favorisent; la Belle n'ose faire de bruit, de peur d'éveiller ses Parens, & de causer du scandale, & moitié force & moitié bon gré, elle perd son honneur & sa réputation. C'est ainsi que ces jeunes Neptunes triomphent de la foiblesse de ces pauvres Nimphes Maritimes; c'est pendant que ceux qui sont plus avancez en âge goutent le repos entre les bras du sommeil que tous ces désordres se commettent, & que l'honneur de toutes les Femmes est ravagé, & devient la proïe de la débauche. Cet autre Commandant bien fait que nous avons vû ensuite, a pris depuis peu une Fille de l'*Opera*, c'étoit celle qui étoit assise à sa droite, à la place d'honneur, quoi qu'elle soit la moins considérable de toute la Compagnie. Cet homme passe pour hûreux en galanterie; c'est le terme dont on se sert dans ce siécle corompu; il lui est arivé mille plaisantes avantures, c'est-à-dire plaisantes aux oreilles des Vicieux; Avez-vous remarqué la profusion de sa table, la délicatesse de ses Mèts, où l'on cherche bien moins la conservation de la santé, qu'à satisfaire les apetits déréglez de ces sortes de prostituées? ces Vins si délicieux qui sembloient couler d'une source intarissable, & ces liqueurs fortes à la fin du repas, propres à faciliter la digestion, & à mettre l'estomach en état de faire de nouveaux excès. Avez-vous pris garde

Milord Durfly.

de à leur converſation, où le reſpèt dû à notre Séxe étoit violé, par des doubles ſens, & des équivoques infames ; car ces ſortes de Créatures qui ont perdu juſques à l'aparence de la modeſtie, ne ſe plaiſent que dans des diſcours diſſolus, & l'on ne les diſtingue plus des hommes que par la différence de l'habit; les divertiſſemens qui ont ſuccedé au repas n'ont été qu'une accumulation de crimes; c'eſt ainſi qu'ils paſſent leur vie, & que parmi les Tempêtes,au bruit du Canon & du Tonnerre, ils voïent tranquillement écouler le ſable de leurs jours, ſans penſer un moment à cette Mort qui s'avance à grands pas pour les terminer. Cette Mort,qui eſt l'effroïable deſtruction de l'être: l'antipatie de la Nature,& l'antithéſe de la vie,ne leur cauſe pas la moindre réflexion, & ne ſçauroit par conſéquent produire le moindre amandement chez eux. Avez-vous entendu, parmi plus de dix mille Matelots, retentir le Nom de *Jupiter* pour autre choſe que pour le blaſphêmer ? ils l'apellent à témoin pour un million de fauſſetez, & ſur les plus vaines, ils font des imprécations horribles, & ſe dévouënt volontairement à une éternelle deſtruction. Si le grand *Jupiter* les prenoit au mot, en les précipitant dans les abimes, ils n'auroient pas lieu d'apeller de cette Sentence donnée à leur réquiſition: qui croiroit que des gens expoſez à paſſer à tous momens de leur Vaiſſeau dans la Barque de *Caron*, fiſſent un pareil uſage de leur tems, & qu'au lieu de l'emploïer uniquement à remplir leur devoir envers les Dieux & la Patrie, ils le conſacraſſent entiérement

rement à la dissolution, & à l'impureté. Ouï, dit *Astrée*, je vois avec douleur que ces malhûreux n'offrent jamais de sacrifices à *Jupiter*: ils négligent même *Neptune*. *Vénus* & *Bacchus* sont les seules Divinitez qu'ils révérent, & je m'étonne de ce que le Ciel ne les livre pas entre les mains de leurs Ennemis, ou qu'il ne les fasse pas engloutir par les Flots. Comme la Nature est également corrompuë par tout, répondit la *Vertu*, il n'y auroit pas plus de justice à donner la Victoire à un parti qu'à un autre, c'est pourquoi le hasard en décide ordinairement: si après qu'ils ont combatu, & que tous les dangers sont passez, ils s'ocupoient à l'étude des Mathématiques ou d'autres Sciences propres à les perfectionner dans leur Art, ils pouroient par là adoucir la férocité de leur naturel, & rectifier ce qui manque à leur éducation; mais au lieu de chercher à polir leur esprit, tout leur empressement, au sortir de quelque danger, est de boire à la ronde, après quoi les Cartes & les Dez ont leur tour: pendant ce tems-là ils exercent leur inhumanité sur les misérables qui sont au dessous d'eux, les punissent sévérement pour la moindre bagatelle, & leur retranchent le nécessaire, pour fournir à leur superflu: ils les exposent à mille infirmitez qu'une mauvaise nouriture leur cause, & les rendent par là inhabiles au service; quand par un courage intrépide, & dans le dessein de rendre leur condition meilleure, ces pauvres Matelots ataquent quelque riche Prise, & qu'aux dépens de leur sang, ils s'en rendent les maitres; Messieurs les Comman-

dans s'en aproprient la gloire & le profit, ſans que ces malhûreux oſent en murmurer, de peur d'éprouver les rigueurs de cette Diſcipline militaire, dont on abuſe à préſent, & qui ſert de prétexte à leurs barbares Chefs pour exercer leurs cruautez & leurs injuſtices. Mais quoi, dit *Aſtrée*, ne pouroit-on point remédier à ces abus? Oui, répondit la *Vertu*, cela ſe pouroit, ſi la corruption n'étoit point auſſi grande chez les Supérieurs, & que quelque Perſonne éminente ſe préſentât pour mettre ordre à cela, on en viendroit aiſément à bout. Ils ont même à préſent à leur tête un homme qui a aſſez d'authorité pour cela: mais il faudroit pour y réüſſir que l'on n'obtint de l'avancement que par les ſervices, & par le mérite; que les brigues & les préſens ne l'emportaſſent point ſur l'équité, que les ſévéres châtimens, qu'on exerce pour des riens, fuſſent exercez pour punir les blaſphêmes, que les Commandans ne fuſſent point exems de la Loi; que les Cartes & les excès du vin & des liqueurs fuſſent réprimez, qu'on établit ſur chaque Vaiſſeau des Commiſſaires pour avoir inſpection ſur les proviſions, que la plainte fut permiſe aux Matelots, à condition qu'ils n'en feroient que de juſtes, & ſous peine de punition corporelle, au cas qu'ils accuſaſſent faux. Il ſeroit enfin aiſé de coriger l'Equipage, ſi les Commandans leur donnoient des exemples de ſobriété & de bonnes mœurs; mais helas! ils aprennent de ces Chefs, l'avarice, la cruauté, le blaſphême, l'yvrognerie & toutes ſortes de débauches & de diſſolutions: Ils font gloire

gloire d'une mauvaise réputation, & ne voudroient seulement pas prendre la peine de se contrefaire: le Vice régne à découvert parmi eux; & l'hyprocrisie est le seul péché qu'ils ne commettent point: le moindre Soldat, après avoir été près de trois ans en guenilles, sans connoitre l'usage de l'argent, n'a pas plûtôt touché sa paie, qu'il va dans un Cabarèt avec d'autres débauchez & des Femmes prostituées, dépenser jusques à son dernier Sou & c'est là l'effèt du mauvais exemple.

Voïez, continua-t-elle, ma chère *Astrée*, comme à mesure que nous aprochons du Capitole, nous voïons paroitre l'*Intelligence*, qui comme un Courtisan nouvellement en Charge, court toute essouflée d'un côté & d'autre: elle a une infinité d'affaires dans les mains, & paroît fort embarassée. C'est la premiére Dame-d'honneur de la Princesse *Renommée*; ses habits sont tous hierogliphiques; nous l'arrêterons lors qu'elle passera auprès de nous; si nous n'étions pas invisibles, elle ne nous en donneroit pas la peine, & ne passeroit pas sans nous conter quelque nouvelle, bonne ou mauvaise, la Vérité n'a pas beaucoup de commerce avec elle; mais voïons ce qu'elle nous dira. Là-dessus, la *Vertu* se faisant connoitre à elle lui dit en l'abordant; Madame, deux étrangéres, qui sont de même Séxe que vous, oseroient-elles bien prendre la liberté de vous demander quelles sont les grandes affaires dont vous paroissez occupée, & qu'est-ce qui cause cette altération qu'on voit sur votre visage; ne pouriez-vous pas emploïer quelques momens d'un

d'un tems qui vous eſt ſi précieux , à nous apprendre *l'Hiſtoire de cette Ile*, *&* *le génie de ceux qui l'habitent.* Je fais, Mes Dames, répondit l'*Intelligence*, toute mon occupation de ce que vous me demandez : toute mon attention eſt d'inſtruire les Etrangers des maniéres d'une Cour qu'ils ne connoiſſent point; ainſi tout ce que je leur dis eſt nouveau pour eux; je m'apelle l'*Intelligence*: j'ai le Tabourèt chez la *Renommée*, cette grande Princeſſe après laquelle tous les Rois du Monde ſoupirent, & je n'aurois garde de manquer à ſatisfaire entiérement votre curioſité, ſi je n'étois pas extrêmement preſſée: en un mot, le Roi de cette Ile vient de mourir; c'eſt encore un grand ſecrèt & il faut que je faſſe toute la diligence poſſible pour le divulguer: j'ai déja été à la Cour de la nouvelle Imperatrice, & je l'ai laiſſée s'entretenir de ſa douleur avec ſa chére favorite *Champagne*, la plus galante de la Cour, ainſi vous voïez, Mes Dames, que je ne ſçaurois m'arrêter, mais ſi vous voulez bien me dire où vous logez je ne manquerai pas de vous aller rejoindre, dès que je me ſerai aquitée de ma commiſſion. Laiſſez ce ſoin à vos Emiſſaires, répondit la *Vertu*, il faut pour le coup que vous marchiez inviſible avec nous, une puiſſance plus grande que la votre vous l'ordonne, & c'eſt de la part de *Jupiter* que nous vous arêtons pour vous obliger à ſuivre la *Juſtice* & la *Vertu.* Vous devez nous informer de tout ce que nous vous demanderons, & la *Verité* doit être de la partie. Après que l'*Intelligence* eut rendu

Mort de Guillaume III.

La Reine Anne.

ſes

ſes reſpèts aux deux Divinitez, qui venoient de ſe faire connoître à elle, elle les pria de permettre qu'elle les quittât ſeulement pour quelques minutes, afin d'être mieux en état de les entretenir, & de pouvoir leur conter des choſes dignes de leur atention. Non non, dit alors la *Vertu*, vous voudriez aller divulguer notre ſecrèt, vous en mourez d'envie; mais ce n'eſt pas notre intention, nous voulons voïager *incognito*, & paſſer parmi la foule ſans atirer les régards des Mortels: Vous avez pénétré ma penſée, repliqua ingenûment l'*Intelligence*, un ſecrèt de cette importance me péſe beaucoup, & je voudrois bien pouvoir me décharger de ce fardeau; je n'aurois pour le publier bien-tôt qu'à le dire tout bas à la *Renommée*, à laquelle il faut que je rende compte de tout ce que j'aprens de nouveau, & qui mérite de lui être raporté. Vous en étes diſpenſée aujourd'hui, lui dit la *Vertu*: mais, continua-t-elle, d'où vient qu'une perſonne de diſtinction comme vous n'eſt pas dans la Capitale du Roïaume, & qu'elle eſt occupée dans des lieux qui en ſont éloignez de près de trois milles: C'eſt ici, répondit-elle, une des Maiſons du Monarque défunt, & c'eſt dans ce lieu qu'il vient d'expirer; entrons dans cette route, elle nous conduira au Palais, où tout devroit être en pleurs, pour une perte de cette nature. Mais voici un jeune Seigneur, qui la reſſent vivement. Il eſt dans ce Chariot qui s'avance, & on le conduit à la Ville. C'eſt le Comte *Cornils*, ſon Pére étoit Ecuïer du Roi, & un des Etrangers les plus accom- Le Comte Corneil d'Owerkerk.

acomplis qui fussent à sa Cour. Ce jeune homme que vous voïez est tombé ce matin dans des convulsions terribles en voïant mourir son Maitre, qu'il aimoit véritablement. Il s'est batu la poitrine, a déchiré ses habits, & s'est mis lui-même tout en sang. Il paroit même encore sans connoissance, & si vous y prenez garde, on est obligé de le soutenir, de peur qu'il ne se jette en bas du Chariot; je lui trouve un peu de votre air, continua l'*Intelligence*, en parlant à la *Vertu*; mais le tems & la coruption de la Cour effaceront bien-tôt ces semences de Vertu, qu'on voit briller en lui. Mais, dit *Astrée*, qui est celui-ci qui paroit tenir le haut bout dans un Carosse à six Chevaux, qui par leur vitesse paroissent fendre l'air, & aller encore plus vite que les Pigeons de *Vénus*, & que les Paons qui tirent le Char de *Junon*? Ils ressemblent à des nuages qui fuïent, & l'on a peine à voir s'ils touchent la terre avec leurs piés. Cet homme me paroit tout rempli de graces, & l'on remarque sur son visage un air de gaïeté qui paroit malgré lui, & qu'il voudroit pouvoir cacher. L'histoire de ce Gentilhomme est assez particuliére, répondit l'*Intelligence*, & si vous voulez bien, Mes Dames, ajouta-t-elle, vous reposer un peu au bout de cette Perspective, je m'en vais vous la conter le plus succintement qu'il me sera possible. C'est un des Favoris de la Fortune: on l'apelle le Comte *Fortunatus*: ses charmes & ceux de sa sœur lui ont procuré successivement la faveur de deux Empereurs, & la nouvelle Imperatrice l'aime encore plus

Le Duc de Marlborough

plus que n'ont fait ses Prédécesseurs. Il court à présent pour la féliciter sur son avénement à la Couronne, & comme sa Femme est la chére favorite de cette Princesse, il se flate avec raison d'être le tout-puissant, sous ce nouveau Régne, & il ne faut pas s'étonner si des espérances si capables de remplir le Cœur le plus ambitieux, lui donnent cette joïe que le sien ne sçauroit tout-à-fait contenir, & qui brille dans ses yeux & sur son visage. Mais d'où vient, dit alors la *Vertu*, que je n'ai jamais oui parler de ce joli Homme? c'est dommage qu'aïant tous cès avantages, & tous cès agrémens, il n'ait pas cherché à être des Amis de la *Vertu*, & à faire connoissance avec elle. Bon, repliqua l'*Intelligence*, il n'a jamais cherché qu'à plaire à la *Fortune*, c'est la seule Divinité qu'il reconnoit, & l'on peut dire aussi qu'il a bien lieu de s'en louër. Dès l'âge de seize ans il obtint un Drapeau dans un Régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'il pouvoit alors atendre de la sollicitation de ses proches, qui n'étoient pas gens d'un fort grand reliéf. Une de ses Tantes étoit Intendante de la Maison & des plaisirs de la Duchesse de l'*Inconstant*, Sultane favorite de *Sigismond* II., & c'étoit là celle de la Famille qui étoit le plus en crédit. Le jeune *Fortunatus* lui faisoit souvent sa Cour, & un jour la Duchesse le rencontra par hasard dans la Chambre de cette Dame, qui le régaloit en Confitures & autres choses de cette nature: dès qu'il vit paroitre la Duchesse, il voulut se retirer par respèt; mais comme dès le premier coup d'œil,

La Duchesse de *Cleveland*, Maitresse du Roi *Charles* II.

d'œil, il avoit trouvé le secrèt de plaire à cette Belle, qui étoit naturellement susceptible, elle le fit rapeller, après avoir demandé qui il étoit, & charmée de sa figure, peut-être aussi un peu par la grace de la nouveauté, elle prit dès ce moment pour lui une des plus violentes passions qu'elle eût de sa vie ressentie, & lui ordonna de se rendre auprès d'elle, après le coucher du Roi, qui ce soir-là ne devoit point lui jetter le mouchoir. L'habile Gouvernante, qui connoissoit le tempérament de sa Maitresse, devina aisément à quel usage elle destinoit son Neveu, & charmée de cette bonne fortune, elle emploïa le reste du jour à l'essencer, & à le parfumer, pour le rendre plus propre à l'expédition amoureuse, & après lui avoir donné des leçons necessaires là-dessus, elle introduisit ce nouvel *Adonis* dans la ruëlle de son amoureuse *Vénus*. La Duchesse en fut enchantée; elle s'imagina d'avoir les premices de ce jeune Cœur, & de causer ses premiers soupirs: son air déconcerté, son peu d'expérience, tout la charmoit. Elle fut très-contente de son noviciat, & il eut soin de bien profiter de cette bonne fortune. Ses services furent récompensez magnifiquement, les rendez-vous, & les présens se renouvellérent, & quand le Comte se crut assez bien avec sa Maitresse, il songea à obtenir par son moïen quelque Etablissement qui pût, en cas qu'elle cessât de l'aimer, le mettre en état de se passer de ses bienfaits. Pour cela, il la pria de lui acheter une Charge à la Cour, afin, disoit-il, qu'il pût avoir un honnête prétexte de rester

auprès

auprès d'elle, & d'être à portée de lui donner des marques de sa tendresse. La Duchesse goûta ses raisons, & de peur d'être exposée à le perdre, au cas que son Régiment fût obligé de marcher, elle donna six mille écus pour lui procurer une charge de Gentilhomme de la Chambre du Prince de * *Tameran*, frere unique de *Sigismond*, & son héritier présomptif; car *Sigismond* n'avoit point d'enfans légitimes : il ne s'ocupoit que de ses plaisirs, ainsi le trône régardoit le Prince de *Tameran*, quoique les cœurs des habitans de l'Ile ne fussent pas fort portez pour lui. Il n'étoit resté à ce Prince, d'une famille assés nombreuse, que deux filles seulement, dont l'ainée, pour cause de religion, fût mariée à un Prince voisin. Je ne vous fais point, à l'heure qu'il est, son histoire, puis qu'il s'agit de celle du Comte *Fortunatus*. Le voila donc placé à la Cour par la main de la Duchesse, & en état d'y faire son chemin. Ce ne fut pas encor tout, il souhaita qu'une Sœur qu'il avoit, & qui étoit très belle fût mise auprès de la Princesse de *Tameran*, & il ne cessa de tourmenter la Duchesse, pour qu'elle lui procurât cet avantage. La Duchesse croïoit avoir assez fait en prenant cette demoiselle auprès d'elle; mais l'ambition du Comte n'étoit pas satisfaite de cela, il avoit de plus grandes vûës pour elle, & ces vûës furent bientôt remplir; car la Duchesse, qui ne pouvoit lui rien refuser, & à qui le Roi ne refusoit rien non plus, obtint de ce Monarque que la * Belle en question seroit du nombre des Filles-d'honneur de la Prin-

* Le Duc de Jork.

* Mlle Godfrey

Princesse de *Tameran*, & elle ne le fût pas plûtôt, que cessant de l'être, elle devint la maitresse déclarée du Prince. Elle en eut plusieurs enfans, & *Tameran* qui l'aimoit à la folie, jugeant du merite du frére par celui qu'il trouvoit à la Sœur, crut qu'il n'y avoit personne à la Cour qui fût aussi digne de son amitié, & voulant la lui marquer, & le récompenser de l'indulgence qu'il avoit pour son commerce, il lui donna un Commandement considérable à l'Armée, & l'illustra par des dignitez. Un jour revenant avec le Prince d'une expédition qu'on avoit faite en mer, le vaisseau qui les portoit échoüa sur un banc de sable, & l'on ne pouvoit se garantir de périr qu'en se jettant tout d'un coup dans des caloupes. Cependant, quoi que dans un danger aussi pressant, il eût été naturel que chacun eût cherché à se sauver, personne ne voulut songer à sa propre vie avant d'avoir mis celle du frere du Roi en sûreté, ce qui marque la vénération que les peuples ont pour le sang Roïal, de peur de renverser entierement le vaisseau en sortant avec précipitation, comme on fait dans ces sortes d'ocasions, chacun atendit tranquilement la mort dans sa place, jusques à ce qu'on eût descendu le Prince, & qu'après l'avoir tiré d'un lieu aussi dangereux, on l'eut mis en sureté. On n'entendoit parmi cette foule que crier, sauvez, sauvez le Prince. On le sauva, & au lieu de reconnoitre le zèle de ce peuple, ou de moins de le laisser travailler ensuite à son propre salut, il ne fût occupé que de celui

celui de son cher Comte, & le cherchant de tous côtés, il défendit, sous peine de la vie, qu'on songeat à se sauver, ni qu'on se donnât le moindre mouvement, jusques à ce qu'on lui eût amené ce favori. Cet ordre fut executé, quoi qu'il ne parût pas trop équitable, & le Comte ne parut pas plûtôt que *Tameran* le fit asseoir auprès de lui, & qu'en l'embrassant tendrement il lui dit tout haut, je ne sçavois pas encore combien vous m'étiez cher; la peur que j'ai eu de vous perdre vient de me le faire connoitre. Je n'ai pas été maitre de moi-même dans ce moment là, & j'ai desobligé bien des gens, en marquant une si grande préférence en votre faveur: jugez par là de ma tendresse, cher ami, je n'en ai jamais tant eu pour personne, & je vous assure que quelque agrément que la vie puisse avoir pour moi, elle m'auroit été insuportable sans vous, oui encore un coup, je n'ai jamais rien tant aimé que vous, & vous ne vous étes jamais tant aimé vous même que je vous aimé à l'heure qu'il est: Les grandes joïes sont muétes, dit alors le Comte; ainsi Votre Altesse ne doit pas s'étonner si je ne trouve pas d'expressions assez fortes pour lui marquer la meinne: mon bonheur est mille fois plus grand que je ne sçaurois le dire, mais il n'est pourtant pas parfait, puis que je ne sçaurois jamais être en état de marquer ma reconnoissance à Votre Altesse; car tenant tout d'elle, que puis-je lui donner, mon sang & ma vie ne sçauroient m'aquiter, puisque cette vie est un de vos

présens, & qu'en la sacrifiant pour votre service, je ne ferai que vous rendre ce que vous venez de me donner aujourd'huy, puisque c'est par vos bontez que j'ai été arraché du sein des flots : ainsi malhûreux au milieu de ma bonne fortune, je n'ai que des vœux impuissans à vous offrir. Mon Dieu, s'écria *Astrée*, je crains bien que ce Comte n'ait pas été aussi reconnoissant qu'il devoit l'être, & par je ne sçais quelle prevention je m'imagine qu'il ne méritoit pas une si grande distinction. De grace, éclaircissez moi là dessus, & dites moi promptement s'il n'a pas été ingrat. On ne sauroit l'être davantage, repliqua l'*Intelligence*, & il n'a fait servir l'amitié, & la confiance de ce Prince, que de degré à son élevation: & son étoille est si hûreuse que c'est par son ingratitude qu'il est parvenu aux plus hautes dignités de l'Empire. Quoi, dit *Astrée*, le grand *Jupiter* peut-il souffrir pareille chose? Il me souvient que lors que j'étois en Egipte, je me faisois un plaisir de cette aparence de justice que je remarquois dans les Egiptiens ; car leur horreur pour l'ingratitude étoit si grande, qu'ils soutenoient avec raison que tous les vices ensemble étoient compris dans celui là, & quoiqu'on regardât, comme quelque chose de grand, la generosité avec laquelle on pardonnoit les injures, il étoit permis & même juste de ne pas pardonner aux ingrats, les temperamens les plus doux n'oublioient jamais des offences de cette nature : & effectivement l'ingratitude est la chose du

monde

monde la plus odieuse. Un ingrat ne sçauroit jamais être bon, puis que l'ingratitude est incompatible avec le bon cœur, & par la raison des contraires une personne reconnoissante sera toûjours moins méchante qu'une autre; les hommes pouroient éviter de tomber dans un si grand défaut, s'ils estimoient comme ils le doivent, ce qu'on fait pour eux, & qu'ils estimassent un peu moins ce qu'ils font pour les autres: mais j'intéromps par mes réflexions une histoire que j'ai grande impatience de savoir, je la marquerai la premiere sur mes tablettes, afin de demander une audience particuliére à *Jupiter* là dessus, & de prendre bien garde à éloigner mon Prince des lieux où le Comte *Fortunatus* a passé.

Revenons donc à lui, dit l'*Intelligence*, & voïons comment il perdit sa faveur auprès de la Duchesse, qui avoit été son premier apui, & qui avoit servi de dégré à son élevation. C'est ici qu'il faut admirer les caprices de la Fortune, qui fait souvent servir les plus fausses démarches à l'avancement de ses Favoris. Le Comte *Fortunatus*, quoi que comblé des faveurs de la Duchesse, qui par ses charmes & par ses bienfaits, avoient de quoi le fixer, devint amoureux d'une des Filles-d'honneur de la Princesse, Epouse de *Tameran*, & l'une des compagnes de sa Sœur; & malgré toute sa prudence & l'envie qu'il avoit de faire fortune, il ne pût pas être le maître d'une passion qui, selon toutes les aparences, devoit aporter des obstacles dans ses

Histoire du Duc de Marlbourg.

amours avec la Ducheſſe. Il avoit toûjours raiſonné, & conſulté l'ambition, bien plûtôt que l'amour: Il s'étoit fait une habitude de commander à ſes paſſions, & de ſavoir ſe poſſéder, & c'eſt de là qu'il a aquis cette modération & ce flegme que ſon tempérament a contracté, & qui le fait paroître toûjours égal. C'eſt à cela qu'il doit tous ſes plus grands ſuccès, & c'eſt par là qu'il s'eſt acquis cette aparence de vertu qui lui a fait ſouffrir, ſans marquer le moindre chagrin, que dans le conſeil d'Etat ou de Guerre, les perſonnes les moins diſtinguées & les moins en crédit, aient été d'opinion opoſée à la ſienne, bien loin de s'en fâcher il les a patiemment écoutés; mais à condition cependant de faire toûjours à ſa fantaiſie: dans les Combats il paroit toûjours le même, ſans être abatu par les revers, ni enorgueilli par la Victoire; il n'eſt ni cruel pour punir, ni aſſez généreux pour pardonner & pour récompenſer; & par raport à ſon pouvoir, il a fait moins de mal & moins de bien qu'il n'auroit dû faire. Ses flateurs exaltent ſon courage, mais je crois qu'il y a moins de naturel chez lui que d'acquis, & que la vaillance peut s'aprendre comme une autre Science: on peut voir même par ſon premier mouvement, que Nature répugne un peu, car le premier coup de Canon lui fait toûjours baiſſer la tête, & il n'a jamais manqué de le ſaluër: la réflexion corrige enſuite cette répugnance, & à force de ſçavoir ſe contre-faire, il s'eſt acquis cette réputation, que bien d'autres mériteroient

autant

autant que lui; Car en un mot, je ne vois pas qu'il se distingue par autre chose que par son amour pour les richesses; il cache même son ambition; & quelque habileté que l'on ait, il n'est pas possible de pénétrer ses desseins; il faut pourtant qu'il en ait de bien grands, car sçachant que l'argent est le moien le plus sûr pour les faire réüssir, il ne songe qu'à en amasser, & si les Couronnes se vendoient à l'enchére, personne ne seroit mieux en état que lui de prétendre à la Roïauté. Je ne sçai si, quoi qu'étranger, il ne visera point un jour à celle de *Pologne*: il y a aparence que c'est son ambition démesurée qui cause cette grande avidité qu'il a pour l'argent; car qu'en voudroit-il faire de tant? prétendroit-il l'emporter avec lui au tombeau, & se faire ensevelir sous des tas d'or & d'argent. Mais il est tems de revenir à ses amours, qui ont servi à son avancement. Quoique comme nous venons de le dire, il y eut dequoi ruiner la fortune de tout autre, sa passion fut si vive qu'elle le fit sortir de ce sang froid, dont il avoit fait, & dont il fait encore profession, & par un miracle digne de l'amour, il sacrifia l'intérêt qui lui a toûjours été si cher, & le fit céder au desir de posséder sa chere *Janetin*, qui étoit la Belle dont il étoit amoureux; Cette fille avoit été placée à la Cour, parce que n'ayant point de bien, & ne pouvant, par consequent, espérer de faire un mariage avantageux, que par le secours de ses atraits, ses parens n'avoient pas crû la pouvoir mettre en

Mlle. Jennings.

lieu où elle eut plus d'occasion de les faire briller; en effet, il y a eu beaucoup de filles qui ont fait fortune dans ces sortes de postes, & il est souvent arrivé que de jeunes seigneurs, moins judicieux que riches, en ont épousé, pour contenter la passion qu'elle leur avoit inspirée, & qui presque toûjours a été aussi-tôt éteinte que satisfaite: mais comme il reste toûjours à ces Dames un beau rang & de grands biens, cela les console de la perte du cœur de leurs Epoux, qui de leur côté vont chercher auprès d'une maitresse les plaisirs qu'ils ne trouvent plus avec leurs Femmes. Tout cela est bon pour ceux qui sont riches; mais notré Comte, dont toute la dépence étoit fondée sur la bourse de la Duchesse, ne pouvoit pas comter sur d'autres ressources. Il devoit même craindre les effets du ressentement de cette Dame, qui n'auroit pas manqué de le perdre, si l'Amour, de concert avec la Fortune, ne l'avoit garanti de ce malheur, en conduisant sa Sœur dans le cœur & dans le lit du Prince de *Tameran*, Charles II. qui sçût le protéger auprès de *Sigismond*, contre tous les mauvais offices que la Duchesse tâcha de lui rendre. *Janetin* avoit une Mére fort habile, qui par son adresse contribua beaucoup à déterminer le Comte, qui pressé par son amour épousa, sans beaucoup raisonner, le charmant objèt qui l'avoit fait naitre. On dit que cette Mére, qui par son habileté passoit chez les simples pour se mêler de magie, quoi que toute sa science consistât dans une grande

de expérience qu'elle avoit des choses du monde, on dit, dis-je, que cette Mére prédit à notre Heros, une longue continuation de fortune, pourvû qu'il voulût se contenter d'être comblé de biens & d'honneurs jusques à un âge extremement avancé: mais qu'elle lui anonça aussi que s'il aspiroit à quelque chose de plus, il précipiteroit sa fin, & qu'elle seroit funeste. Comme l'événement a répondu jusques icy aux conjectures de cette femme, cette élevation du Comte, à laquelle il sembloit qu'aucun mortel n'eut droit d'aspirer, a fortifié l'opinion où les peuples étoient sur son chapitre, & a contribué à la faire traiter de sorciere. Nous verrons avec le tems si son pronostic s'acomplira entiérement, supposé que le Comte ne puisse pas s'en tenir à ce haut degré de grandeur où il est monté, & qu'il veuille tenter d'autres entreprises. Quoi qu'il en soit, il obtint du Prince de *Tameran* la permission d'épouser sa maitresse, & ce Prince lui promit sa protection contre tout ce que la Duchesse pouroit faire, comtant bien qu'elle tâcheroit de se vanger. En effet elle fut au désespoir, dès qu'elle sçût qu'elle alloit perdre son cher Comte, ou du moins le partager avec une femme, qu'elle croïoit lui être aussi inférieure en beauté qu'elle l'étoit en biens, & autres avantages de la Fortune. Le chagrin de voir ses appas méprisez & d'être à tous égards la dupe de l'avanture, lui faisoit prendre les résolutions du monde les plus violentes. Il n'y avoit que quelques jours que, sous des pré-

textes fort opposez à ses desseins, cet infidele amant avoit tiré d'elle une somme très considérable, qui servit à faire les frais de la Nôce, & à fonder les commencens du ménage: & l'on prétend, qu'outre tous les avantages que cette Dame lui avoit procuré par son credit, à lui & à sa Sœur, il en avoit tiré en diverses fois plus de *cent quarante mille écus*, argent comtant; ainsi l'aïant si bien païé, elle avoit lieu de croire qu'il dût être à elle. Cependant il est sûr que malgré tous ses charmes, & ses bienfaits, il n'avoit jamais été en son pouvoir de l'aimer, tant il est vrai, qu'on n'est pas le maitre de son cœur: mais il avoit si bien sçû se déguiser, qu'elle avoit été persuadée de sa tendresse. Un amant instruit en l'art de feindre, & qui feint d'aimer, a de grands avantages sur celui qui aime de bonne foi. Comme il est de sens froid, il sçait mieux s'observer, en faisant le passionné, il évite les excès dans lesquels une véritable passion fait souvent donner, & qui quelque-fois la rendent moins durable, puis qu'en ce dépêchant un peu trop d'aimer où, du moins, d'en donner des preuves, on risque fort d'épuiser les plus tendres ressources; on sait faire le jaloux à propos sans ressentir les fureurs de la jalousie; les réproches se font sans aigreur, & servent seulement de prélude à tout ce qu'a de plus doux un tendre racommodement; On flate une maitresse, on lui aplaudit; & on se fait honneur auprès d'elle des soupirs qu'on pousse pour la Fortune. Tel étoit le rolle que le Comte

Fortunatus avoit été obligé de jouër auprès de la Ducheſſe, & il l'avoit ſçû ſi bien jouër, que quoi que très habile en amour, elle y avoit été trompée. On croit aiſément ce que l'on ſouhaite; & ſa paſſion avoit aidé à la tromper. Comme elle avoit le gout bon, ce jeune Amant étoit, à tous égards, une vraie trouvaille pour elle; car il étoit fait au tour, & l'on prétend qu'il excelloit en toutes ſortes d'éxercices. Mais, Mes Dames, continua l'*Intelligence*, je crains que dans la ſuite de cette hiſtoire, il ne ſe trouve des choſes dont les oreilles de la *Vertu* pouront peut-être être choquées. Cependant vous m'ordonnez de vous dire la vérité, & j'y ſuis diſpoſée, à moins que vous ne m'impoſiez ſilence par un contre-ordre. Oh! ma chere *Aſtrée*, s'écria la *Vertu*, je l'avois bien prevû, il n'y a plus moïen de commercer dans cet abominable monde, ſans s'expoſer à rougir, & j'ai pouſſé la complaiſance un peu trop loin, en m'engageant à y voïager avec vous. Mais, dit Aſtrée, il me ſemble, ma chére Mére, que c'eſt aſſez de rougir de ſes propres fautes, ſans qu'on doive être reſponſable de celles d'autrui. C'eſt ici un cas que je puis décider, puis qu'il eſt de la compétance de la Juſtice: ainſi, après avoir péſée la choſe dans ma balance, je conclus que comme il eſt néceſſaire pour l'exécution de mes projèts, que je ſois informée de tout ce qui ſe paſſe ici bas, Madame l'*Intelligence* aura la bonté de continuer ſon diſcours, & d'éviter ſeulement les termes

qui

qui ne ſieroient pas bien dans ſa bouche, & qui pourroient choquer délicateſſe de nos oreilles.

Pour reprendre le fil de mon diſcours, continua l'*Intelligence*, je vous dirai que la Ducheſſe fut fort allarmée des bruits qui coururent à la Cour ſur le chapitre du Comte, quoi qu'elle eût bien de la peine à ſe perſuader qu'ils fuſſent véritables: & voulant s'en éclaircir avec lui, eſt-il vrai, lui dit-elle, Monſieur, que mépriſant mes bienfaits, & toute ma tendreſſe, vous aïez deſſein de me ſacrifier à une indigne rivale, & de lui donner un cœur qui fait toute ma félicité? ne vous ai-je tiré du néant, & de l'obſcurité dans laquelle vous étiez, pour vous faire monter dans ce haut dégré de fortune, où l'on vous voit à préſent, que pour vous voir partager cette fortune que vous me devez, avec une petite créature que je déteſte: pouvez-vous être capable d'une auſſi noire ingratitude; & étes-vous aſſez ennemi de vous même pour vouloir vous engager, par contract, à paſſer le reſte de vos jours dans des liens odieux, qui feront pour vous le collier de miſére, puis que par là vous vous mettez hors d'état de recevoir jamais aucun ſecours de moi; hûreux encore ſi le deſir de vangeance éteignant ma fatale tendreſſe, ne m'oblige pas à tirer raiſon d'un outrage auſſi ſanglant: je vous ai fait le rival d'un grand Roi, & rival très hûreux, j'ai abuſé des bontez de ce Monarque pour vous combler des miennes; vous pouviez-vous vanter de ne partager

ger qu'avec lui ſeul la poſſeſſion d'une perſonne, que bien d'autres ne trouveroient pas indignes de leur attachement, & j'aurois encore aſſez de crédit pour vous perdre, ſi j'avois la force de le vouloir: pourquoi faut-il que l'amour, tout outragé qu'il eſt, l'emporte encore dans mon cœur ſur la colere, & qu'au lieu d'étrangler ce monſtre d'ingratitude, je me ſente plus de penchant à l'embraſſer? En diſant cela, elle ſe jetta languiſamment au cou du Comte, & verſant un torrent de larmes ſur ſon viſage, que je ſuis malhûreuſe, s'écria-t-elle, de ne pouvoir pas vous haïr. Le Comte étoit jeune; l'objèt étoit touchant & la tentation forte; ainſi, quoiqu'amoureux ailleurs, il ne pût pas s'empêcher de ſuccomber, & embraſſant la Ducheſſe à ſon tour, il trouva le ſecrèt d'eſſuïer ſes larmes, & de la perſuader d'une tendreſſe qu'il ne ſentoit pas, en lui en donnant des preuves d'une maniére bien moins délicate que ſenſuele. Il la connoiſſoit aſſez bien pour ſçavoir par quel endroit il faloit la prendre, & ayant chez lui dequoi l'apaiſer, il ne lui fut pas difficile de ſe reconcilier avec elle; le racomodement fut tendre de la part de la Belle, qui, ſous pretexte qu'elle ne pouvoit revenir de la fraïeur qu'elle avoit euë, de perdre ſon amant, ne vouloit pas le laiſſer ſortir d'entre ſes bras. Ne nous ſéparons plus, mon charmant Comte, lui diſoit-elle, renouvellons ſans ceſſe les aſſurances d'une tendreſſe éternelle: où trouveriez-vous un cœur comme le mien, & ſeroit-il juſte

juste de m'ôter les droits que j'ai sur le votre; Non, ma chére Duchesse, répondit le Comte, ne me faites pas l'injustice de me croire assez ingrat pour cela, serois-je insensible à vos bien-faits, & après avoir eu le bonheur de plaire à la plus charmante Personne du Monde, pourois-je m'atacher à une petite créature comme *Janetin?* je connois trop bien mon bonheur pour ne pas m'en contenter, & je suis persuadé que *Janetin*, qui ne peut pas ignorer que vous ne me fassiez l'honneur de me vouloir du bien, ne seroit pas assez folle pour oser prétendre de vous dérober seulement un régard d'un amant que vous voudriez bien rendre hûreux, je crois qu'elle se fait trop de justice pour se mettre en compromis avec une personne comme vous, & pour se flater de pouvoir faire ma conquête; j'ai quelque fois badiné avec elle, chez ma Sœur, dans les momens où il ne m'étoit pas permis de vous voir, & comme c'est un petite coquéte, elle aura pû peut-être s'en donner de mauvais airs, quoi que dans le fonds elle sçache bien à quoi s'en tenir; & cela pourra avoir donné lieu aux bruits injurieux qu'on a fait courir là dessus, & dont vous avez eu la bonté de vous alarmer. Je vous crois, mon cher Comte, s'écria la Duchesse avec transport, pour vous faire voir qu'il ne me reste aucun soupçon là dessus; voilà, lui dit-elle, en lui montrant ses bijoux, & un bon nombre de lettres de change, voila ce que je tiens de la libéralité d'un grand Roi, je vous le donne, & je ne trouve rien d'assez pré-

précieux pour païer la possession de votre cœur : vivez toûjours pour moi, ne vivez jamais pour d'autre, & tout ce que j'ay au monde sera pour vous. Le Roi va demain à la chasse, il y restera tout le jour ; je veux passer cette journée là chez vous, afin de cimenter notre réconciliation, par tout ce que l'amour a de plus tendre goutons bien ces charmans plaisirs, mon aimable Comte, pendant que nous sommes en âge d'y être sensibles, & livrons nous sans cesse aux doux transports d'un tendresse réciproque. Si la Duchesse n'eut pas joint à toutes ces tendres caresses des présens aussi magnifiques, que ceux qu'elle venoit de faire au Comte, il ne lui auroit pas été possible d'ébranler sa Constance ; mais l'Intérêt combatoit dans son cœur l'Amour qu'il avoit pour *Janetin* ; il auroit bien voulu pouvoir concilier deux passions aussi fortes, & pouvoir faire entrer la Duchesse dans quelque espéce de composition ; mais il n'y avoit pas moïen de lui proposer aucun traité de partage là dessus, & il étoit même à craindre que se voyant trahie, elle n'emploïât le crédit qu'elle avoit toûjours sçû se conserver sur l'esprit du Roi, pour perdre entiérement sa fortune. Toutes ces réflexions étoient chagrinantes, & l'amoureux Comte auroit eu de la peine à sortir de cet embaras, & à se dépêtrer des liens d'une maitresse, qui quoi que très charmante, ne lui causoit plus que du dégout, depuis qu'il avoit le cœur pris ailleurs, si son esprit ne lui eut pas fait trouver un moïen pour pou-

voir

voir se tirer honnêtement d'affaire; fidele à sa chére *Janetin*, il lui sacrifia ce qu'il auroit pû encore atendre de la Duchesse, & se contentant de ce qu'il en avoit reçû, il imagina pour pouvoir le conserver, & pour se mettre à l'abri du réssentiment de cette amante outragée, en un mot ponr se défaire d'elle, tout d'un coup, il imagina, dis-je, un moyen qui n'étoit pas à la verité le plus juste du monde; mais qui le disculpoit entiérement, & le mettoit à couvert du blâme qu'il n'auroit pas manqué d'encourir par son ingratitude, & par son inconstance: ce fut, en faisant tomber la Duchesse dans ce défaut, qu'il crut pouvoir éviter ses réproches, l'expédient lui réüssit, & sa bonne fortune lui fournit l'ocasion la plus favorable du monde pour cela. Il y avoit depuis peu un jeune Seigneur étranger à la Cour de *Sigismond*, qui pouvoit passer pour un Cavalier accompli, on l'apelloit *Germanicus*, il étoit des amis du Comte, & il le rencontra justement sur ses pas, en sortant de chez la Duchesse, & dans le tems qu'il songeoit à chercher les moïens de n'y plus rentrer. *Germanicus* atribua sa rêverie à une toute autre cause, & en l'abordant d'un air à lui faire connoître qu'il envïoit sa bonne fortune; hûreux Comte! lui dit-il, vous venez de goûter les plaisirs des Rois: que ne donnerois-je point pour obtenir un de ces précieux momens, falût-il le païer du reste de ma vie, je ne croirois pas encore l'avoir acheté assez cher; mais il faut être né sous une meilleure

Milord Dover.

teure étoille que la mienne, pour oser prétendre à des delices que l'amour ne réserve que pour vous : Ah ! mon cher, dit le Comte, je veux bien vous en faire part, s'il est vrai que vous en aïez tant d'envie, & que que cela soit si nécessaire au bonheur de vos jours. Quoi, s'écria *Germanicus*, vous pouriez me céder ce qu'il y a de plus beau dans la Nature ; Ah ! Comte, je n'en crois rien, & je sçai bien qu'à votre place je ne serois pas capable d'un si grand sacrifice : c'est, répondit le Comte, parce que vous ne sçavez pas si bien aimer vos Amis, & parce aussi qu'on a des sentimens bien différens, lors qu'on n'a pas encore obtenu ce que l'on souhaite, ou lors qu'une longue possession commence de nous en dégouter : ainsi, outre que quand il s'agira de vous rendre hûreux, je ne trouverai jamais rien de difficile, dût-il m'en coûter toute chose au Monde, outre cela, dis-je, je vous avouërai ingenûment que ce sacrifice, quelque grand qu'il vous paroisse, me coutera beaucoup moins que vous ne pensez : car les avances que la Duchesse me fait continuellement, commencent à m'ennuïer, & je me lasse d'un commerce dans lequel la debauche a un peu trop de part, ainsi vous pouvez sans façon accepter l'offre que je vous fais : Mais dit *Germanicus*, quand même vous seriez assez bon pour vouloir me substituer à votre place, je n'en serois pas plus avancé, & la Duchesse est trop amoureuse de vous, pour vouloir prendre si facilement le change : je doute même

que vous osassiez le lui proposer. Je m'en garderai bien, répondit le Comte, ce seroit le moïen de tout gâter ; mais laissez moi faire, & je vous répons de vous rendre hûreux, avant que vint-quatre heures passent. En effèt, après avoir un peu disputé là dessus, & s'être fait des complimens réciproques, ils convinrent de leurs faits ; & voici Comment ils ménagérent la chose. La Duchesse devoit aller le lendemain passer l'après-midi chez le Comte, & l'empressement qu'elle eut de se trouver auprès de lui, fit qu'elle se donna à peine le tems de manger, & qu'à l'heure marquée elle se rendit en diligence dans un lieu qu'elle régardoit comme le centre de ses plaisirs. Comme elle y étoit atenduë, on avoit eu soin, selon la coutume, d'éloigner tous les domestiques, & de ne laisser que celui qui étoit dans la confidence, qui lui dit, lors qu'elle entra, qu'elle trouveroit le Comte dans un petit Cabinèt où il s'étoit endormi, en sortant du Bain. La Duchesse y entra sans faire de bruit; les volèts étoient fermez, & les rideaux tirés sur les fenêtres ne laissoient entrer que très peu de clarté dans cette petite chambre, où l'on respiroit un air embaumé, par la quantité de Jasmins, de Tubéreuses, & de fleurs d'Orange, dont des beaux vases de Porcelaine qui bordoient les Corniches, & qui étoient sur des Gueridons, & des Cabinèts de la Chine étoient remplis. Au travers de cette douce obscurité, & sur un Lit-d'ange, dont les rideaux, qui étoient de satin jaune brodé d'argent, étoient relevez en

festons

festons jusques à l'imperiale, on voïoit un homme étendu voluptueusement sur un tas de fleurs d'Orange, & qui sous pretexte qu'on étoit dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, dormoit d'une maniére un peu indécente. Il n'avoit sur lui qu'une légére robe-de-chambre de tafetas incarnat, qui n'étant point ataché, & voltigeant autour de lui, le laissoit voir dans un état de pure nature. Ses beaux cheveux longs & bouclez étoient nouez avec un ruban de même couleur que la robe, & il avoit sçû si bien prendre ses avantages dans l'atitude où il s'étoit mis, qu'en étalant aux yeux de la Duchesse ce qu'il avoit crû le plus propre à exciter ses desirs, il avoit trouvé le secrèt d'y dérober son visage, qu'il avoit couvert en partie avec la dentelle, qui entouroit l'oreiller sur lequel il paroissoit endormi. La joye que lui causa l'arivée de la Duchesse, lui donna certaine émotion, qui la charma si bien, que voulant profiter de la situation où elle le voïoit, elle n'hésita pas un moment à se coucher auprès de lui. Il n'en demandoit pas davantage, & instruit de la maniére dont il faloit débuter avec elle, il ne lui donna pas le tems de connoître son erreur, & elle ne s'aperçût qu'elle venoit de rendre *Germanicus* hûreux, que lors qu'elle ne fut plus en état de s'oposer à son bonheur. Sa prévention avoit été si forte, que dans ces tendres momens, elle n'avoit cessé de lui dire les choses du monles plus touchantes. Elle l'avoit apellé son cher Comte, son unique Amant, lui avoit

donné un million de baisers, avant qu'il eu osé se faire connoître à elle; mais enfin ne pouvant plus contenir sa joïe, il s'écria, quel Mortel poura se vanter aujourd'huy d'être aussi hûreux que moi, non tous les delices du monde n'égalent point ceux que je viens de goûter. La Duchesse surprise d'entendre une voix qui lui parut étrangere, revint tout d'un coup de son extase amoureuse, & tournant ses yeux encore tous languissans sur le visage de celui qu'elle tenoit dans ses bras, elle trouva le beau *Germanicus* au lieu de son cher Comte. Peut-être ne fût-elle pas fâchée que le hasard lui eût procuré cette bonne fortune, car elle avoit souvent admiré ce charmant étranger; peut-être même l'avoit-elle convoité; mais elle n'auroit pas voulu qu'il lui en eût couté son Amant, ni que c'eût été chez lui que cette scéne se fut passée; c'est pourquoi elle s'écria pleine de confusion, qu'est-ce que ceci signifie, qu'est devenu le Comte, est-il possible qu'il soit assez lâche pour céder sa place à un autre; helas, Madame, répondit *Germanicus*, en se jettant aux pieds de la Duchesse, le Comte est bien éloigné d'avoir une pareille pensée, & je n'ai qu'à songer à défendre ma vie, si mon bonheur peut seulement être soupçonné par lui, c'est ma bonne fortune toute seule qui me la procure, donnez y votre consentement Madame, ajouta-t-il, en lui sérant les mains, & après cela je n'aurai plus rien à desirer. Quel est donc ce mistére que je ne puis pénétrer? continua la Duchesse, & pour-

quoi

quoi vous trouvez dans des lieux où le Comte seul étoit en droit de m'attendre ? Mais Madame répondit *Germanicus*, n'avez-vous point recus une lettre de lui, je sçai qu'il vous a écrit pour vous démander quartier pour cette après midi, parce que *Janetin* l'a envoïé chercher pour une reprise d'Ombre, du moins je sçai que je lui ai vû écrire une Lettre qu'il a donné ordre à un de ses gens de vous aller porter; Moi! s'écria la Duchesse, j'ai reçû une lettre de lui? moi qui me hâte de venir, croïant qu'il partage mon impatience, & qu'auroit-il pû me dire pour se dispenser de tenir le rendez-vous, que je lui avois donné: auroit-il eu l'impudence de m'alleguer son indigne partie d'Ombre, & les ordres de *Janetin*? de quel front oseroit-il m'anoncer qu'il me sacrifie à cette Coquéte fiefée? non, non, il y a icy quelque chose que je ne comprens pas, & je n'ai point ouï parler de cette fatale Lettre; la voila Madame, dit alors *Germanicus*, en montrant un papier qui étoit sur la table; le Valèt a sans doute oublié de la prendre, & d'avertir celui qui étoit de garde, en vous atendant, du contre-ordre que le Comte venoit de donner: ainsi on a écarté tous les autres domestiques, comme on a accoutumé de faire, toutes les fois que vous venez ici, & vous n'avez trouvé personne qui ait pû vous dire que le Comte étoit sorti, puis que le domestique qui vous atendoit par la porte de derriere y a été trompé tout comme vous, & qu'il a sans doute crû que s'étoit son maitre qui dor,

moit sur ce lit. Vous voïez, Madame, comme tout a conspiré à mon bonheur. Le Comte me fait souvent coucher avec lui, nous sommes assez bons Amis pour cela, hier au soir nous nous retirâmes ensemble; nous avons dormi fort tard ce matin, & après diné nous nous sommes mis tous deux dans le Bain, après quoi il est sorti, & je suis entré dans ce Cabinèt, où je ne m'atendois pas au bonheur que j'y ai rencontré: toute l'amitié que j'ai pour le Comte a cedé à la passion que vous m'avez inspirée, & l'Amour triomphant de l'Amitié, je n'ai pû me résoudre à laisser échaper une occasion aussi favorable. Voila, Madame, en deux mots tout le mistére que vous aviez peine à démêler. Voïons, dit la Duchesse, en se saisissant de la Lettre qu'on lui montroit, voïons, dit-elle, ce que le traitre peut m'écrire. Elle l'ouvrit avec précipitation, & lût ce qui suit.

Lettre du Comte *Fortunatus* à la Duchesse de *l'Inconstant*.

Je ne sçaurois, avant dix heures, avoir le bonheur d'être auprès de vous, ma chére Duchesse; plaignez moi jusques à ce tems là, & vous me verrez alors plein d'une tendre impatience me dédomager dans vos bras des peines que me cause le retardement de mon bonheur.

Ah s'écria la Duchesse, s'en est fait, le Comte a perdu toute la tendresse qu'il avoit pour moi, il me paroit même qu'il perd le

bon

bon ſens, puis qu'il me croit capable de donner dans ces paneaux. Quoi! pendant que le Roi, & le Prince ſont abſens, il peut avoir des affaires aſſez importantes pour les préférer à moi, lui qui auroit dû négliger tous ſes devoirs pour s'acquiter auprès de moi, & me marquer ſa reconnoiſſance. Il me trahit l'ingrat! mais je m'en vengerai, & ſi vous voulez partager mon reſſentiment, & renoncer à cet indigne Ami, je vous métrai dès ce moment dans tous ſes droits, & ne le revérai de mes jours. Balancerez-vous entre lui & moi, parlez? déterminez-vous? Le parti que vous m'offrez eſt trop avantageux, Madame, pour ne le pas accepter, répondit *Germanicus*, ouï je vous ſacrifie l'amitié du Comte, puis-je avoir quelque choſe à ménager, lors qu'il s'agit de plaire à une perſonne pour laquelle je ſerois prêt de ſacrifier mille vies. Cependant je dois vous dire, qu'il vous atendoit de bonne foi cet après-midi. Il devoit vous récevoir dans ſa chambre au ſortir du Bain, & nous étions convenus que je reſterois dans ce petit Cabinèt, où je me préparois à ſoufrir la torture, en penſant aux charmans plaiſirs qu'il devoit goûter avec vous. L'Amour en a diſpoſé autrement, en me procurant un avantage dont le Comte n'étoit pas digne, puis qu'il y a renoncé pour aller trouver *Janetin*. J'ai été étonné de voir qu'il connoit ſi mal le prix des choſes; car dès qu'il a été averti que cette fille l'atendoit, il m'a paru tout troublé, & dans ſa prévention il a oublié de faire par-

tir le billet que vous venez de voir, & qu'il vous avoit écrit, pour vous empêcher de venir: Sa préocupation a été hûreuse pour moi, j'ose me flater que vous n'en serez pas fâchée, dès que vous aurez connu combien mon amour est diférent du sien. N'aïez donc point de regrèt, charmante Duchesse, aux faveurs que je vous ai dérobées, & pour me rendre entiérement hûreux, faites que je puisse obtenir de vos bontez ce que je ne dois jusques à l'heure qu'il est, qu'au hasard. Mais, dit la Duchesse en l'interompant, que pouroit-il m'alleguer à dix heures, & qu'elle excuse le traitre prétend-il trouver? Ah Madame, dit *Germanicus*, vous l'aimez encore, & votre cœur vous fera trouver ses raisons les meilleures du monde; il aura tout le loisir, pendant le reste de la journée, de chercher des prétextes plausibles: vous serez vous-mêmes de moitié pour vous tromper, & un même jour aura vû naitre & mourir mon bonheur: Helas, continua-il, il est trop grand pour que je dusse espérer de le voir durer; non, non, s'écria la Duchesse, ne croïez pas que je sois capable d'un indigne retour de tendresse pour cet ingrat; je ne veux plus ni le voir ni l'entendre, & pour en éviter toutes les occasions, je veux sortir tout présentement de chez lui, & m'éloigner de tout ce qui a quelque raport à ce perfide, & je vous offre à l'avenir la place qu'il ocupoit dans mon cœur, puis que par sa négligence, il m'a lui-même fourni les moyens de me vanger de son ingratitude. Ah! Madame, dit

Ger-

Germanicus, je ne vous laisserai pas partir comme cela, & puis que vous voulez bien me donner d'aussi douces esperances, il faut achever, s'il vous plait, de me rendre parfaitement hûreux, en me laissant goûter des plaisirs que la crainte de vous déplaire ne troublera plus dès que vous y aurez donné votre consentement, & qui m'assureront la possession de votre cœur ; il joignit à un discours aussi touchant des maniéres préssantes. La Duchesse étoit d'humeur complaisante sur cet article, le Cavalier étoit beau, & bien fait, elle avoit envie de se vanger, & cette espéce de vangeance lui paroissoit très-douce, ainsi elle consentit sans peine à ce que *Germanicus* souhaitoit, mais ses plaisirs furent interompus d'un maniére à laquelle elle ne s'étoit pas atenduë, ce fut l'arrivée du Comte, qui les déconcerta. Il entra à point nommé pour les surprendre, comme on dit, en flagrant délit : il y avoit long-tems qu'il étoit à l'affut de ce moment favorable, & qu'il atendoit dans la chambre voisine que les choses fussent en des termes où la negative ne pût pas avoir lieu : ainsi faisant le furieux, il s'aprocha brusquement du lit où une scéne si tendre se passoit. *Germanicus* affecta une confusion extraordinaire, il n'y eut que le Duchesse qui agit naturellement dans cette ocasion, car elle parut fort en colére, parce qu'elle l'étoit effectivement. Qui vous a fait assez hardi, dit-elle au Comte avec un air de hauteur, qui ne lui convenoit gueres dans l'état indécent où elle étoit surprise,

qui vous a fait, dis-je, aſſez hardi, pour entrer dans un lieu où l'on doit vous avoir dit que j'étois, ſans vous être fait anoncer auparavant : ignorez-vous le reſpèt qui m'eſt dû. Pardon, Madame, répondit le Comte, vous avez raiſon, & j'ai eu tort de ne pas avoir eu plus de ménagement ; car dévant connoître l'hûreux temperamment dont vous étes doüée, je pouvois bien penſer que vous ne pouviez être dans un tête-à-tête avec un joli homme, ſans qu'un tiers vous fut incommode ; ſortez, s'écria la Ducheſſe, je vous défens de vous préſenter jamais devant moi, puis que vous étes capable de me préférer *Janetin.* Je n'aurai pas de peine à vous obéïr, Madame, répondit le Comte, & il faudroit que je fuſſe bien lâche pour conſerver encore la moindre eſtime pour une perſonne qui ſe donne au premier venu ; quoi ! dès le premier moment ſe rendre ainſi ſans peine, dans des lieux où tout devoit vous rapeller mon idée; & ſentir d'abord pour un autre les tranſports que vous comtiez de venir aſſouvir dans mes bras. Ah c'en eſt trop ! & vous connoiſſez trop bien ma délicateſſe ſur votre chapitre, pour pouvoir penſer que je puſſe jamais oublier ce qui vient de ſe paſſer. J'ai ſouffert à peine d'être le rival d'un grand Roi, qui avoit le droit de primauté chez vous, & que je croïois n'en avoir aucun ſur votre cœur ; vous m'aſſuriez que je ne partageois avec lui que le corps, & ce n'étoit pas là mon endroit le plus ſenſible ; mais ce n'eſt pas ici le même cas, & ce charmant

Adonis

Adonis eſt trop acompli pour ne pas vous avoir ſçû toucher. Tout ce dont je vous blâme c'eſt de vous être ſi fort dépêchée de le rendre hûreux : il faloit lui donner le tems de ſoûpirer, & ſa bonne fortune eſt trop grande pour l'obtenir à ſi bon marché. Vous avez manqué de politique, cela ſoit dit avec tout le reſpèt que je vous dois, un peu plus de modeſtie vous auroit renduë plus eſtimable, & une conquête auſſi aiſée ne lui paroitra ſans doute pas d'un grand prix ; mais ce ſont vos affaires & les ſiennes, car je vous dis à préſent le dernier adieu ; & de peur que la tendreſſe que j'ai encore pour vous ne me cauſât quelque indigne foibleſſe, je vais dès ce ſoir épouſer *Janetin* que je mépriſe autant que je vous aime, & s'il vous reſte encore un peu de cette tendreſſe dont vous m'honoriez autrefois, je me vangerai par là de votre infidélité, ou du moins je piquerai votre vanité, en vous donnant une rivale auſſi indigne de vous, & en vous préférant une petité créature qui vous eſt inférieure en tout, & qui ne vous aproche pas de cent piques.

Il ſortit de la chambre après ce beau diſcours, & tous les efforts que la Ducheſſe fit pour l'arêter furent inutiles ; Ah! le traitre, s'écria-t-elle, qu'il eſt aiſe d'avoir un prétexte pour autoriſer ſa perfidie, & que n'avons-nous pas à craindre à préſent de lui, il va tâcher de nous perdre auprès de *Sigiſmond*, mais j'aurai ſoin de le prévenir là deſſus. Ce qu'elle avoit craint ne man-

manqua pas d'arriver ; le Comte fit tout ce qu'il put pour faire connoître à ce Monarque que sa Maitresse lui étoit infidéle ; & quoi qu'il falût sacrifier pour cela son Ami, il ne tint pas à lui que *Sigismond* ne surprit deux fois cette Belle dans les bras de *Germanicus*. L'indolence de ce Prince la garantit d'une aussi cruelle avanture. *Sigismond* étoit bon & crédule, & il fut d'assez bonne foi, pour se persuader qu'il étoit le Pére d'un pétit Enfant qui fut le fruit des amours de la Duchesse avec *Germanicus*, & qui fut reconnu & élevé comme les autres Enfans naturels de Sa Majesté. Le Comte désespérant de pouvoir faire voir à cet indulgent Monarque ce qu'il étoit bien aise sans doute d'ignorer, chercha d'autres moïens de nuire à la Duchesse, & de prévenir les effèts de sa vengeance, en procurant une nouvelle Maitresse à *Sigismond*. Cet expédient lui réüssit mieux que l'autre ; il s'atacha d'abord à cette nouvelle Favorite, rompit tout commerce avec la Sultane délaissée, & ce fut en renversant la fortune de cette femme, à laquelle il devoit uniquement toute son élévation, ce fut, dis-je, en perdant sa bienfaitrice qu'il reconnut toutes les obligations qu'il lui avoit. Il épousa sur le champ sa chére *Janetin*, & il ne fut plus possible à la Duchesse ni de se vanger de lui, ni de pouvoir le rapeller.

La Princesse Anne, à présent Reine de la Gr: Br:

La nouvelle Comtesse, instruite par son Epoux & par son habile Mére, s'atacha à la Princesse d'*Invernesi*, & lui fit sa Cour avec tant de succès qu'elle devint sa Favorite.

Cette

Cette jeune Princesse étoit fille de * *Tameran*; elle avoit les plus belles inclinations du monde, & selon la destinée des Personnes de son rang, on lui avoit fait épouser, sans consulter son goût, un Prince (a) d'*Invernefs* qu'elle n'avoit jamais vû. Le Comte * *Lofti* avoit eu la témérité d'élever les yeux jusques à elle, dans le tems qu'elle étoit encore enfant, & aveuglé par une ambition démesurée, il osa aspirer au bonheur de plaire à cette Princesse. La Comtesse Favorite (car il n'est plus tems de l'apeller *Jantin*) avertit son Epoux de ce qui se passoit, & lui mit en main une maniére de déclaration que le Comte *Lofti* avoit fait à la Princesse, & qui étoit écrite en Vers. Elle convint avec lui qu'il faloit remettre ce papier entre les mains du Prince *Tameran*, sous prétexte de lui marquer le zéle & l'atention que l'on avoit pour tout ce qui le régardoit, quoique, dans cette démarche, cet habile couple n'eut en vûë que de perdre le Comte *Lofti*, qui, étant très-bien à la Cour du Prince, auroit pû partager leur faveur : l'expedient leur réüssit, l'audacieux amant fut exilé, & la jeune Princesse mariée au Prince d'*Invernefs*, qui vint se transplanter dans l'Ile, & grossir la Cour de *Sigismond.* Ce mariage a été le plus hûreux du monde. Ces illustres Epoux se sont tendrement aimez ; la jeune Princesse a été un modéle de vertu, & l'on ne peut la blâmer que de son excès de complaisance pour la Comtesse Favorite, & du pouvoir absolu qu'elle lui a laissé prendre sur son esprit & dans sa Cour. Ces bontez se sont

* Duc de York, Frere du Roy Charle II.

(a) Le Prince George de Danemarc.

* Le Duc de Buckingham.

ſont auſſi répanduës ſur le Comte *Fortunatus*, qui préſenté par ſon Epouſe, ne pouvoit qu'être très-bien reçû ; & ils ſçûrent ſi bien profiter de leur faveur, qu'ils devinrent l'un & l'autre les tout-puiſſans dans cette petite Cour, où il ne ſe décidoit rien ſans leur aveu.

Mort de *Charles II.* & avénement de *Jaques II.* à la Couronne.

Enfin, par une continuation de bonne fortune, *Sigiſmond* mourut ; *Tameran* fut couronné à ſa place, plus par crainte, à la verité, que par l'inclination des Sujèts ; mais quoi qu'il en ſoit, il le fut, & le Comte *Fortunatus* fit par là un grand pas du côté de la Fortune ; car il n'y avoit point de grandeurs où ſa Sœur & lui n'euſſent eu droit d'aſpirer ſous ce nouveau Regne, ſi le nouveau Roi eut ſçû trouver le ſecrèt de ſe maintenir ſur le Trône : mais c'étoit un bigot, qui aïant embraſſé une Religion différente de celle qui eſt établie dans l'Ile d'*Atlantis*, ne ſe gouvernoit que par les caprices de ſes Prêtres, & qui par là acheva de ſe rendre odieux. Le Comte qui le vit chancelant ſur le Trône, craignoit, comme Favori, de ſe voir enſeveli ſous ſes ruines, au cas qu'il arivât quelque révolution ; & il chercha les moïens de prévenir un pareil malheur, en profitant des troubles qui arivérent dans le Païs.

Le Duc de Monmouth.

Ce fut le jeune *Céſario* qui les ſuſcita. Il étoit fils naturel de *Sigiſmond*. Il avoit le cœur des peuples, qui étoient prêts à lui tendre les bras, & à le régarder comme leur Liberateur ; ainſi pouſſé par ſon ambition & flaté par l'inclination qu'on avoit pour

pour lui, il entreprit de détrôner *Tameran* & de se faire couronner en sa place. Son humeur remuante l'avoit déja rendu suspèt du vivant de *Sigismond* son Pére, qui, quoi qu'il l'aimât tendrement, l'avoit pourtant exilé de sa Cour, & obligé d'aller chercher un azile à la Cour du Prince *Henriquez*, Epoux de la Fille aînée de *Tameran*. La mort de *Sigismond*, la haine que les Habitans d'*Atalantis* avoient pour leur nouveau Roi, la maniére dont es Prêtres abusoient du pouvoir qu'ils avoient sur son esprit, tout cela offroit au jeune *Césario* une belle ocasion de satisfaire son ambition; aussi résolut-il d'en profiter, & le Comte *Fortunatus*, qui craignoit de le voir réüssir dans son entreprise, & qui n'avoit aucun accès auprès de lui, se vit par là à la veille d'être sacrifié comme créature de *Tameran*, & d'être une des premiéres victimes que la fureur des peuples immoleroit au Vainqueur. Cela lui donna de terribles allarmes, & n'étant pas d'humeur de mettre ses jours à couvert, en se retirant de la Cour, & en les passant dans l'obscurité d'une paisible retraite, il imagina un autre moïen pour se garantir, en se joignant à une cabale de grands Seigneurs du Païs qui étoient de la faction de *Césario*, auxquels il persuada d'envoïer prier le Prince *Henriquez*, de donner du secours à ce jeune Seigneur. Le Comte le lui conseilla en son particulier; mais à condition que ce secours ne seroit pas suffisant pour le faire triompher; mais seulement pour lui faire entreprendre un coup d'é-

Le Prince d'Orange.

d'éclat, par lequel on pût ſonder les eſprits, & les mettre en mouvement: après quoi le Prince *Henriquez*, ſur qui tous les vœux des Peuples étoient tournez depuis long-tems, pouroit à coup ſûr faire une deſcente dans l'Ile; y rétablir la tranquilité que les Prétres avoient troublée; & après l'avoir délivrée de leur eſclavage, prendre d'avance la Couronne de ſes Ancêtres, & de laquelle il étoit,par ſon Mariage, devenu le légitime ſucceſſeur.

Caractére du Prince d'Orange.

Le Prince *Henriquez* avoit un courage Heroïque, une prudence conſommée & une profonde diſſimulation, ſous laquelle il ſçavoit cacher les plus grands deſſeins, & avec le ſecours de laquelle il ſçavoit les faire réüſſir. Ce Prince ſi habile entendit à demi mot tout ce que le Comte *Fortunatus* voulut lui faire entendre, & connoiſſant l'importance du Conſeil, il n'eut garde de manquer d'en profiter: il acorda à la Faction de *Céſario* ce qu'elle lui démanda pour lui, & le ſecours que ce jeune Seigneur imploroit avec tant d'inſtance.

Caractére du Duc de Monmouth.

Céſario n'étoit pas doüé d'une fort grande pénétration. Il avoit beaucoup plus de valeur que de prudence; ainſi il ne fut pas mal aiſé de le faire donner dans le paneau: il donna tête baiſſée dans une entrepriſe auſſi perilleuſe, ſans examiner comment il pouroit s'en tirer; auſſi lui fut-elle funeſte; ſon coup manqua; il tomba entre le mains de *Tameran*, qui lui fit ſubir la rigueur des Loix qu'il avoit violées, & païer de ſa tête le deſſein qu'il avoit eu de le détrôner.

Cette

Cette exécution, bien loin d'assurer le repos de *Tameran*, ne servit qu'à le rendre encore plus odieux, & ne fût utile qu'au Prince *Henriquez*, à qui elle aplanit le chemin du Trône, en le délivrant d'un Concurrent, qui, quoi qu'il n'eut pas un droit tout à fait légitime, étoit pourtant dangereux par son humeur entreprénante, & par le parti considérable qu'il avoit dans le païs, qui dès que sa perte fût arivée, se joignit à celui du Prince *Henriquez*. Il fut alors régardé de toute la Nation comme l'unique Libérateur sur lequel on pouvoit comter: on le pria de venir au secours des Peuples oprimez, & de prendre un Sceptre dont *Tameran* se servoit comme d'une verge pour maltraiter ses Sujèts.

Henriquez se rendit enfin aux prieres réïtérées qu'on lui fit là dessus, passa la Mer avec une Armée beaucoup plus considérable que celle du pauvre *Césario*, & son entreprise mieux concuë & mieux digérée eut un succès bien plus hûreux. A peine fut-il arrivé dans l'Ile, qu'il eut pû dire comme César *je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu;* car être reçû avec empressement de tout un Peuple, detrôner son Beau-Pere, & être couronné à sa place avec toutes les aclamations publiques, ne fut presque qu'une même chose.

On lui donna le nom d'*Henriquez* neuviéme, & jamais révolution ne fut plus hûreuse, & ne couta moins de sang que celle là. Le Prince *Henriquez* en eut l'obligation aux intrigues & à la prudence du Comte For-

Le Prince d'Orange prend possession de la Couronne.

Fortunatus, qui agiſſant dans cette ocaſion en fin politique, ſçût banir toutes ſortes de ſcrupules, pour ſe conſerver dans ce haut dégré d'honneur où les bontez de *Tameran* l'avoient élévé. Il ne héſita point à trahir pour cela un maître qui l'aimoit tendrement, parce qu'il vît bien que cette amitié pouvoit lui devenir funeſte, & qu'un Roi qui ne ſçavoit pas travailler à ſa propre conſervation, n'étoit pas fort en état de protéger ſes Favoris. Il ſe voïoit chancelant ſur le Trône dont il ne pouvoit pas éviter de tomber; ainſi il fit ſagement voïant la ruine de ce Prince inévitable, de l'anticiper par ſes ſoins; afin d'éviter par là d'y être envelopé. D'ailleurs il aidoit à procurer la liberté de ſa Partie, en la délivrant d'un homme incapable de la gouverner; & qui par un faux zêle & une dévotion mal entenduë, viſoit à la rendre eſclave. Des raiſons auſſi fortes que celles-là étoient plus que ſuffiſantes, pour autoriſer le procédé du Comte *Fortunatus* dans cette ocaſion, & la délicateſſe de ſa conſcience ſur le chapitre de la Religion, jointe au deſir de voir ſa Patrie libre, & à l'intérêt de ſa fortune, étoient des motifs aſſez forts pour le faire agir comme il fit, & pour devoir faire excuſer tout ce qu'il pouroit y avoir d'irrégulier dans ſa conduite.

Enfin il abandonna un homme que la Fortune avoit réſolu d'abandonner; & changeant avec elle, il ſe rangea du côté d'*Henriquez*, qui pour reconnoitre ſes ſervices le conſerva dans la faveur où il étoit monté ſous

tous les Régnes précedans ; & l'honora de son estime & de sa confiance. Il eut part dans tous ses secrèts ; & par ses hûreux talens & l'adresse qu'il avoit à les faire valoir, il sçût toûjours se maintenir pendant le cours d'un Régne fâcheux ; embrouillé au dedans par des factions continuelles, & engagé dans une perpetuelle guerre au dehors.

Ce Régne vient de finir par la mort du Prince *Henriquez*, & le Comte qui sçavoit les desseins qu'il avoit formés, avant de mourir, est à present le seul qui puisse être propre à les exécuter : & l'on ne doute pas que la nouvelle *Impératrice*, qui comme je vous l'ai déja dit ; l'aime depuis long-tems, & dont la Comtesse est la Favorite, ne le fasse son Général : Enfin il est monté à un degré de fortune à devoir tout espérer, & à pouvoir tout exécuter. Mort du Roy Guillaume III. La Reine Anne.

Germanicus, qui lui avoit succédé auprès de la Duchesse de l'*Inconstant* fit une grande fortune, par le moïen de cette Dame ; mais n'aimant pas les factions de la Cour, il s'en éloigna sagement, se retira du Gouvernement, se maria, & passa ses jours dans une douce obscurité. Retraité de Milord Dover, de la Cour.

La *Duchesse* se ruina par les dépences excessives qu'elle fit pour ses amans, sa prodigalité étoit extrême, pour tout ce qui servoit à ses plaisirs & son avarice outrée & sordide pour tout le reste du monde ; ce qui formoit chez elle un contraste perpetuel. Quand ses charmes commencérent d'être surannez, & qu'elle connut que l'amour Suite de l'Hist: de la Duch: de Cleveland.

étoit prêt de l'abandonner, elle voulut faire succéder la passion du jeu à la galanterie, & se livra à des Joüeurs de profession, qui l'eurent bientôt dépouillée de tout ce qui lui restoit encore des bienfaits de *Sigismond* : Ce fut alors que méprisée de tous ceux qui autrefois lui avoient fait leur Cour, elle perdit l'estime de tout le monde, sans en exciter seulement la pitié, & qu'elle avala à long traits tout ce que le mépris a de plus amer, & tous les déboires atachez à un pareil renversement de fortune: n'aïant plus de quoi païer ses amans, il falut qu'elle se contentât des fleurètes de ses Domestiques, & qu'elle fît servir à un double usage les valets les plus mal tournez, parce que n'aïant pas le plus souvent une pistolle à sa disposition, elle ne pouvoit pas avoir la liberté du choix. Une conduite aussi desordonnée acheva de la perdre de réputation, & sa pension étoit si mal païée, qu'elle se vit exposée à périr de misére.

Dans cet état, elle eut recours au Comte qu'elle avoit élévé, & le pria de l'aider à son tour de son crédit, afin que ses affaires pussent, par son moïen, prendre un meilleur tour, & que sa pension pût lui être exactement païée: mais le Comte étoit sourd à ses priéres, & muèt lors qu'il fut question de lui rendre service. Il poussa même plus loin la dureté ; car un jour qu'il tailloit à la bassette dans une assemblée, où il y avoit un grand nombre de personnes de qualité, la Duchesse y perdit tout son argent, & le pria

pria ensuite fort civilement de lui faire l e plaisir de lui prêter vint pistolles, & quoi qu'il en eût plus de mille devant lui, il lui répondit froidement, que la banque ne prêtoit jamais. Quelque mépris qu'on eut pour la Duchesse, on ne laissa pas de trouver que le Comte portoit l'ingratitude trop loin sur son chapitre, & il n'y eut personne qui ne l'en blâmât. Pour la Duchesse, elle faillit en créver de dépit. Il falut casser son lacet pour l'empêcher d'être suffoquée, & si son ressentiment ne se fût évaporé par un grand seignement de nez, qui lui prit fort à propos, elle couroit risque de mourir sur le champ, si fort elle avoit pris la chose à cœur.

Mais intérompit *Astrée*, voici un nouvel objèt qui s'offre à notre vûë : quel est cet homme qui s'avance vis à vis de nous? il ne me paroit ni trop jeune ni trop bienfait; Cependant il a je ne sçai quoi de grand dans la phisionomie; il paroit fort affligé; ses yeux rouges, son visage convert de larmes, & le mouchoir qu'il tient dans sa main pour les essuïer, marquent bien qu'il est touché d'une vive douleur. C'est sans doutte la mort du deffunt Monarque qui la cause, & il vient chercher la solitude, pour pouvoir pleurer sa perte en liberté : il ne nous voit pas; ainsi les marques de sa douleur ne doivent pas être soupçonées d'ostentation, & il est aisé de voir que son cœur est touché, & qu'il pleure sincérement son Prince, où la Fortune qu'il en attendoit.

Caractére & Histoire de Milord Portland.

Vous avez raison, Madame, répondit l'*Intelligence*, les larmes de cet homme sont sincéres ; & elles en ont d'autant plus de mérite qu'il ne les donne qu'à la mort de son maitre, qu'il aimoit véritablement : Car sa fortune est assez grande pour devoir remplir toute son ambition, & pour ne lui laisser plus rien à desirer. Le Prince *Henriquez*, dont il a été Favori, l'a comblé de biens & d'honneur, & c'est la reconnoissance des bienfaits reçûs, bien plûtôt que la perte de ceux qu'il étoit encore en droit de prétendre, qui cause aujourd'hui sa sensibilité ; mais cet homme, quoique reconnoissant, n'est pourtant pas exemt des déffauts, dans lesquels les personnes qui ont le pouvoir en main tombent ordinairement. Il a eu une grande avidité pour amasser des richesses, & une vanité sans mesure, qui lui a fait dépenser avec faste, dans les Cours étrangérs, ce qu'il avoit sçû acquerir par son adresse dans celle-ci : l'Amour a eu son tour aussi, & il s'en est beaucoup falu qu'il n'ait été aussi fidelle amant que fidelle à son Prince ; mais enfin il n'est personne de parfait ici bas, & il n'est rien de plus ordinaire que de voir des gens à qui la tête tourne dans un poste où la Fortune seule les a élévez, & auquel naturellement il n'auroit pas pû espérer de monter. Cependant sa fidélité pour le Prince ne sçauroit être assez louée, quelque Amour qu'il ait eu pour les richesses, elles n'ont jamais pû le tenter au préjudice des intérêts de son Roi, qui lui ont toûjours été plus chers que les siens : aussi

ſi avoit-il entiérement gagné ſa confiance, il avoit part dans tous les ſecrèts de l'Etat & du Cabinèt, & l'on peut dire que jamais homme n'a mieux entendu la politique que celui-là ; il a ſçû ménager ſes probres affaires, & celles de ſon maitre, & il a parfaitement bien connu celles des Nations voiſines & leurs intérêts vrais & faux ; il n'eſt pas éloquent, mais prudent; & enfin, tel qu'il eſt, je ne crois pas qu'il y eût aucun Souverain qui ne s'eſtimât hûreux d'avoir un pareil Miniſtre; car puis que la nature humaine eſt un compoſé de vices & de vertus on doit eſtimer ceux où le vertus prévalent, & celle d'être inviolablement ataché à ſon Prince eſt une des plus eſſentielles dans un Courtiſant.

Il donna des marques de cet atachement dès ſa plus tendre Enfance, & ce fut là le commencement & la cauſe de ſa fortune; car quand on eſt né avec peu ou point de bien, on a beſoin de quelque ocaſion hûreuſe par laquelle ou puiſſe faire connoître ou ſon mérite ou ſa bonne volonté. La Fortune en offrit une favorable à celui dont nous parlons, il ſçût la ſaiſir aux cheveux, & trouva le ſecrèt de s'en prévaloir d'une maniére très avantageuſe. Le Prince *Henriquez*, dont il étoit Page, fut ataqué d'une maladie auſſi contagieuſe que dangereuſe ; tous les Médecins avoient épuiſé les ſecrèts de leur art, ſans pouvoir le ſoulager ; & ſa mort étoit inévitable, parce qu'il n'avoit pas aſſez de force, pour pouvoir pouſſer le venin de ſon mal en dehors. Toute ſa Cour étoit dans la plus grande déſolation du mon-

de, lors qu'un de ces Disciples d'Esculape, proposa pour derniére ressource, d'avoir un jeune homme bien vigoureux, & de le mettre coucher avec le Prince, pour qu'il pût atirer tout le venin à lui, tout comme on met un bouc dans une écurie pour prendre celui des chevaux. Le jeune homme, qui devoit être ainsi exposé, risquoit beaucoup; mais on n'eut pas de peine à trouver ce qu'on cherchoit, & la victime fut bientôt prête: car notre Page n'eut pas plûtot entendu cela qu'il s'offrit à être sacrifié pour le salut de son Maitre, & sans atendre son consententement il se dépouilla promptement de ses habits, & avec un courage intrépide, & un zêle des plus ardens, il se jeta dans le lit du Prince, l'embrassa tendrement & se tint collé à ce corps fiévreux, jusques à ce qu'il en eut tiré tout le venin, qui passant du cœur dans le sang, parut enfin par d'heureux simptoms au dehors, & donna par là des assurances de la convalescence du Prince; mais il fit craindre en mêmes tems pour la vie du Page. Le Prince fut extrémement touché de son état, & des marques qu'il lui avoit données de sa tendresse. Il en fit prendre tous les soins imaginables, & l'assura qu'il ne souhaitoit de le voir rétabli, que pour pouvoir reconnoître le service qu'il venoit de lui rendre, & lui en faire trouver la récompense dans son amitié. Des promesses aussi agréables secondées par la force de son tempérament, aidérent au soin qu'on prit pour sa guérison, & les Dieux touchez de l'action qu'il

qu'il venoit de faire, récompensérent sa fidelité, en conservant ses jours. Il se fit un rude combat entre le mal & la Nature, dans lequel la Nature triompha: le Page reprit sa premiére santé, & il en fut quite pour porter sur son visage les marques qu'on peut encore y remarquer, & que cette cruéle maladie y a imprimées: marques aussi glorieuses pour lui que les Lauriers les plus florissans que Mars puisse donner; puisque ce sont des témoins réels de l'Amour qu'il a eu pour son Prince.

Tel fut le commencement de sa fortune. Ses camarades la virent avec envie; mais après ce qu'il venoit de faire, il n'y en avoit point qui fût en droit de lui rien disputer. *Henriquez* étoit jeune, d'un naturel doux & sensible à l'amitié: il honora ce Page de sa confidence, l'aprocha de plus près de sa personne, & trouvant en lui un génie élevé & un jugement au dessus de son âge, un esprit capable de former de grands projèts, un courage & une fermeté propres à exécuter les entreprises les plus hardies, il lui confia tous ses desseins, & n'eut plus rien de réservé pour lui. Il se plaignoit souvent à lui de l'oppression qu'il souffroit par une puissante faction, qui dominoit dans le * Païs, & qui pendant sa Minorité ne lui laissoit qu'une Souveraineté seulement titulaire: son courage heroïque lui faisoit atendre avec impatience le tems où il devoit s'ouvrir un chemin dans le champ de la gloire, & en se rendant nécessaire à sa Patrie, secoüer le joug de ceux qui, sous pré-

* Assavoir en Hollande.

texte du bien public, s'étoient emparez de toute l'Autorité, & prétendoient devoir disposer de tout. L'ocasion étoit belle, l'Ennemi avoit pénétré dans le Païs, & y avoit aporté le fer & le feu. Il faloit s'oposer à ses efforts, & délivrer la Patrie de cette invasion. Le Prince étoit très-propre à cela. Il n'étoit question que de le mettre en œuvre, & en le rendant nécessaire au Païs le mettre en possession de toute l'autorité que ses Ancêtres y avoient euë. Le jeûne Favori trouva ce secrèt, & sçût si bien ménager les principaux Officiers de l'Armée, que par ses intrigues une fameuse bataille fut perduë.

Les François en 1672.

Massacre des deux Freres J. & C. de Witt.

Cette perte fut fatale aux deux Freres qui gouvernoient l'Etat; le Peuple s'en prit à eux, & leur fureur animée par les cabales & les intrigues du jeune Favori, leur fit métre en pieces ces deux malhûreuses victimes; leurs corps furent trainez & déchirez dans les ruës: leur memoire chargée du nom odieux de traitres, & l'on n'a jamais vû d'exécution plus cruelle & plus prompte. La faction fut dissipée par la mort de ceux qui en avoient été les Chefs, & toute la foule démanda avec empressement le Prince, & le reclama hautement, comme celui qui devoit être le Libérateur de la Patrie. Cette Populace ne s'en tint pas même à marquer son zèle par des vœux; elle courut au Palais d'*Henriquez*, le chargea sur ses épaules, & avec des cris de joïe & des aclamations, dont elle faisoit retentir les airs, le porta dans le Divan dont elle enfonça les portes,

& après l'avoir placé dans le lieu convenable à sa dignité, l'avoir revêtu de toutes les marques de l'Autorité suprême, & lui avoir mis en main l'Épée du Commandement, chacun lui rendit les hommages & s'empressa à lui prêter les Sermens de fidélité.

Cela fait, on courut avec la même joïe le présenter à l'Armée: il y fut reçû avec le même empressement, & les Officiers & les Soldats firent Chorus avec le Peuple. Le Prince de son côté caressa & harangua les uns & les autres, & leur protesta qu'à l'exemple de ses Ancetres, il étoit prêt de verser jusques à la derniére goute de son sang pour la déffence de sa Patrie, pour la conservation des loix & de la liberté, & qu'il mourroit à la peine, où les delivreroit bientôt de l'ennemi qui avoit osé entrer dans le Païs. Ces promesses relevérent les espérances des troupes, chacun s'écria qu'il étoit prêt de suivre le Prince, & de combatre sous ses étendarts, & ils le priérent tous de les conduire au chemin de la gloire, & de leur donner le moïen de se vanger de leurs Ennemis. Il est sûr qu'aucun siécle n'avoit encore produit un Heros plus acompli que le Prince *Henriquez*; il couroit avec ardeur au combat, & il avoit pourtant une précaution prudente qui lui faisoit prendre le tems propre, pour ménager ses avantages. Son jeune Favori soutint par sa valeur toute la bonne opinion qu'il s'étoit acquise dans son esprit par sa sage conduite & par sa politique, & ils firent si bien qu'en peu de tems

ils

ils arêtérent la rapidité des victoires de l'ennemi. Pendant que les Plenipotentiaires travailloient à cette paix, qui n'étoit nullement du gout du Prince ni de son Favori, & qu'ils ne pouvoient pourtant pas empêcher, parceque le pouvoir d'*Henriquez* n'étoit pas encore assez affermi, il voulut faire connoître à toute l'Europe le tort qu'on avoit de lui imposer cette dure nécessité, dans un tems où il étoit en état d'obtenir des conditions plus avantageuses, & pour prouver cette verité il donna sur le * Général de l'Armée ennemie avec tant de diligence, & si fort à l'improviste, que quoique ce fût un des plus fameux gueriers de son tems, il le mit si fort en desordre qu'il ne lui fut pas possible de se remettre.

* Oati-nat.

De St. Denis. La Bataille fut glorieuse pour *Henriquez*, mais quelque avantage qu'il y eût remporté, il ne lui fût pas possible de s'en prévaloir: car le bruit du Canon lui aprit que la paix étoit faite, & que ceux qu'il venoit de combatre n'étoient plus ses ennemis. On lui en avoit déja donné avis par un Courier qui étoit arrivé justement lors qu'on étoit prêt d'entrer au combat. Le Courier ne savoit point ce que contenoit la depêche dont il étoit chargé, ou du moins il ne fit pas paroître qu'il le sçût, & le Prince qui ne voulut pas perdre de tems à l'ouvrir, de peur de manquer l'ocasion de donner sur l'Arierregarde ennemie, ou peut-être aussi, parcequ'il se doutoit de ce qu'il étoit bien aise d'ignorer; le Prince dis-je, pour toutes

tes ces raisons, ordonna au Courier d'aller atendre son retour dans sa Tente. L'Envie qui tâche toûjours de tenir les plus belles actions des Héros a voulu faire passer celle là pour un violement du Droit des gens, & a tâché de ravir à *Henriquez* la gloire de la victoire, en condamnant ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans cette action.

Après ces succès le jeune Favori devint le premier Ministre du Prince, lui qui autrefois n'avoit été que le Ministre de ses plaisirs. Il est vrai que son habileté étoit connuë; on sçavoit qu'il suivoit les sages maximes de *Machiavel*, dont le dessein étoit de travailler à la grandeur du Prince, à quelque prix que ce fût. Une pareille politique fut ce qui engagea le Comte *Fortunatus* & les seigneurs mécontens d'*Atlantis*, à chasser le Monarque bigot, qui ne sçavoit point l'art de gouverner ses sujèts. Le jeune *Césario* fût sacrifié à cette même politique, & par elle *Henriquez* fut ensuite élevé sur le Trône d'*Atlantis*. Son habileté à dissimuler, sa sagesse à prévoir l'y ont soutenu, & l'adresse & la souplesse d'esprit de son Favori, ne lui ont pas été d'un petit sesecours, dans tous ces tems orageux qui se sont passés sous son Régne.

Mais pour en revenir à la fortune de ce Favori, je vous dirai qu'il fut fait Duc & Pair, Général de l'Armée, & qu'il posséda entiérement l'oreille, & le cœur du *Prince*, comme nous l'apellerons présentement. Il fut le maître de tous ses secrèts, & aïant le pouvoir en main, il lui fut aisé d'amasser

des

des richesses immenses; son ambition ne fut pas encore satisfaite pour tout cela, & il visa à la gloire de devenir Prince. Pour cela il fit offrit seize cens mille Ecus, & sa personne à une Princesse doüairiere, qu'il promit d'épouser, à condition qu'il succéderoit à sa Souveraineté. Des affaires de cette importance ne peuvent pas être concluës sur le champ: il faut du tems pour les négocier dans les formes, & pendant qu'on y travailloit, il ariva des choses qui empêchérent que l'on y réüssit. Le Duc qui n'avoit jamais connu l'Amour, qu'autant qu'il avoit crû le pouvoir faire servir à sa fortune, s'avisa de devenir véritablement amoureux, & cette passion dérangea beaucoup les vûës qu'il avoit pour la Principauté; Il avoit déja été marié à une femme qui étoit d'une Famille de Favoris, & qui nourie & élevée à la Cour, en avoit pris les airs & les maniéres galantes. La *Cronique scandaleuse* n'a pas fait de façon de publier que le Prince *Henriquez* connoissoit tout son mérite & ses appas les plus cachez, & l'on prétendoit qu'au retour de la chasse, il alloit souvent se delasser de ses fatigues dans son lit, & servir de troisiéme entre elle & son mari. Il n'y a pas aparence que sous les yeux d'un pareil témoin il eut pû se passer des scénes criminelles; Quoi qu'il en soit, quand elle fut morte, une de ses Sœurs hérita de la tendresse que le Prince avoit eu pour elle, & cette adroite fille, sçût si bien profiter de ses avantages, & affecter d'être bien plus amoureuse du Heros que du Prince, qu'une dé-
li-

licatesse si rare dans un siécle aussi perverti, charma *Henriquez*. Il se fit un plaisir de penser qu'on aimoit sa personne indépendamment de sa grandeur; & comme on se persuade aisément ce qui fait plaisir, cette flateuse idée, jointe au penchant qu'il avoit à faire du bien à ses Favoris, fit ressentir à cette Belle, les effets de sa liberalité, & les marques de sa considération.

Mais il faut revenir à notre Duc, qui après un long Veuvage, & après avoir resisté à toutes les avances que les premiéres Dames de la Cour lui avoit faites, devint amoureux d'une jeune demoiselle orfeline, dont il étoit le Tuteur. C'étoit la fille d'un de ses bons amis, qui l'avoit confiée à ses soins, & qui, en mourant, l'avoit laissé le dépositaire de son bien. Il étoit assez considérable pour que la petite *Charlote*, c'est ainsi que s'apelloit cette aimable Enfant, pût prétendre aux meilleurs partis. Elle étoit fille de condition, le Duc la prit chez lui, dès que le Pere fût mort. Il la fit élever avec ses filles, & la destina pour Femme à son fils; car il n'avoit pas encore pris de si grandes vûës pour ce jeune Seigneur, & les bonnes qualitez de *Charlote*, pour laquelle il avoit déja beaucoup d'amitié, & la memoire de son Pére, faisoient qu'il se bornoit à une affaire dans laquelle l'inégalité ne pouvoit être que du côté du bien: car, comme nous l'avons déja dit, le Duc pôssedoit des biens immenses.

Ses Amours avec Mile. Howard.

Son fils a fait depuis une fortune bien plus grande, & un mariage beaucoup plus avanta-

Caractére de Milord Portland d'à présent.

avantageux que celui là: aussi, faut-il convenir que c'est un Seigneur des plus acomplis, & que tout ce que la fable a dit autrefois d'Adonis & de Narcisse est fort au dessous des agrémens qu'on voit en lui. La beauté, la douceur & toutes les graces ensemble sont réünis en sa personne: il est civil, complaisant, son naturel est le plus doux du monde, sa conduite réglée, avec cela tout l'air & toutes les maniéres de la Cour, sans avoir les deffauts de la plus part des Courtisans, & sans qu'on puisse lui reprocher qu'il ternisse toutes ses perfections par aucun vice. La malice du siécle & l'envie qui cherche à mordre sur tout, ne pouvant pas trouver chez lui de mauvaises qualitez, a prétendu contre-balancer ses bonnes, en disant que son genie étoit fort inferieur à celui de son Pére: mais outre qu'il n'a pas été en ocasion de briller là dessus, qu'a-t-il à faire de cela, sa fortune est faite, son Pére a sçû, de simple Gentilhomme, devenir un des plus grands Seigneurs du monde. C'est assez, le plus grand genie du monde ne pouroit pas le faire monter beaucoup plus haut, & lui seroit par conséquent inutile: Ce n'est pas même ce que les Dames aiment le mieux dans leurs amans, & ce charmant Cavalier leur plaira toûjours mieux que les plus habiles politiques. Tel étoit l'Époux que l'on destinoit à la jeune *Charlote*, lors qu'elle étoit encore Enfant.

Le Duc la faisoit élever sur ce pié-là, & comme il a toûjours affecté d'être un des

plus

plus grands admirateurs de la Vertu, chose incompatible avec la qualité de Courtisan, & de Courtisan toûjours ocupé du soin de sa fortune, il vouloit la rendre un modelle de Vertu & de sagesse. La lecture des Romans, les Poësies trop libres, les airs tendres & passionez, l'Opera, la Comedie, la veuë des peintures indécentes, tout cela lui étoit interdit; elle n'avoit que des divertissemens inocens; des promenades solitaires, de bons Livres, des airs de dévotion qu'on lui faisoit chanter, & autres exercices de cette nature remplissoient la plus grande partie de son tems, on l'éloignoit de tout ce qui s'apelle Passion; on lui aprénoit à ne se point abandonner à la crainte ni à l'espérance, à ne jamais rien desirer avec trop d'empressement, à ne se point s'affliger de ce qui pouvoit lui ariver de désagréable, & à se garder de ces aversions, & de ses amitiez qui sont l'effet d'un entêtement, auquel les jeunes gens sont sujèts, & qui ne sçauroit être que criminel, puisqu'il n'y a que les Dieux qui étant seuls parfaits, méritent d'être aimez parfaitement, & qu'il n'y a aussi que le vice qui soit digne de toute notre haine: parce que nous sommes les images de la Divinité. On l'avertissoit de bonne heure des défauts qu'on remarquoit en elle; afin qu'elle s'en corigeât. Le Duc trouvoit qu'elle avoit un trop grand desir d'être aplaudie, & de faire briller son esprit, & il tâchoit de lui faire comprendre que le véritable esprit ne consiste point à parler beaucoup, mais à parler juste, qu'il

suffisoit de connoître son devoir, & qu'une plus grande Science pouvoit mener trop loin, & avoir des suites dangereuses; que tous les autres embélissemens de l'esprit étoient plus nuisibles qu'utiles, qu'il faloit les éviter, puisqu'ils ne servoient qu'à fortifier l'Amour propre, & à faire naitre la Vanité & la Coquéterie: choses incompatibles avec le véritable honneur, dont la marque & la caractere sont le silence, & la modestie. Il lui recommandoit, sur tout, de ne jamais parler des choses qu'une fille doit ignorer, ou du moins feindre d'ignorer: que quand elle pouroit dire les plus jolies choses sur des pareils sujèts, elle se feroit toûjours méséstimer. Il lui citoit ensuite l'exemple de ce Philosophe qui, entre toutes les Vertus, fit choix du silence, afin de pouvoir par là donner son atentention aux déffauts des autres, & cacher en même tems les siens: plus vous avez d'ésprit, lui disoit-il, & plus vous devez éviter de le faire paroître, de peur d'exciter l'envie de celles qui, fâchées de vous voir briller avec avantage, ne manqueroient pas de vous haïr. Le plus grand plaisir de la conversation consiste à parler plûtôt qu'à écouter, & comme chacun prétend avoir le même Droit, on n'aime point à le voir usurper. On régarde ceux qui veulent primer en compagnie comme des tyrans, qui veulent troubler la douceur des societez, & ravir la liberté des suffrages.

Portrait de Mlle. Howard. *Charlote* écoutoit toutes ces instructions, & les métoit à profit. Elle avoit un esprit

vif

vif & pénétrant, capable de reçevoir toutes les impressions qu'on vouloit lui donner. Elle n'étoit pas d'une grande beauté, sa taille étoit son plus bel endroit, & sa jeunesse avec le bon air qu'elle avoit à se mettre, relevoit beaucoup ses agrémens. Elle avoit ce qu'on apelle le je ne sçai quoi, qui plait bien mieux que la beauté; & qui fait beaucoup plus de conquêtes; parce qu'on s'en défie moins. On est en garde contre une belle personne; & l'on se laisse prendre par celle qui n'est qu'aimable, avant que d'avoir seulement craint de l'aimer.

Le Duc qui connoissoit tous les agrémens de sa Pupille, & qui voïoit qu'elle commençoit à avoir déja bien des admirateurs, tâchoit de lui inspirer de l'horreur pour l'Amour, & lui en faisoit les peintures du monde les plus hideuses. Une fille ne pouvoit, selon lui, écouter sans crime les fleurétes d'un Amant; il falloit réserver toute sa tendresse pour l'Epoux que le Ciel lui destinoit, & atendre que le devoir fût de la partie; jusques à ce tems là, il ne faloit pas seulement proférer le mot d'Amour, ni connoître sa signification, non plus que cette honteuse foiblesse apellée jalousie, qui nous rend desagréable à autrui, & insuportable à nous mêmes, & qu'il est aussi dangereux de causer que de ressentir. Il s'efforçoit de lui persuader que ce violent desir de plaire, né avec la plûpart des Femmes, étoit la peste de la Vertu, puisqu'elles abusoient des graces qu'elles avoient reçû du Ciel & de la Nature, &

joignoient aux agrémens de leur personne des artifices indignes, pour séduire les Cœurs & usurper un empire, & une domination sur les hommes, qu'elles ne sont pas toûjours capables d'exercer; & que la sagesse des loix n'a pas jugé à propos de leur laisser prendre dans le Monde: qu'il étoit beaucoup plus beau de mériter l'estime des gens que de travailler à surprendre une tendresse qu'ils ne nous donnent souvent qu'à regrèt, & qu'ils nous ôtent dès que la réflexion vient à leurs secours; qu'enfin l'Amour étant une Passion, & l'Amitié une Vertu, on devoit songer à se faire des Amis, & non pas des Amans, puis que ces derniers cachoient, sous des aparences flateuses, des intentions pernicieuses pour la Vertu, & ne tendoient pas à moins qu'à détruire l'honneur & la réputation des Dames. Qu'il faloit soigneusement éviter les ocasions de se laisser séduire à ces fausses aparences, de peur de prendre, sans s'en apercevoir, des impressions qu'on a quelque fois de la peine à détruire; puis que *Pitagore* nous aprend *que les assauts de l'Amour doivent être repoussez dès la premiére vûë, de peur qu'ils ne remportent la victoire dès la seconde*, & que Platon dit *que le premier pas vers la sagesse, est de ne point aimer, & le second d'aimer du moins d'une maniére qu'on ne s'en aperçoive pas.* Il sembloit que tant de beaux préceptes doivent rendre la jeune *Charlote* entiérement acomplie, & propre à servir de modelle dans un siécle aussi corompu que celuy-cy, où les Dames partagent leurs tems

entre

entre la Toilléte, & le jeu; plaisir qui a présentement le pas sur tous les autres, & dans lequel une Femme perd son tems, son repos, néglige son mari, le ruine même souvent, & ce qui est encore pis, joint quelque fois à la perte de son argent la perte de sa chasteté.

Le Duc avoit une maison de Campagne magnifique à cinq lieuës de la Capitale; elle étoit embelie de tout ce que l'Art & la Nature peuvent former de plus admirable; la pompe des conquêtes, le pillage qui suit la victoire, les homages; des vaincus, les presens des Monarques voisins, tout y paroissoit avec éclat, & l'on n'avoit rien épargné pour l'ornement de ce Palais, & pour le rendre digne de la curiosité & de l'admiration des personnes de bon gout. *Henriquez* avoit un nouveau Favori, qui, sans rien diminuer du crédit & de la fortune du Duc, lui aidoit seulement à suporter la fatigue, inséparablement atachée à la qualité de Courtisan, & lui donnoit le moïen de s'absenter quelque fois de la Cour, pour aller respirer en Liberté dans sa belle maison de Campagne, & y gouter le plaisir que cause une suspension d'affaires, & cette tranquilité, incompatible avec le tumulte qui régne dans les Palais des Rois; c'étoit dans cette délicieuse maison qu'il inventoit mille petits divertissemens inocens propres à réjouïr la belle *Charlote*, & à la confirmer en même tems dans cet Amour de la Vertu qu'il avoit voulu de bonne heure lui inspirer. Pour délasser son esprit des étu-

des sérieuses, il lui permettoit celle de la Poësie; mais non pas de ces poësies dangereuses, qui n'ont pour but que d'amolir le Cœur & de le rendre plus susceptible de Passion, mais de celles qui peuvent être en même tems utiles & agréables, tantôt il lui faisoit chanter *l'Histoire des Dieux*, *l'enlevement de Proserpine*, *la descente de Cerés*, *la chasteté de Diane* & autres choses de cette Nature, propres à instruire en divertissant. Un soir, que, dans ces sortes de récréations, *Charlote* faisoit le personage de *Diane* & le fils du Duc celui *d'Actéon*, elle chanta avec tant de grace, ses régards & ses gestes parurent si vifs & si animez, sa voix si flexible & si touchante; que le Duc en fut enchanté, & sentit dans ce moment ce dont il ne s'étoit point encore aperçû, & dont il ne se seroit jamais douté. Il donna mille loüanges à la belle Déesse, & dès qu'elle eut achevé de joüer son rolle, il l'embrassa & la baisa tendrement, pour la féliciter d'avoir si bien réüssi. Ce fût là ce qui acheva de troubler sa tranquilité. Etonné du desordre où il se trouvoit, & voulant au plûtôt en sçavoir la cause, il réïtera les baisers & les inocentes caresses qu'il avoit acoutumé de faire à *Charlote*, & le goût qu'il y trouva le confirma dans ses soupçons, & lui fit connoître ce qui causoit ses soupirs. Cette connoissance l'affligea, & sa Vertu alarmée lui fit repousser la petite enchanteresse, croïant par là pouvoir repousser aussi les desirs qu'elle venoit de faire naitre dans son Cœur; mais la jeune *Charlote*, alar-

alarmée par cette petite brusquerie, crût se l'être atirée par quelque faute, & voulant la réparer, elle courut après le Duc, qui les bras croisez se promenoit en soupirant, & toute tremblante lui demanda ce qu'il avoit contr'elle. Le Duc ne lui répondit que par un régard, dont sa jeunesse & son peu d'expérience ne lui permirent pas de comprendre toute la signification; mais qui lui parut pourtant assez tendre pour la rassurer, & lui faire espérer de réparer la faute qu'elle craignoit d'avoir commise. Encouragée par là, elle courut se jetter dans les bras du Duc, qui s'étoit laissé tomber dans un fauteüil, l'apella son Papa, le flata, le caressa, & lui fit par là avaler à long traits le poison dont il tâchoit vainement de se garantir. Le jeune *Actéon*, & le reste de la compagnie entra, pendant que *Charlote* étoit dans cette ocupation, & que le Duc comme immobile dans sa chaise n'y formoit aucune oposition. La vûë de toutes ces personnes le fit sortir de sa létargie, ou plûtôt de son extase, & lors que *Charlote* s'obstina à lui diré qu'elle ne le quitteroit point qu'elle n'eut sçû en quoi elle avoit manqué, il lui répondit en se retirant qu'elle n'avoit que trop bien fait son rôle. Cette résponse lui fit croire que son crime étoit d'avoir voulu trop excéler; car on lui avoit apris dès son Enfance, à ne chercher la perfection que dans les choses qui régardoient la Vertu, ainsi elle résolut à l'avenir de se ménager tellement qu'elle ne pût pas faire croire, qu'elle cherchât à bril-

ler d'une maniére à pouvoir éfacer les autres.

Pendant qu'elle passoit la nuit dans ces réfléxions, le Duc en faisoit de son côté d'un peu plus sérieuses. L'Amour lui faisoit peur, il vouloit résister à sa fatale puissance; mais *Charlote* qui étoit toûjours présente à son imagination, rendoit sa résistance bien foible, il avoit beau se tourner, & retourner dans son lit, il croïoit la voir, quoi qu'il eût les yeux fermez, & il lui sembloit que son visage & ses levres avoient conservé l'impression que les baisers de cette charmante fille y avoient faite. Cette idée lui faisoit souhaiter de les réïtérer, mais la confusion s'emparoit de son cœur, quand un moment après il faisoit réfléxion que c'étoit là la fille de son meilleur Ami, & d'un Ami qui en mourant lui avoit confié le soin de son éducation. Il ne pouvoit, sans frémir, former le dessein de pervertir une personne à qui il étoit obligé de tenir lieu de Pére: le traité qu'il avoit envie de faire avec la Princesse Doüairiere ne lui permettoit pas de la pouvoir posseder légitimement, & son ambition ne lui permettoit pas de rompre un traité de cette nature; ainsi il ne voïoit par tout que des écueils: il falloit renoncer à la possession de *Charlote*, ou renoncer pour elle à tout ce que l'ambition a de flateur; ou pour concilier deux Passions aussi fortes, il faloit commettre la plus noire des perfidies & le crime du monde le plus détestable. Le Duc passa la nuit dans tous ces divers combas,

&

& ne se trouvant pas plus avancé le matin qu'il l'avoit été en se couchant, il se leva promtement & retourna en poste à la Cour, croïant que l'embaras des affaires pouroit peut-être dissiper toutes ces idées, & que le tumulte de la Cour pouroit rendre le calme à son esprit. Mais tous ces soins furent inutiles, son Amour prit la poste avec lui, & bien loin de trouver du soulagement dans l'absence, il y rencontra une augmentation de peine ; il étoit parti amoureux de chez lui, & à peine en étoit-il parti, qu'il sentit que la jalousie s'étoit jointe à l'Amour. Il craignit que son fils destiné pour épouser *Charlote*, n'eut trouvé le secret de s'en faire aimer ; sa crainte étoit malfondée ; car le soin qu'on avoit pris de l'avertir qu'il ne faloit point qu'une fille bien née précipitât son choix, la retenoit dans son devoir, & d'ailleurs aïant été élevée avec ce jeune Seigneur elle étoit accoustumée, dès l'enfance, à ses charmes, & cela joint à l'idée qu'on lui avoit donnée, qu'il seroit un jour son Epoux, pouvoit l'avoir garantie des impressions qu'il auroit pû faire sur son Cœur. Le jeune homme étoit à peu près dans les mêmes sentimens sur son chapitre, & l'Amour du Duc ne pouvoit causer aucun trouble à l'un ni à l'autre ; mais comme il ignoroit la tranquilité de ces deux jeunes cœurs, il ne lui fut pas possible de conserver la sienne là dessus ; & ne voulant pas laisser auprès de sa chére *Charlote* un rival qu'il croïoit aussi dangereux, il lui écrivit promtement de le venir joindre à la

Cour ; & après avoir donné ordre à son équipage, il resolut de l'envoïer sur le champ voïager, afin qu'il ne fût point à-portée de lui disputer le cœur de *Charlote*, dont il devenoit toûjours plus Amoureux, par les opositions qu'il ne pouvoit pas éviter de former lui même à son Amour.

Chacun sçait que ce sont les dificultez qui irritent les Passions, & que plus elles sont oposées à notre intérêt & à notre devoir, & plus nous avons de peine à les combatre. l'Amour est toûjours violent & impétueux dans ses commencemens : il trouble la Raison, parce qu'il ne sçauroit compatir avec elle, & comme dit l'Empereur *Aurelien*, c'est une Passion qu'on ne sçauroit bien exprimer, & que ceux qui la ressentent peuvent seuls définir. Le Duc avoit beau vouloir lui résister, il n'y avoit pas moïen qu'il se dépêtrat des filets où il s'étoit laissé prendre; Il avoit beau s'apliquer aux affaires, où se dissiper par les plaisirs, les baisers de *Charlote*, dont ses levres avoient conservé l'impression, rendoit tout le reste insipide, & toutes les tentatives qu'il fit pour se guérir ne servirent qu'à lui faire voir que son mal étoit incurable, il ne pouvoit plus ni manger ni dormir, & ses inquietudes le rendoient incapable de s'apliquer aux affaires.

Ennuïé de tout, & ne pouvant plus vivre sans voir sa chére *Charlote*, il fit ateler son Carosse, & prit le parti de retourner à la Campagne, pour retrouver cette petite enchanteresse. Elle qui l'aimoit tendrement.

ment, comme son bienfaiteur, & comme un second Pére, qu'elle s'étoit acoutumée d'aimer, sans ce mélange de crainte que les parens veulent inspirer. Elle courut les bras ouverts au devant de lui, la joïe peinte sur son visage, & avec une modeste rougeur qui la rendoit toute charmante: transporté à cet aspèt, il la prit entre ses bras avec ardeur, abandonnant toute son ame à la joïe, dans ce moment là pour se dédomager des peines qu'il venoit de soufrir: mais elles augmentérent bientôt, lorsque convaincu qui n'y avoit que *Charlote* qui pût faire son bonheur, l'impossibilité de l'épouser, & la noirceur qu'il trouvoit à la séduire, vinrent le tourmenter de nouveau: toutes les leçons de Vertu qu'il lui avoit données étoient des armes qu'il avoit forgées contre lui-même. Cependant il ne pouvoit vivre sans l'aimer ni sans la voir. Dans cet embaras il prit le livre de *Machiavel*, & rencontrant, à l'ouverture, une de ces maximes qui dit *qu'il n'y a que les grands cœurs qui puissent être parfaitement scélérats*, il la prit pour un oracle, & se croïant l'ame assez grande pour tout oser, il conclut que la religion, l'honneur, la reconnoissance ni l'amitié n'étoient point des liens assez forts pour pouvoir le priver d'un bien essentiel.

Charlote étoit nécessaire à sa vie; tous ses plaisirs étoient fades sans elle; ainsi il vouloir avoir *Charlote*, & il croïoit avoir assez résisté à son Amour, pour que la Vertu dût être plus que satisfaite du combat qu'il avoit soutenu là dessus & après tout

tout l'Amour étant devenu le maitre, on n'avoit plus affaire d'elle. Après ces belles résolutions, le Duc se trouva beaucoup plus tranquile, & avant fermé ce miraculeux livre, dans lequel il venoit de puiser des sentimens si utiles à son repos, il ne songea plus qu'à chercher les moïens les plus propres à corompre l'innocence de son Eléve. Il résolut pour cela de changer de méthode avec elle, & de la mener à la Cour, lui faire voir le monde, lui permettre d'aller au Bal, à l'Opera, à la Comedie, dans les societez de jeu, & enfin de lui laisser prendre tous les plaisirs propres à amolir le cœur, & à le rendre susceptible des impressions de tendresse: mais la peur de travailler pour un autre l'empêcha de prendre ce parti là : il ne doutoit point que dès qu'elle paroîtroit à la Cour, elle ne s'atirât nombre d'adorateurs. La grace de la nouveauté, jointe à celles de sa personne pouvoit faire cet effêt, & le Duc qui croïoit que tout le monde devoit la voir telle qu'elle paroissoit à lui même, prévention naturelle à tous les Amans! s'imaginoit déja rencontrer par tout des rivaux, & craignant que *Charlote* ne prît pour un autre cette impression tendre qu'il vouloit tâcher de donner à son cœur, il résolut de la gagner par ses caresses, & par des moïens pris de lui même & de son Amour, sans emploïer pour cela des secours étrangers, qui auroient pû devenir dangereux.

Il avoit remarqué qu'elle aimoit extrémement la lecture, & comme jusques là,

il n'y avoit eu que celle de certains livres qui lui eût été permise, il la fit venir dans une galerie où étoit sa Bibliotéque, & lui dit de choisir là ce qu'elle trouveroit propre à la divertir ; qu'il s'étoit aperçû avec plaisir qu'elle avoit assez de raison, pour qu'on pût la laisser maitresse de sa conduite, & qu'il lui en laissoit le soin, voulant même congédier cette Gouvernante, qui jusques là avoit eu inspection sur ses actions, & dont il avoit souvent remarqué que la sévérité lui avoit fait peine. Il lui déclara que dès ce moment elle étoit libre, & qu'elle n'avoit plus à rendre comte de sa conduite qu'à elle même ; après cela il lui donna la clef de cette galerie, pour lui marquer une entéire confiance, & lui dit qu'elle pouvoit lire tous les livres qu'elle jugeroit propres à la réjouïr, jusques à ceux mêmes dont il lui avoit autres-fois défendu l'usage parce qu'elle avoit le jugement assez formé pour les pouvoir lire sans danger ; & que comme chacun sçait, il est un tems pour chaque chose. *Charlote* le remercia tendrement pour ces deux marques de confiance, & l'assura qu'elle tâcheroit de ne s'en rendre jamais indigne, en suivant toûjours le chemin de Vertu qu'il avoit eu la bonté de lui tracer, & dans lequel les instructions qu'il lui avoit données lui serviroient toûjours de guide.

Le Duc qui cherchoit alors à la détouter de ce chemin de Vertu, se souvenant qu'elle avoit paru avoir beaucoup de passion pour la poësie, & sur tout pour celle qu'on

lui

lui défendoit de lire, suivant en cela le penchant naturel au sexe, qui est de vouloir tout ce qu'on ne veut pas, le Duc dis-je dans cette pensée prit les Metamorphoses *d'Ovide*; choisit justement l'endroit de l'Amour incestueux de *Myrrha* pour son *Pére*, & donnant le livre à *Charlote*, lui dit de le lire. *Charlote* obeït avec plaisir, rien n'est plus agréable aux jeunes personnes que de voir qu'on ne les traite plus en Enfans, & qu'on veut bien parler sérieusement avec elles. *Charlote* charmée de ce que le Duc s'entretenoit avec elle, plus qu'à l'ordinaire, & qu'il avoit des maniéres toutes differentes commença à s'en aplaudir, se croïant déja une personne d'importance, & prenant un air moins timide que celui qu'elle avoit acoutumé d'avoir, elle se plaça vis à vis du Duc, prit le livre de sa main & commença sa lecture. Le Duc la dévoroit des yeux, tantôt il les atachoit sur son visage, tantôt sur sa gorge, & parcourant ainsi tous ces agrémens, il aperçût l'agitation que cette gorge naissante paroissoit sentir à la lecture des soufrances de *Myrrha*, par laquelle il avoit voulu lui aprendre qu'il y avoit des plaisirs pour son sexe qu'elle ne connoissoit point encore, & qu'elle pouvoit desirer de gouter, croïant que la curiosité si naturelle à ce sexe pouroit être un piége pour sa Vertu. *Charlote* cependant qui avoit l'imagination forte, & l'ame tendre, & reconnoissante pour le Duc, qu'elle apelloit son Papa, se métant à la place de *Myrrha*, entra si fort dans les peines de cet-

te

te malhûrufe fille, que l'agitation de fa gorge d'albatre augmenta de beaucoup, fes fanglots s'élevérent, fes yeux fe remplirent de larmes, le livre en fut tout mouillé, elle faillit à étoufer, & fut contrainte de tirer fon mouchoir pour tâcher de cacher fon defordre. Le Duc qui connoiffoit parfaitement bien le cœur humain ; & qui voïoit bien qu'il n'entroit point d'hypocrifie dans celui de *Charlote*, & que c'étoit la pure Nature, qui agiffoit en elle, la tira doucement à lui, effuïa les larmes de fes beaux yeux, avec fa bouche ; huma fes fanglots & fes foupirs par mille tendres baifers, & par ce dangereux manége prépara fon ame à la molleffe, & lui donna des defirs qu'elle n'avoit point encore reffenti. Sa Vertu fe calma, ou plûtôt ne craignit rien de lui, ne le regardant point comme un ufurpateur ni comme un féducteur. Il apuïa fes levres fur les fiennes, fon cœur paroiffoit fortir de lui-même, & il auroit été aifé de juger, par fes maniéres, de tout ce qu'il fentoit dans ce moment là. Ses embraffemens, & les tremblemens de tous fes membres, les régards pleins de feu que fes yeux criminels lançoient, la dificulté de fa refpiration, & tout ce defordre que *Charlote* n'avoit point connu jufques là, lui en auroit aifément fait deviner la caufe, fi celui qu'elle fentoit elle même ne l'avoit pas trop ocupée. Elle étoit poffedée de la même paffion, & fa peine étoit d'autant plus grande que la modeftie ne lui permettant pas de s'abandonner à fon penchant, elle étoit obli-

gée de ſe contraindre , & forcée de diſſimuler ſes ſentimens. Le Duc qui s'aperçut de ſon embaras , voulut l'en tirer , en ne lui donnant pas le loiſir de faire des réflexions, & continuant ſes baiſers & ſes careſſes , il triompha de ſa foibleſſe. Elle n'eut pas la force de ſe garentir d'un ſi dangereux poiſon , & fermant languiſſamment les yeux ; Elle ſe livra aux tranſports de cet Amant paſſioné , abandonnant à ſa tendreſſe ſon cœur & toute ſa perſonne. Le Duc charmé de la voir dans une ſituation ſi conforme à ſes deſirs , ſentit ce qu'on ne ſçauroit décrire , & preſſant ſa chére *Charlote* dans ſes bras , il l'apella ſon ange , ſa divinité , lui donna les noms les plus tendres , & les plus flateurs , & profitant de ſa bonne fortune , il gouta ſur ces levres & ſur ſon ſein , les premices des plaiſirs dont il réſerva l'entiere poſſeſſion pour une autre fois, ne voulant pas d'abord franchir entiérement les bornes de la modeſtie , en pouſſant l'avanture à bout.

Charlote revenvë d'une ſi douce extaſe , fut enchantée des paroles du Duc , qui s'écrioit tout tranſporté qu'elle ne ſeroit jamais à d'autre qu'à lui , & qu'elle étoit maitreſſe abſoluë de ſon ame. Elle trouvoit là dedans de quoi contenter ſon Amour & ſon ambition , & c'étoit à quoi elle n'auroit jamais oſé aſpirer. Elle ne fit pas même ſemblant de les avoir tout à fait compriſe , & parut fort confuſe du deſordre où elle étoit tombée , le Duc ne fut pas fâché de ſa modeſtie , comtant bien que l'impreſſion qu'il

ve-

venoit de faire ſur ſon cœur en triompheroit, & que le gout qu'elle avoit pris à ſes careſſes lui feroit renoüer la partie dès que l'ocaſion s'en preſenteroit. Il lui proteſta cependant qu'il n'en pouvoit jamais aimer d'autre, qu'il lui étoit impoſſible de paſſer un jour, pas même une heure, ſans la voir, & qu'en ſon abſence il avoit ſouffert plus qu'on ne peut ſoufrir. Il la pria d'avoir pitié de lui, l'aſſurant que ſi elle ne l'aimoit pas avec la même tendreſſe s'étoit fait de lui. *Charlote* ſentit dans ce moment tout ce que l'Amour & l'Ambition peuvent faire ſentir de plus doux, & ignorant encore le pouvoir de l'Amour qui ſçait rendre tous les gens égaux, elle régardoit avec joïe & avec étonnement le bonheur qu'elle avoit d'être néceſſaire à la vie & à la félicité d'une perſonne, pour laquelle elle avoit crû ne devoir avoir que du reſpèt, & répondant avec une naïveté toute charmante, elledit au Duc qu'elle ne ſçavoit pas pourquoi tout ce qu'il venoit de dire & de faire lui étoit ſi agréable, qu'elle en étoit charmée, & que s'il vouloit lui faire encore plus de plaiſir, ſupoſé qu'on en pût gouter de plus grand, c'étoit de ne la quitter jamais. Le Duc avoit pour elle une de ces violentes paſſions qui n'ont pas beſoin qu'un peu de reſiſtance les rendent plus fortes, elle avoit même ateint ſon dernier période, & ne pouvoit pas devenir plus ardente. Cependant il ne jugea pas à propos de la contenter d'abord, de peur de dégouter ſa Belle par trop de précipitation, & voulant lui

donner le tems de sentir des desirs pareils aux siens, & se rendre aussi nécéssaire à son repos qu'elle l'étoit devenuë à ses jours; il sortit de la Bibliotéque & la mena dans son Cabinet; là ouvrant une cassete, il en tira une garniture de diamans, qui avoit été à sa Mere, là lui dit en la lui donnant, qu'elle étoit en âge à devoir prétendre aux ornemens des Femmes, de même qu'à leurs plaisirs. *Charlote* avoit les yeux baissez, & un petit air déconcerté qui faisoit plaisir au Duc; elle paroissoit insensible à des présens dont d'autres auroient été charmées, & ne paroissoit ocupée que de la scéne qui venoient de se passer. Elle soupiroit, & lors que le Duc eut choisit dans ses propres bijoux ce qu'il y avoit de plus précieux, & qu'il voulut le lui ofrir, elle le pria de se contenter de lui donner son Portrait en mignature, qui étoit entouré de diamans, & qu'elle aperçût au fonds de la cassete. Le Duc n'eut garde de le lui refuser; il lui demanda le sien en échange, & depuis ce dangereux commerce *Charlote* trouva toutes choses insipides.

Les conversations qui lui avoient fait le plus de plaisir lui devinrent insuportables; & les caresses du Duc étoient seules capables de la toucher. Dans une conjoncture si tendre, le Duc fut obligé de s'en séparer, pour aller faire sa Cour. Il lui dit, en la quitant, les choses du monde les plus flateuses, & lui recommanda la lecture des livres qu'il lui avoit autrefois interdits, disant que les tems étoient changez, & il joi-

gnit aux Auteurs qui ont le mieux écrit sur l'Amour, ceux qui passant encore plus loin; ont décrit la maniére de satisfaire cette Passion, & ont établi pour cela des régles & des méthodes qu'on ne peut lire sans horreur, & que des filles bien nées doivent trouver détestables. C'étoit pourtant là ceux que *Charlote* lisoit continuellement. Le Duc avoit défendu qu'on la controlât; ainsi elle passoit presque toutes les nuits dans cette fatale Bibliotéque, à repaitre son imagination d'idées toutes oposées aux préceptes de Vertu qu'on lui avoit autrefois données; & les oubliant entiérement, elle ne soupiroit plus qu'après le retour du Duc; pour pouvoir mettre en pratique les leçons qu'elle avoit puisées dans des livres aussi dangereux. L'absence de son Amant lui paroissoit insuportable, il lui sembloit qu'il y avoit un siécle qu'il étoit parti, elle avoit perdu l'apétit & le sommeil, & ces livres plus dignes du feu que de l'impression, avoient entiérement perverti son cœur & son esprit. Le Duc avoit bien prévû cela, & il lui avoit tracé un chemin qui la conduisoit à satisfaire les sens, sans prendre même la route du mariage, & *Charlote* fut une si habille écoliere, & elle se servit si bien de sa mémoire & de sa pénétration, qu'elle en sçût bientôt autant, que si elle avoit pratiqué ce qu'elle ne connoissoit encore que par Théorie.

Pendant qu'elle s'ocupoit ainsi le Duc travailloit de son côté pour elle, en lui procurant une place auprès de la Reine Epouse

Mlle: Howard devient Fille d'Honneur de la Reine Marie.

Epouse d'*Henriquez*. On l'envoïa chercher avec pompe ; & on n'épargna rien pour la faire paroître avec éclat à la Cour. Dès qu'elle arriva, le Duc que sa Passion tenoit dans le respèt, l'aborda comme une divinité : il lui fut aisé de remarquer par les divers changemens de son visage, qu'elle avoit des sentimens pareils à ceux qu'elle lui avoit inspirez, & il ne sçavoit s'il devoit profiter d'une disposition aussi favorable, ou s'il ne valoit pas mieux lui donner le tems de connoître le prix de ce qu'on faisoit pour elle, & de ce qu'on en exigoit : son Amour le rendoit impatient, il lui tardoit d'être hûreux, mais il vouloit l'être parfaitement, en trouvant dans le cœur de sa Belle toute cette delicatesse qu'on ne connoit point encore quand on n'est que novice en Amour. D'ailleurs il craignoit de déplaire, & l'ascendant que *Charlote* avoit sur lui étoit si grand qu'il le rendoit respectеux & même timide.

Cependant on ne doit jamais donner aux Fémmes le tems de faire des réfléxions ; leur vivacité étant prodigieuse, & leur prudence bornée, il faut profiter avec elles du premier moment favorable.

Charlote étoit devenuë savante en l'art d'aimer, mais elle avoit apris aussi qu'on couroit de terribles risques en aimant, qu'on avoit souvent à craindre & l'inconstance, & la perfidie, & que pour être parfaitement hûreuse, il failloit ne s'y point exposer ; que les hommes étoient pour la plus part des ingrats qui se dégoutoient souvent par les

les faveurs qu'on leur acorde ; enfin elle revint insensiblement à se rapeller les enseignemens de Vertu qui avoient embeli les premiéres années de sa vie : mais hélas ! ses retours étoient trop foibles, pour la garantir de tomber. Le Duc étoit soumis, ardent, passionné ; il prévenoit toutes les ocasions de lui faire plaisir : il atendoit son lever avec impatience, il pouvoit à peine se résoudre à manger sans elle, & l'on ne doutoit point à la Cour & dans sa Famille qu'il n'eut dessein d'en faire sa Fémme. Elle alloit souvent dans son Palais, où tout lui étoit devoüé, on étudioit ses régards pour prévenir ce dont elle pouvoit avoir envie, & à peine avoit-elle ouvert la bouche pour demander quelque chose, qu'on couroit au devant pour lui obeïr, avant même qu'elle eut achevé la parole. Elle avoit apris à ménager le Duc & à se défier d'elle-même, & le Duc, qui lui avoit donné le tems de devenir sage, se consommoit en desirs, & soupiroit après une répetition de la sçéne qui s'étoit passée dans la galerie aux livres ; & comme il avoit fait là une tendre épreuve de sa foiblesse, il ne manquoit jamais en lui exprimant sa Passion de la presser de mettre le comble à son bonheur. Il obtint enfin ce qu'il souhaitoit, sans même que *Charlote* exigeât de lui qu'elle feroit sa Fémme, article qu'on croit qu'il auroit acordé, pour peu qu'elle eut insisté là dessus, mais elle s'en remit à sa discrétion & se contenta de marquer par quelques paroles, qu'elle laissa échaper, la crainte qu'elle avoit

 qu'il

qu'il ne conclût son traité avec la Princesse Doüairiére. Il la rassura là dessus, en lui disant qu'il n'avoit pour but que d'obtenir la succession, afin de la rendre un jour Princesse elle même, & la mettre dans un rang qu'elle méritoit mieux que personne. Il étoit vrai aussi que de la maniére dont son Agent avoit ménagé la chose, le Traité auroit pû se conclure sans que le Duc épousât la Princesse: mais il étoit à craindre que s'il eut épousé *Charlote*, avant la conclusion de ce Traité, la Dame offensée par ce mépris ne l'eut entiérement rompu: ainsi c'étoit là une raison pour diférer. *Charlote* en fut convaincuë, & ne voulant pas nuire aux intérêts d'un homme qui lui étoit cher, elle s'acoutumoit à écouter tout ce qu'il lui disoit de son Amour, & elle ressentoit les mêmes peines.

La saison de la Campagne étoit venuë sans que le Duc eût encore obtenu ce qu'il souhaitoit, & quelque regrèt qu'il eut de partir sans être entiérement hûreux, *Charlote* s'étoit obstinée à lui refuser cette derniere preuve de son Amour, quoi qu'elle lui protestât, fondant en larmes, qu'il ne lui étoit pas possible de suporter son absence. Leur adieu fut tendre, & passioné, & comme elle lui dit qu'elle alloit devenir la risée de la Cour, qui ne manqueroit pas de tourner sa mélancolie en ridicule, il lui conseilla de pretexter quelque indisposition, pour aller cacher ses larmes dans sa maison de Campagne, & de partir même sur le champ, l'assurant qu'il feroit ses excuses

à la Reine. Il la pria ensuite de n'écouter personne en son absence, & lui promit de lui écrire toutes les postes. Elle le rassûra sur ces craintes, & pour lui mieux prouver que rien ne pouvoit lui plaire où il n'étoit pas, elle consentit à partir dans le moment. Le Duc qui ne demandoit pas mieux, lui donna la main pour la conduire au Carosse. Elle y ariva toute trémblante, le visage noïé de larmes, ses soupirs se mêlérent avec ses sanglots. Le Duc ne fit pas paroître moins d'afliction, & lui dit en la quitant qu'il alloit prendre la poste pour joindre le Roi qui étoit déja parti, & que le regrèt qu'il avoit de s'éloigner d'elle l'avoit empêché de suivre. Il lui vit prendre avec plaisir le chemin d'un lieu où il la desiroit depuis long-tems, & où par la défiance qu'elle avoit d'elle-même, elle n'auroit pas risqué d'aller, si elle n'avoit crû qu'il étoit obligé de suivre le Roi. Elle n'y fût pas plûtôt arivée, que le tems étant extrémement chaud, elle ordonna qu'on lui préparât le bain, après quoi elle se jeta sur son lit, n'aïant sur elle qu'une Jupe extrémement fine, & une Robe-de-chambre volante, qui laissoit voir sa gorge à découvert ; ses Cornettes-de-nuit étoient nouées négligemment avec un ruban couleur de cerise, qui assortissoit l'étoffe jaune & argent dont étoit la Robbe-de-chambre. Elle avoit la tête nonchalanment apuïée sur une de ses mains : de l'autre elle tenoit un mouchoir, dont elles essuïot les larmes qui couloient de ses yeux, & l'atitude dans laquel-

le elle étoit couché, avoit quelque chose de fort mélancolique, & de fort touchant.

Ainsi enfoncée dans ses réveries, elle entendit quelque bruit du côté de la porte de la Chambre, & levant une peu la tête pour régarder ce que c'étoit: elle fut extrémement surprise de voir entrer son amoureux Duc. Le premier mouvement qu'elle sentit à sa vûë fût une mouvement de joïe: mais pensant ensuite qu'il avoit sans doute ses vuës en la venant ainsi surprendre, elle fut sur le point de se lever, mais le Duc ne lui en donna pas le tems, & volant entre ses bras il la cloua sur le lit par les plus tendres caresses: son Amour lui donnant de la résolution, il ne voulut point s'amuser à capituler avec elle, & tirant avantage de sa surprise & de sa confusion, ses priéres, ses larmes & tous les efforts qu'elle fit pour se déffendre furent inutiles. Le Duc triompha, & se dédommagea dans ses bras de toutes les peines que son Amour lui avoit fait soufrir.

Ce fût ainsi que la Vertu de *Charlote* fit naufrage, & qu'elle fût deshonorée par celui qui auroit dû être le défenseur de son honneur. Il fut quelque tems sans pouvoir l'apaiser; mais enfin il sçût exagérer avec tant d'adresse la violence de sa passion, & lui persuader qu'il ne pouvoit pas éviter de mourir s'il n'eut obtenu ce bonheur, que *Charlote* consentit à son crime, & scéla le pardon qu'elle lui acorda, en lui permettant de passer la nuit avec elle. Ce fut alors
que

que mettant bas tous ses scrupules, elle se donna toute entiére à ses plaisirs, & fut de moitié de ceux qu'elle faisoit gouter au Duc, qui en trouva plus dans cette delicieuse nuit qu'il n'en avoit ressenti pendant tout le cours de sa vie. Ce ne furent que transports, & qu'extases de part & d'autre : la joïe fut réciproque, & celle du Duc fut si grande que n'égligeant *Mars* pour *Venus*, il resta toute une semaine auprès de sa Belle, pendant qu'on croïoit à la Cour qu'il étoit allé en poste joindre le Roi.

Il falut pourtant enfin se séparer. Le Duc suivit le Roi à l'Armée, & *Charlote* retourna à la Cour où elle inspira de l'Amour à * un des Secretaires du Roi, qui étant du parti circonspèt, & marié, étoit obligé à garder bien des ménagemens. Ce nouvel Amant ne négligoit rien de tout ce qu'il croïoit être capable de lui plaire; mais le cœur de *Charlote*, ataché uniquement au Duc, étoit insensible pour tout autre. Elle se lia d'amitié avec une jeune * Comtesse, qui étoit une très-aimable Veuve, pleine de feu & de vivacité. Son Epoux se l'étoit aquise à la pointe de son épée, & l'avoit arachée de force à un rival; mais il ne joüit pas long-tems des fruits de sa victoire, & quoi qu'avant sa mort il eût fait de son mieux, pour lui laisser de quoi faire une figure convenable, elle n'étoit pourtant pas la mieux du monde dans ses affaires; mais elle avoit sçû par ses maniéres se ménager l'estime & la considération de toutes les personnes de la Cour, où elle étoit très bien reçûë: *Charlote*

* Le Chev: John Trenchard.

* Madame Berkley.

lote la choisit pour être la confidente de la Passion qu'elle avoit pour le Duc, & la Comtesse voulut bien être la dépositaire de tous ses secrèts amoureux. *Charlote* lui montroit toutes les lettres qu'elle reçevoit du Duc, & la consultoit sur les reponses qu'elle faisoit. Elle lui faisoit part de ses langueurs & de ses inquietudes, & toutes les expressions Passionées dont elle se servoit étoient du Grec & de l'Hebreu pour la Comtesse qui, élevée à la Cour, ne connoissoit l'Amour que comme on le connoît dans ce païs là, où le cœur est souvent ce qu'on consulte le moins. Elle disoit souvent à *Charlote* que c'étoit une folie de se charger ainsi d'une belle Passion, & de toutes les inquiétudes qui l'acompagnent; qu'on n'aimoit plus à présent comme cela, & qu'on ne faisoit servir l'Amour qu'à établir solidement sa fortune, que l'intérêt étoit ce qu'on devoit avoir en vûë, & que quand on se faisoit un autre plan de tendresse, on s'exposoit à de mortels chagrins, souvent même à être méprisée d'un Amant qui, quelque Passioné qu'il pût être, se ralentissoit, dès que ses feux n'avoient plus rien à desirer, que la plus touchante n'étoit point à l'abri de l'infidélité, & qu'en donnant des ailes à l'Amour; on avoit bien prétendu faire voir qu'il étoit volage, & qu'on ne devoit pas comter de le retenir.

Charlote ne sçavoit que penser de ce sistême d'Amour, elle ne pouvoit pas douter que la Comtesse ne connût le monde, mais sachant qu'elle ne connoissoit pas le Duc dont

dont elle croïoit le cœur tout différent de celui des autres hommes, elle lui dit que dès qu'il feroit de retour, elle lui en feroit voir la différence & que malgré fon incrédulité, elle feroit obligée de convenir que tous les hommes n'étoient pas faits de même, & qu'il y avoit encore des cœurs délicats dans le monde; La Comteffe lui répondit qu'elle en étoit fort aife, mais qu'en bonne amie, elle l'avertiffoit de profiter de fes avantages, & de fonger à fe faire époufer; que s'il étoit vrai que contre l'ordinaire, les ardeurs du Duc ne fuffent pas encore ralenties, il faloit ne lui plus acorder de faveurs, qu'il ne leur eût donné leur prix. Elle lui fit lire enfuite l'Hiftoire de *Roxelane*, qui par ce moïen, & fon induftrieufe adreffe, avoit obligé un impérieux *Sultan* à violer les loix les plus facrées, pour partager avec elle le trône Otoman. *Charlote* promit de fuivre le confeil de fon amie, & comme elle aprit, à peu près dans ce tems là, que le Traité que le Duc avoit voulu faire avec la Princeffe Doüairiére venoit d'être entiérement rompu, elle ne douta point que ce ne fût à fon ocafion, & redoublant fes efpérances, elle fe flata d'être en peu de tems l'Epoufe du Duc.

Cependant, le tems de la Campagne étant écoulé, le Roi revint à fa Cour, & comme il fe rencontra que le jour de fon arivée étoit juftement celui de fa naiffance, la Reine voulut qu'il y eût bal ce foir-là. *Charlote*, qui dans l'envie de fe rendre toûjours plus agréable aux yeux du Duc, s'étoit

exercée pendant ſon abſence, pour parvenir à ce dégré de perfection qu'un autheur fameux apelle *exceller en l'art de ſe méprendre*, animée par la preſence de ſon Amant, & par la joïe qu'elle avoit de ſon retour, dança d'une Maniére à s'atirer les aplaudiſſemens de toute la Cour. Le Duc en fut charmé, & dès qu'il pût lui parler ſans être entendu de ſes incommodes Gardiennes, (les filles de la Reine) il lui jura qu'il revenoit plus amoureux que jamais, & lui propoſa d'aller faire un tour à ſa maiſon de Campagne, où il mouroit d'envie de ſe trouver dans une entiere liberté avec elle, & de pouvoir lui prouver la violence de ſon Amour. Il lui dit qu'il demanderoit Congé au Roi pour le lendemain; qu'elle n'avoit qu'à partir d'avance, & qu'il auroit ſoin de la ſuivre, ou plûtôt de voler après elle.

Les liaiſons qu'ils avoient enſemble étoient aſſez fortes, pour qu'on ne pût pas trouver mauvais, qu'elle allât partager le plaiſir que toute la famille du Duc avoit de ſon retour. D'ailleurs comme il étoit ſon tuteur, on pouvoit croire qu'ils avoient des affaires à régler enſemble, ainſi elle pouvoit ſans façon aller dans une maiſon où elle avoit été élevée, où tout le monde l'aimoit & la careſſoit, & dont on croïoit qu'elle ſeroit bientôt entiérement maitreſſe. Les Enfans du Duc en étoient même perſuadez, & n'étoient pas fâchez qu'elle devint leur Belle-Mere. Le Duc ne faiſoit préſques plus de miſtére de ſes ſentimens, & com-

comme on ne croïoit pas qu'il pût avoir des vuës criminelles avec sa Pupille, on comtoit qu'elle deviendroit bientôt sa Femme. Comme il ne put pas rester assez long-tems à cette maison de campagne, pour se dédommager de celui qu'il avoit passé éloigné de sa chere *Charlote*, il lui dit que ne pouvant vivre sans être auprès d'elle, il falloit absolument pretexter quelque voïage un peu long, dire qu'elle vouloit aller voir des parens en Province, & demeurer cependant cachée auprès d' * *Angella*, dans quelque lieu où il pût avoir le plaisir de l'aller voir deux fois par jour. *Charlote* étoit trop amoureuse pour ne pas toper à la proposition du Duc, qui lui promit de ne rien oublier pour rendre sa solitude agréable.

* Londros.

C'auroit été alors le tems de songer à ses véritables intérêts, mais la pauvre fille étoit trop tendre pour cela, & elle croïoit que le Duc avoit trop d'honneur pour vouloir la deshonorer. La voila donc releguée à un petit mille de la Capitale. Tous les Domestiques qu'on mit auprès d'elle étoient étrangers, & la chose fût conduite avec tant de ménagement qu'il n'y eût personne qui ne crût qu'elle étoit allée dans quelque Province éloignée. Le Duc la voïoit cependant deux ou trois fois par jour, mangeoit souvent avec elle, & comme il ne pouvoit pas disparoitre ainsi de la Cour, sans qu'on s'en aperçût, on fit bien-tôt courir le bruit qu'il avoit une nouvelle maitresse, & on publia qu'il avoit éloigné *Charlote*, afin qu'elle ne troublât point la fête. On ne sçavoit

sçavoit pourtant pas qui étoit cette Belle ; chacun vouloit le deviner ; bien des gens disoient l'avoir vuë, & en faisoient des portraits tous differens ; car les uns la dépeignoient blonde, les autres brune & même un peu noire ; mais tous convenoient qu'il falloit qu'elle fût belle ; puis que le Duc s'y étoit ataché.

Pendant qu'on faisoit tous ces discours ; *Charlote* étoit tranquille dans sa solitude, où par les soins du Duc elle avoit tout ce qui pouvoit lui faire plaisir : mais comme elle n'en pouvoit trouver qu'auprès de lui, & que la nécessité de faire sa Cour ne lui permettoit pas d'y rester aussi long-tems qu'elle l'auroit souhaité, elle avoit encore souvent celui de s'ennuïer : ainsi pour consumer ces heures qu'elle trouvoit si longues, elle pria le Duc de trouver bon que la Comtesse, dont nous avons déja parlé, fût du secrèt, & qu'elle vint quelquefois dissiper son ennui. Le Duc n'avoit garde de lui refuser ce petit plaisir : mais il lui dit qu'il ne croïoit pas que la Comtesse fût capable de garder un secrèt, que d'ailleurs ses allées & venuës ne manqueroient pas d'être remarquées ; & de faire découvrir le mistére, ce qui feroit un mauvais effet dans le monde, & qu'enfin ne pouvant que faire ce qu'elle souhaitoit ; il la chargeoit des événemens, & la prioit de ne se prendre qu'à elle même de tout ce qui pouroit en arriver. *Charlote* auroit dû faire un peu plus de reflexions là-dessus ; mais elle ne pût pas fuïr sa destinée ; elle vouloit avoir la Comtesse

au-

auprès d'elle, & ſa vanité le lui faiſoit ſouhaiter plus que toute autre choſe, pour lui faire voir combien le Duc étoit ataché à elle, & combien l'idée générale qu'elle s'étoit formée des hommes étoit fauſſe. La Comteſſe vint, & après les premiers complimens *Charlote* ſe hâta de lui parler de ſa bonne fortune, & de lui vanter la conſtance du Duc; cela eſt très beau, répondit la Comteſſe, je vous en félicite, mais ajouta-t-elle, pourquoi ne travaillez vous pas à rendre votre bonheur parfait, en vous aſſurant pour toûjours la poſſeſſion de votre Amant, & vous mettant en état de paſſer les jours, & les nuits avec lui, ſans interruption, & ſans être obligée de vous cacher, & de renoncer, pour avoir le plaiſir d'être quelquefois avec lui, à tous ceux qui conviennent à une perſonne de votre âge: *Charlote* lui dit qu'elle trouvoit dans l'Amour du Duc tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter, & que tout le reſte lui étoit indifférent, excepté le plaiſir de la voir; qu'elle la ſuplioit de le lui procurer auſſi ſouvent qu'il lui feroit poſſible, puis que ſon amitié, & celle du Duc ſufiſoient pour faire toute ſa félicité. La Comteſſe vit bien que *Charlote* étoit une fille perduë, elle comprit par la maniére dont le Duc conduiſoit cette intrigue, qu'il n'avoit pas des vuës légitimes pour elle, & ainſi elle réſolut de ne plus lui parler de ce mariage, régardant comme des inutilitez tous les avis qu'elle auroit pû lui donner là deſſus.

Le reſte de l'hiver ſe paſſa à ſe viſiter, la Com- Caractére de Mod. Berkley.

Comtesse avoit de l'esprit, elle sçavoit tout ce qui se passoit à la Cour, & à la ville, elle contoit joliment, & sa conversation étoit si agreable que le Duc s'y plaisoit souvent, lors que fatigué par le soin des affaires d'Etat, & quelquefois aussi dégouté des plaisirs de l'Amour, il étoit bien aise d'y faire un peu tréve, & de se dédomager de l'un & de l'autre, par des conversations générales. Celle de ses deux Dames l'amusoient, & la gaïeté de la veuve en faisoit tout l'agrément. La Comtesse s'aperçût bientôt du plaisir que le Duc avoit à l'entendre, & de la bonne humeur qu'il faisoit paroître, quand il étoit auprès d'elle. Elle remarqua bientôt après qu'il régardoit moins *Charlote*, qu'il avoit toûjours les yeux sur elle, & que quand il rencontroit les siens, il détournoit sa vûë ailleurs & poussoit un soupir. La Comtesse en sçavoit trop pour ignorer ce que tout cela vouloit dire; ainsi elle ne fut pas surprise lorsque le Duc dit à *Charlote* que le tems d'aller en Campagne étant près de venir, il souhaitoit qu'elle allât effectivement voir ses Parens; afin qu'étant obligée de retourner à la Cour, on pût être convaincu qu'elle avoit fait effectivement ce voïage, & qu'on n'eût pas de soupçons de la maniére dont elle avoit passé son Quartier d'hyver.

Charlote, surprise d'un pareil discours, régarda tendrement le Duc, ses yeux se remplirent de larmes, quelques goutes de sang tombérent de son né sur le mouchoir, dont elle vouloit essuïer ses pleurs: ce présage la fit

fit tréssaillir ; elle se leva pour aller pleurer seule, lorsque ses sens lui manquérent, & qu'elle tomba évanouie dans les bras de la Comtesse. Le Duc qui avoit des affaires préssantes, apella ses Fémmes, & partit après l'avoir recommandée à leurs soins.

Rien ne peut égaler la douleur que *Charlote* sentit, quand elle vit que le Duc étoit capable de la quitter, dans un état pareil à celui où elle venoit de se trouver : le tems marqué pour sa tendresse est fini, s'écria-t-elle, me voici plaignante, & meprisée, je perd tout ce que j'aime, & je ne sçaurois perdre la tendresse que j'ai pour lui. Ah Madame ! ajouta-t-elle, que ne vous ai-je cruë, & que ne puis-je mourir à présent de douleur ! La Comtesse, qui avoit ses vuës, la confirma dans ses heroïques pensées, & lui conseilla de partir le plûtôt qu'elle pouroit, & même sans prendre congé du Duc ; puis que s'il l'aimoit encore cela le mettroit au désespoir, & que s'il ne l'aimoit plus, elle lui oteroit du moins par là les moïens de triompher de sa foiblesse. *Charlote* gouta cet avis, & donna ordre pour que tout fût prêt pour son départ, qu'elle ne voulut pas différer, & qu'elle fixa au lendemain. La Comtesse vouloit qu'elle s'en allât dès le lever de l'Aurore, mais un peu de paresse & mille réfléxions amoureuses lui firent consommer en bagatelles un tems qu'elle auroit dû mieux ménager, & atendre l'heure où le Duc avoit acoutumé de la venir voir. Dès qu'elle le vit entrer, elle devint pâle & tremblante. Il courut

pour la ſoutenir, & dès qu'elle fut revenuë à elle, il lui demanda ce que c'étoit que tous ces préparatifs. Elle dit que c'étoit pour le voïage qu'il lui avoit conſeillé de faire. Le Duc aprouva la choſe, dit que c'étoit prudemment penſé, & qu'il eſpéroit que ſon abſence ne ſeroit pas longue, & qu'il auroit encore le plaiſir de la revoir avant de partir pour l'Armée. *Charlote* qui croïoit qu'il s'opoſeroit à un départ ſi précipité, fut au déſeſpoir de voir qu'il y donnoit ſon aprobation, & verſant un torrent de larmes, allons nous en pour toûjours, s'écria-t-elle en ſanglotant, adieu Seigneur, je vous ſouhaite toute ſorte de félicité, la malheureuſe *Charlote* ne la troublera jamais. Adieu ma chére Comteſſe, dit elle en ſe tournant du coté de ſon amie, j'étois née pour goûter ſeulement les douçeurs de l'Amour & de l'amitié & non pas pour en jouïr long-tems: là deſſus elle ſortit promptement de la Chambre, & courut au Caroſſe qui l'atendoit en bas ſans prendre congé dans les formes ni du Duc ni de la Comteſſe. Ils eurent beau courir après elle, elle commanda au Cocher de faire diligence, & courant à ſix chevaux, ils la perdirent bientôt de vûë

Le Duc donna la main à la Comteſſe pour rentrer au logis. Ils furent quelque tems à garder le ſilence, mais enfin le Duc le rompit le premier, & régardant tendrement la Comteſſe, vous me condamnerez ſans doute Madame, lui dit-il, & vous m'accuſerez d'avoir trop d'indifférence pour Mademoi-

moiselle *Charlote.* Cependant vous devriez me plaindre & non pas me blâmer, puis que vous causé seule mon crime : l'inconstance ne m'est point naturelle, je m'étois fait une habitude d'aimer Mademoiselle *Charlote*, & je l'aurois aimée toute ma vie, si je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir; mais les agrémens de votre personne, ceux de votre esprit, les charmes de votre conversation, tout cela a trouvé insensiblement le chemin de mon cœur, & n'y a laissé que de l'estime & de la compassion pour la pauvre *Charlote.* Je la plains, je sçai qu'elle m'aime, mais il ne dépend plus de moi de l'aimer; j'aurai pourtant toûjours soin d'elle & de son établissement, les foiblesses qu'elle a euës pour moi ne sçauroient lui nuire, puis que c'est un secrèt entre vous, elle & moi, & vous pouvez même m'aider à détruire tous les soupçons qu'on pourroit avoir conçûs là dessus : nous n'avons pour cela qu'à unir nos cœurs & nos fortunes, je vous offre de partager la mienne avec vous : dès que nous serons mariez, le public n'aura pas de peine à croire que c'étoit à vous à qui j'en voulois, & non pas à Mademoiselle *Charlote*, ainsi vous sauverez l'honneur de votre bonne amie, & vous empêcherez qu'on ne donne ateinte au mien. Vous voïez bien, Madame, qu'avec de pareils sentimens, j'avois intérêt d'éloigner un témoin aussi clair-voïant, & dont la présence troubloit toute le joïe que j'ai de vous voir. Voilà ce qui m'a fait proposer le voïage de Mademoiselle *Charlote*; il ne tiendra

qu'à vous de profiter de son absence, & si vous le voulez, je serai dès ce soir votre Epoux ; je crois que je ne puis vous donner une plus forte preuve de ma tendresse ; les paroles ne servent de rien, ce sont les effets qui persuadent : je me suis bien consulté avant de vous faire une proposition de cette nature, tout me parle enfin en votre faveur, la beauté, le mérite, tout ce qui peut faire ma felicité se trouve en vous : je ne prétens pas vous persuader par les mêmes raisons, & je ne puis faire parler que vos propres intérêt en ma faveur. Vous avez de l'esprit, vous étes une Femme du monde ; ainsi, pourvû que vous ne sentiez pas de répugnance pour ma personne, j'espére que vous voudrez bien accepter mon cœur & ma main ; & que vous me dispenserez de filer le parfait Amour. Abrégeons toutes ces ennuïeuses formalitez, & tout ce qui pouroit avoir quelque raport avec mon intrigue passée ; je cherche à en effacer le souvenir, en me donnant tout à vous, & à oublier, s'il se peut, qu'il y ait jamais eu de *Charlote* au Monde.

Ce discours causa une surprise très agréable à la Comtesse : elle remerçia le Duc, & le pria de joindre à l'honneur qu'il vouloit lui faire, celui de venir souper le lendemain chez elle, & demanda jusques à ce tems, pour réfléchir sur une chose à laquelle elle étoit toute determinée, mais il falloit en user ainsi pour la forme. Le Duc consentit à ce delai, & comme il étoit bien sûr que sa répònce lui seroit favorable

aprè

après lui avoir baisé tendrement la main, & l'avoir conduite à sa Chaise, il ordonna tous les aprêts de sa nôce.

Le lendemain il ne manqua pas de se rendre à l'heure marquée chez la Belle, qu'il trouva dans un desabiller très propre, & très galant. Elle lui donna un fort joli souper, après quoi ils passérent dans un Cabinèt, où la Comtesse lui dit en peu de mots qu'elle avoit craint son inconstance, que c'étoit là ce qui l'avoit empêchée de se déterminer sur le champ; mais que toutes réfléxions faites, elle avoit crû qu'elle pouroit, par ses soins, par sa tendresse, & par la maniére dont elle s'aquiteroit de ses devoirs, l'engager à s'atacher entiérement à elle; qu'ainsi elle étoit prête à recevoir l'honneur qu'il vouloit lui faire, & qu'elle le recevoit avec trop de reconnoissance, pour vouloir faire aucune condition avec lui, qu'il pouvoit dispofer de sa personne, & de ses intérêts, qu'elle ne croïoit pas pouvoir mettre en meilleures mains, puis qu'en l'élevant à un rang où elle n'auroit jamais osé espérer de monter, il lui faisoit voir qu'il étoit son meilleur ami.

Quoi que le Duc se fût atendu à cette réponce, elle ne laissa pas de lui faire un fort grand plaisir: il la reçût avec des démonstrations de joïe tout à fait grandes, ils furent mariez sur le champ, & couchérent ensemble dès la même nuit. Cette nouvelle fût sçûë quelques momens après à la Cour, où il se trouva des gens assez malfaisans pour se hâter d'en donner avis à

Mariage de Milord Portland avec Mad: Berkley.

Charlote, & de le lui écrire à la Campagne. L'idée qu'elle avoit déja de l'indiférence du Duc l'avoit jetée dans une mélancolie que la solitude entretenoit, elle avoit le cœur percé de douleur, & déchiré par les réflexions les plus tristes ; ainsi le dernier malheur qui en étoit le comble, la determina entiérement, & la confirma dans la résolution qu'elle avoit prise de ne point survivre à la perte de son Amant, dont l'ingratitude lui paroissoit mille fois plus cruelle que la mort. On peut croire que le procedé de la Comtesse la scandalisa beaucoup, & qu'aïant à se plaindre de l'Amour & de l'amitié, elle poussa de tristes regrèts là dessus. Enfin le reste de sa vie fournit une séne remplie d'horreur, de chagrins & de repentirs, & sa mort est une leçon propre à empêcher les filles d'être si credules & à garantir leur honneur du naufrage, & des écueils où la perfidie des hommes le fait souvent échoüer.

Votre Histoire, dit alors *Astrée* à *l'Intelligence*, renferme deux belles moralitez. Vous venez vous même de faire remarquer la prémiere ; voici la seconde ; c'est qu'on ne doit jamais introduire personne auprès de l'objèt qu'on aime. Si *Charlote* n'eut pas fait connoître la Comtesse à son Amant, il n'auroit peut-être pas été infidéle. Ces sortes de confidentes sont toûjours dangereuses. *Charlote* n'est pas la premiére qui l'a éprouvé, & je blâme bien moins le Duc de l'avoir quitée que de l'avoir séduite. L'un n'est qu'une suite de l'autre, & les filles, à

qui

qui pareilles avantures arivent, sont d'autant plus malhûreuses, que quoi qu'on ne puisse pas s'empêcher de blâmer ceux qui les deshonorent, elles n'ont pourtant pas la consolation d'inspirer de la pitié. La raison de cela est, que la modestie étant le partage du sexe, les Fémmes ne doivent jamais sortir des bornes qu'elle prescrit. Un homme, quelque vicieux qu'il puisse être, peut rétablir sa réputation, mais il n'y a point de retour pour une Femme qui n'a pas sçû garder son honneur, & de quelques artifices qu'on se soit servi pour le lui ravir, tout cela agrave la condamnation du ravisseur, & ne diminuë point la faute de la Femme deshonorée. Ainsi elle ne peut seulement pas comter sur la compassion du sévére public.

Dès qu'on eût assez moralisé sur la triste avanture de la pauvre *Charlote*, les trois Dames prirent le chemin du Palais. *L'Intelligence* monta l'escalier suivie d'*Astrée* & de la *Vertu*, & traversant tous les apartemens, elles entrérent dans celui où le corps du feu Roi repôsoit. Tout y étoit desert; toute cette foule de Courtisans & de Gardes étoit entiérement dissipée, ses propres Domestiques l'avoient abandonné, & lors qu'*Astrée* & la *Vertu* demandérent à l'*Intelligence* la raison de cette desertion: comment pouvez-vous, leur dit-elle, vous étonner d'une pareille conduite: lisez l'Histoire, vous trouverez qu'il est peu de gens qui soient fidéles aux morts: Helas! à peine en trouve-t-on qui le soient aux vivans. J'ai vû des Rois

morts en pleine paix, & au milieu d'une floriſſante Cour, qui un moment auparavant leur étoit entiérement dévouée, croupir dans l'ordure, juſques au jour que ceux qui ſont païez pour les embaumer viennent s'aquiter de leur charge, & ſans qu'avant cela perſonne ſe ſoit empreſſé pour leur rendre les moindres devoirs, ni pour laver leur Roïale carcaſſe. Ils courent tous autour du Succeſſeur, les petits ſuivent l'exemple des grands, & ils vont tous en foule faire leur Cour à celui qu'ils ne connoiſſoient point auparavant, ou du moins auquel ils n'avoient rendu aucuns devoirs, de peur de déplaire au Monarque régnant. Chacun ſonge à préſent à ſes propres affaires: on ſçait que les morts ont leur comte, & que comme ils n'ont plus de beſoins, ils ne peuvent pas non plus remédier à ceux d'autrui. C'eſt pourquoi on les laiſſe là, on ne s'amuſe plus à reſter dans un endroit où il n'y à plus rien à gagner.

Milord Albemarle. Ce matin même le plus jeune & le plus aimé des favoirs, des qu'il vit que ſon Maitre ne pouvoit plus vivre, prit la Clef qu'il lui donna, pour tirer de ſon Coffre fort, tant en Or, qu'en Lettres de change, la ſomme de *ſeptante huit mille écus*, qui étoit tout ce que ce Monarque avoit en ſon particulier, & malgré l'extrême douleur qu'il ſentoit pour la perte d'un ſi bon Prince, il fit tout ce qui étoit néceſſaire pour empêcher que ce petit mugot ne tombât dans d'autres mains.

Si vous aviez vû comme moi, ajouta l'*Intel-*

ligence,

ligence, cette grande foule de flateurs qui se rangérent auprès de la nouvelle * *Imperatrice*, avant même que le dernier soupir du Monarque expirant eût poussé son ame vers les hûreuses régions, vous auriez juré qu'ils l'avoient toûjours adorée. Elle les reçût de la maniére du monde la plus gracieuse; mais je crois qu'elle les auroit bien déconcertez, si elle leur avoit demandé pourquoi ils avoient laissé passer tant d'années, sans lui donner des marques de cette grande tendresse, & sans seulement faire semblant de s'apercevoir qu'elle fût au monde: mais elle a fait plus prudemment d'oublier tout cela, où du moins de ne pas faire connoître qu'elle y eût fait atention. Ce qui est passé doit être passé, & comme dit Corneille *le tems de chaque chose ordonne & fait son prix.*

* La Reine Anne.

Le Duc de Buckingham.

Le Comte *Orgueil* porte déja son ambition jusques au firmament, il atend beaucoup de la considération qu'il a marqué avoir eu autrefois pour l'*Imperatrice*, & croit par là pouvoir disputer de faveur contre le rival le plus fortuné. Cependant tout ce qu'elle lui a dit ce matin, après qu'il lui a fait sa Cour, & son compliment sur son élevation au trône, c'est *il fait bien beau aujourdhui*, à quoi il a répondu avec beaucoup de présence d'esprit, *ouï Madame, il fait bien beau, & c'est le plus beau jour que j'aïe vû de ma vie.* Les Femmes sont rarement capables de constance, & je ne sçai si la bonne opinion que l'*Imperatrice* a euë autrefois de ce Seigneur l'engagera, à présent qu'elle a le pouvoir en main, de l'élever aussi haut que son ambition le lui

fait espérer, il affecte d'être Chef de parti, ce qui pourroit bien dans les suites paroitre contraire aux véritables intérêts de la Cour, & ruiner le plan de fortune qu'il s'est déja formé.

Caractére du Duc de Buckingham.

Ceux qui aiment la vertu & la moderation ne seroient pas bien aise que ce plan fût rempli; car l'orgueil, & la petitesse d'ame de ce Comte sont insuportables. Il n'y a point d'excès où ses passions ne l'aïent entrainé, quoi que marié trois fois très avantageusement, & que ses Femmes eussent de la beauté & du mérite, il en a très mal usé avec elles, & il y en a deux pour lesquelles il a eu fort peu d'égards. Il s'est abandonné à la débauche la plus salle, ne se contentant pas d'avoir un grand nombre de maitresses, mais s'accomodant encore des femmes les plus perduës. Il est naturellement méchant, trompeur, vain au suprême dégré, avare, d'un esprit railleur, & enfin je n'ai pas ouy dire qu'il ait jamais marqué de générosité, ni fait aucune bonne action.

Réfléxions de la *Vertu* sur les actions du Roy *Guillaume*

C'est donc ici, dit la *Vertu*, que reposent les restes du défunt Monarque, qui après un régne rempli de trouble & d'inquiétude, aplaudi par les uns, blâmé par les autres, vient d'être sommé de comparoitre devant *Minos*, & de rendre compte de son administration. La sentence est présentement prononcée, & il sçait à l'heure qu'il est, s'il a eu tort ou raison dans ce qu'il a fait. C'est pourtant là une grande question, car qui peut décider si c'est son ambition ou son amour pour les peuples qui l'a porté à faire

ce

ce qu'il a fait. N'a-t-il eu en vûë que de délivrer les opreſſez, combatre la tiranie, & le gouvernement arbitraire, & auroit-il haſardé ſi ſouvent ſa vie dans les batailles, ſi ſes intérêts particuliers n'avoient pas été mêlez avec ceux du public? quoi qu'il en ſoit ſa mémoire doit être chére aux peuples qu'il a délivrez, & il doit être mis au rang des plus grands Monarques, puis que chez lui les vertus l'ont de beaucoup emporté ſur les vices. La guerre étoit tout ſon plaiſir, c'étoit ſon unique occupation, & pendant qu'il combatoit pour la Patrie, & qu'il la défendoit à la tête de ſon armée, il voïoit deux factions opoſées qui ſe combatoient l'une l'autre continuellement; ſans ſe mêler de leurs querelles, & auſſi tranquille que le grand *Jupiter* ſur le haut de l'*Olimpe*, il les laiſſoit ſe heurter, & même ſe briſer, & avoit la ſageſſe de ne prendre aucun parti là dedans: exemt des artifices, & des complaiſances ſerviles, dont les autres Monarques s'étoient ſervis pour cajoler les peuples, il avoit pourtant ſçû trouver le ſecrèt d'en tirer des ſecours beaucoup plus conſidérables, & qu'on lui accordoit avec joïe, & par pure amitié. Puiſſes-tu donc repoſer en paix, ombre bien-hûreuſe, & puiſſent les déffauts que tu avois comme homme mortel, être morts avec toi; qu'ils ne puiſſent jamais ternir la gloire que tes belles actions t'ont aquiſe; O *Aſtrée*! faſſe le Ciel que votre Prince imite ſa conduite, ſon courage, ſa tempérance, ſa force, & ſa ſageſſe; & qu'il puiſſe avoir auſſi une pareille fortune.

for-

Mais Madame, dit alors *Aſtrée* à l'*Intelligence*, dites-moi je vous prie, que deviendront ſous ce nouveau régne les Favoris de ce défunt Monarque; Qu'eſt-ce qu'ils deviendront? repliqua *l'Intelligence*, ils ſeront encore Favoris; nous ne ſommes plus dans les tems où le zêle des Favoris les rendoit fidéles à la mémoire de leurs maitres, & leur faiſoient tout riſquer pour ſoutenir leur gloire & leur réputation: on trouve à préſent le ſecrèt de conciler toutes choſes, & bien de loin que la fortune du favori tombe avec celle de ſon Patron, ou du moins avec ſa vie, on la voit ſe perpétuer, & le ſoin qu'il a eu d'amaſſer d'aſſés grands biens, pour pouvoir vivre hûreux le reſte de ſes jours, joint à ſon peu de délicateſſe ſur le Chapitre de ſon defunt maitre, le rend agréable à la nouvelle Cour, & le fait conſidérer du peuple. Voila la maxime de ce ſiecle-ci; on ne ſe fait pas un ſcrupule de parler des défauts du mort, pour exalter les vertus du vivant, & enfin le préſent eſt la ſeule choſe à quoi l'on s'atache, & l'unique objèt de l'aplication des Humains.

Bel Enterrement de la Veuve de Mr. Cooke.

Je vous prie, Madame, interrompit alors la *Vertu* en s'adreſſant à l'*Intelligence*, expliquez nous un peu ce que c'eſt que cette foule qui marche avec ordre, & qui s'avance vers nous? Ah, Meſdames, répondit-elle, ſi vous voulez bien vous apuïer un peu ſur ce balcon, vous verrez à loiſir la pompe funebre de la veuve la plus riche qu'il y eût dans l'*Atlantis*, qui n'a pû ſurvivre

vre plus de six mois à la perte de son Epoux. Quoi! dit la Vertu, une riche veuve mourir si-tôt, est-ce d'amour, de douleur ou de vieillesse? Elle étoit dans la fleur de son âge repliqua l'*Intelligence*, & si vos divinitez souhaitent de sçavoir son Histoire, j'aurai l'honneur de vous la conter dès que le convoi aura achevé de passer. Peut-on voir une plus grande vanité, interrompit *Astrée*, que tout ce faste que l'on fait paroitre dans des ocasions aussi lugubres; à quoi bon tout cela? la véritable douleur ne consiste pas dans ces aparences extérieures. Madame, dit l'*Intelligence*, ce spectacle pompeux honore la memoire du mort, & marque la tendresse des vivans; outre que toute cette magnificence prouve l'opulence & la grandeur, & rend l'idée de la mort moins effroïable: Il y a même bien des Dames qui se déterminent sans peine à mourir, dans vûë de tout cet apareil superbe, qui doit les accompagner au tombeau. Ces flambeaux de cire blanche, cette quantité de chariots, cet amas de chevaux, ce nombreux cortêge de gens en dueil & d'étendards: voïez ces vint-quatre baniéres qui précédent le Corps, enrichies d'écussons brodez sur du velours: huit Carosses à six Chevaux conduisent le Chariot, qui porte le Corps; il est suivi d'une infinité d'autres tous empanachez de plumes: on ne peut rien voir de plus joli, & tout cela est capable d'adoucir, en quelque maniére, l'amertume de la mort. Au reste, vous ne devez pas croire que tous les gens que vous voïez là soient touchez de

de la mort de cette Dame ; ils sont païez pour le paroître, & pourvû qu'ils jouënt bien leur rôle, & qu'ils affectent un air triste, on n'a pas autre chose à leur demander, & leur commission est remplie. Ils ne sont point obligez d'être effectivement afligez ; ce ne sont point la leurs affaires, & il y en a quantité parmi cette foule qui ne sçavent seulement pas, si c'est le corps d'une homme ou d'une femme qu'ils conduisent au tombeau. Où portent-ils celui-ci ? dit *Astrée* : à vint deux lieuës d'ici, répondit l'*Intelligence*, car ils ont la folie de croire que les morts ne pouroient pas reposer en paix, s'ils n'étoient pas dans le tombeau qui leur a été destiné ; quelle erreur, dit *Astrée*, comme si le premier bucher où la premiére terre n'est pas assez propre pour consumer un argile méprisable, objèt affreux, & inutile, qu'on ne peut régarder sans horreur, qu'on se hâte d'éloigner & de la vûë & du souvenir. Madame, repondit l'*Intelligence*, si les hommes se laissoient conduire par la raison, & s'ils savoient se contenter de ce qui leur est necessaire, l'Or resteroit dans les lieux où il croît, les diamans, & les autres pierres précieuses ne risqueroient rien dans leurs carriéres ; la Navigation seroit inutile, la Mer ne seroit plus pillée, & ne se yéroit plus aracher ses Perles du milieu de son sein, puisque par une égale & juste distribution de la nature, chaque païs fournit de quoi vivre à ses habitans, & qu'il n'est pas besoin d'une grande dépence pour conserver la vie & la santé ; pourvû qu'on vive avec tempérance.

Voilà

Voilà la pompe funébre entierement passée, dit alors *Aſtrée* à l'*Intelligence*, voïons à présent ce que vous voulez nous conter, & sçachons un peu les avantures de cette veuve. Il faut, repliqua l'*Intelligence*, que je commence par son mariage, mais je crois que je ferois encore mieux, de vous donner des vers qu'un poëte anonime vient de faire sur sa mort. Vous verrez là dedans son Histoire en abregé; il ne faudra pas que je fouille long-tems dans mes proches, pour trouver le poëme, la plûpart des choses qui se font passées depuis quelques tems sont présentes à mon idée; ainsi je ne vous ferai pas languir. Je sçai qu'*Aſtrée* décide sur le Parnasse, & qu'elle donne le prix aux Auteurs qui le méritent le mieux: ainsi je craindrois d'éxposer cette piece à son jugement, si je ne sçavois que celui qui l'a composée n'aspire point à mériter des louanges. Je vous dirai seulement qu'un Poëte qui a travaillé autrefois avec succès, étant devenu paresseux, a chargé un de ses confreres du Parnasse de faire l'Elegie doint il s'agit, lui promettant de partager avec lui les avantages qu'il prétendoit en retirer; à condition qu'il lui en céderoit la gloire. La condition fût acceptée; on se contenta de la récompence promise, & l'on convint de renonçer à la réputation de Poëte, mais après que l'ouvrage fût fait, celui qui l'avoit commandé s'en apropria non seulement l'honneur, mais encore frustra l'ouvrier de son salaire, violant les promesses qu'il lui avoit faites là dessus, de quoi ce pauvre Auteur a été si

fâché

fâché que pour se vanger de celui qui ravit ainsi le fruit de son labeur, il veut lui ravir à son tour la gloire qu'il s'est injustement apropriée, & pour cela il a résolu de faire imprimer cette piece dans le premier *Miscellanea.*

„ Comme on ne sçauroit traduire cette
„ piece en Vers, sans risquer de lui ôter les
„ graces qu'elle a dans l'original, & sans en
„ altérer le sens, on se contente de la don-
„ ner en Prose, & on prie le Lecteur de s'en
„ contenter aussi.

PRès d'un afreux & triste desert, & sous un Bois nouvellement defriché, à l'ombre des peupliers & des saules, d'eux Nimphes, dont la beauté toute divine étoit effacée par la douleur, toutes deux veuves de la joïe, épouses du désespoir, venoient dès le lever de l'Aurore pour fuir le jour qu'elles avoient en horreur, & pour détester le moment de leur fatale naissance; l'une avoit nom *Melissa*, & l'autre *Aminte*, leurs afflictions étoient pareilles; Car chacune avoit perdu son Amant. Celui de *Melissa* étoit mort le jour de ses nôces, & aux pieds de l'Autel dressé pour la cérémonie nuptiale. Le flambeau de l'Himen qu'Amour avoit allumé bruloit déja, & commençoit même à tirer vers sa fin, & le Lit nuptial étoit tout préparé, lors que cet amant si cheri, fut tout d'un coup couché dans le cercueil. *Aminte* avoit aussi perdu un très joli Berger qui brûloit pour elle d'une flamme mutuelle: ainsi leurs douleurs étant d'une même nature, el-

les

les les mêloient ensemble, & bien loin de chercher à les soulager, elles travailloient à les entretenir en parlant sans cesse de ce qui les causoit. *Melissa* étoit arivée la premiere dans le triste bocage, & déja les Ecos retentissoient de ses tristes regrèts, quand *Aminte*, joignant la Belle desolée, lui dit, O ma chere sœur, fidelle compagne de mon désespoir, voudrois-tu bien faire atention à de nouveaux malheurs ; prépare pour cela ton sein aux sanglots, & tes yeux aux larmes, & remplis ton imagination des idées les plus funestes. Notre douleur est grande, elle est juste, ton *Daphnis* étoit l'amour des Bergers, & mon *Philandre* étoit l'ornement de nos Bocages. Mais helas ce n'étoient que des Bergers, qui ne pouvoient aspirer qu'à la gloire de sçavoir mieux aimer que les autres ; mais le grand *Octavio* l'époux de *Sacharissa*, subire la même destinée ! Le peut-on croire ? Lui en qui on trouvoit la haute naissance, la fortune éclatante, une source intarissable d'esprit, une aimable jeunesse, tous les transports de l'amour le plus tendre, la constance & la sincerité, une figure propre à charmer les yeux, & à gagner les cœurs. Le sien ne se rendit qu'aux charmes de *Sacharissa*: Il étoit l'Ornement de sa Province & l'apui de la Liberté, & sans offencer les droits du Souverain, il défendoit ceux du Patriote & du Sujèt : O *Gloriana* pleure sa chute precipitée avec des larmes roïales, honore ses funerailles, & que toute la Nature ressente le malheur qui vient d'ariver à l'Empereur. *Enflez-vous torrens, & vous Riviéres débordez-vous.*

Quoi s'écria *Melissa*, le grand *Octavio* vient d'être araché à la vie, ô cruelle Mort, ton Empire n'aura-t-il jamais de bornes, continuë chere *Aminte*, conte-moi ce qui s'est passé dans ces tristes adieux qu'il a dit à sa chere femme, & represente moi toute sa douleur : & quand tu auras achevé cette funeste Histoire, fais moi voir l'affliction d'une Mére qui perd son fils unique ; suspendons aujourd'huy notre propre douleur, ne nous ocupons que de la leur, que toute la Nature écoute cette triste scéne ; assistez y vous Muses, aidez à la fille éplorée, zephirs retenez vos halaines, & vous petits musiciens emplumés suspendés votre melodie, que toute la Terre soit atentive à ce triste recit, repetez-le vous Ecos qui habités les creux des rochers, aprenez-le par cœur, vous ne sçauriez vous ocuper d'un sujèt qui en vaille mieux la peine. Le nom d'*Octavio* est un feu animant ; à peine celui d'Apollon peut-il inspirer de plus belles pensées. Commence dont *Aminte* ton lugubre recit, fais tréve à toute autre douleur, fais même tréve à la notre.

AMINTA.

La nuit passée le tempétueux Aquilon sembloit déchainé, & se débatoit sur les flots impetueux du rugissant Element ; les tonnerres qui se joignoient à cet afreux fracas, en augmentoient l'horreur, & la lueur des flames bleuës faisoient voir cette épouvantable scéne ; les chênes les plus hauts, qui avoient

avoient soutenus sans se courber les plus furieuses tempêtes ; furent déracinez ; & les Nimphes des Bois épouvantées par le bruit de leur chute ; s'enfuirent toutes tremblantes ; & coururent pour aller chercher ailleurs un asile plus assuré ; mais moi que la douleur rend insensible à la crainte ; & qui ne consulte jamais que mon désespoir ; je me livrois aux vents ; & à l'orage ; cherchant à être envelopée dans la tempête ; Conduite seulement par les éclairs ; je marchois aux travers des horreurs ; les ténébres ; les objèts les plus funestes n'avoient rien d'épouvantable pour moi ; car comme disent quelques Poëtes Romains ; * *il est doux à nous qui sommes dans l'affliction de voir qu'il y a des gens aussi malheureux que nous ; qui nous aident à supporter le poids des malheurs dont le destin accable les humains ; & qui nous empêchent d'en essuier seuls tous les Coups.* Ah ? cesse ces digressions chere Nimphe ; interrompit *Melissa* , parle moi seulement de l'amour d'*Octavio* ; & du désespoir que sa perte vient de causer. Les larmes que ton recit demandent son prêtes à couler ; à peine peuvent-elles atendre que tu le commence ; parle donc ; & que toute la Nature se ressente d'un malheur aussi grand. *Enflez-vous torrens ; & vous Riviéres débordez-vous.*

* Senéque & Virgile.

Le Fantasque Aquilon ; reprit alors *Aminte* ; enragoit lui même de dormir bercé sur le sein de l'Ocean, qui se préparoit au reflus ; déja la lumiére commençoit à briller ; & son Empire alternatif nous envoïoit ses consolans raïons ; alors Eloüs & les Frai-

nes quittant la Terre , ne font plus de bruit par leurs gliſſades ; le tonerre grondant ſe retire avec pompe , ſuivi de feüx auxiliaires, & toute la Nature dechirée par cette terrible ſecouſſe, préſente à notre veuë les objèts que nous déplorons ; que tout prenne part à cet excès de malheur : *Enflez-vous torrens, & vous Riviéres débordez-vous.*

Ici les vagues briſées avec d'horribles mugiſſemens, avoient enrichi le rivage par de nombreux débris de planches, de cordages, de voiles eſparts ; combien de corps furent jetez ſans vie ſur la Terre , qui les reçû avec douleur, les uns étoient déja deſchirez & à moitié rongez par les poiſſons, auxquels ils avoient commencé à ſervir de pâture , & avoient déja perdu la forme & la figure de l'humanité. D'autres combatant , encore contre la mort s'acrochoient à des planches, & liez , & atachez aux mats des vaiſſeaux, cherchoient à prolonger leur vie , en mourant un million de fois : les coquilles diverſement formées & colorées, ni le ſable jaune & mouvant ne paroiſſoient plus. Spectacle afreux à la penſée, & plus douloureux encore à raconter ! toute la rive étoit couverte des triſtés débris d'un naufrage. Je fuïois ces objèts ſi remplis d'horreur, & je courois d'un pas precipité vers les lieux où la maiſon du grand *Octavio* eſt ſituée , & dont l'orgueilleux Ocean baigne les bords : mais qu'ici toute la Nature pleure : *Enflez-vous torrens, & vous Rivières débordez-vous.*

C'étoit dans ce lieu délicieux que , lors que

que le chaud Favonius, & l'aimable Printems invitoient les gens à chercher le frais ſous les vers bocages, & à reſpirer un air embaumé, par l'odeur des naiſſantes fleurs, c'étoit là, dis-je, que la brillante *Sachariſſa* & ſon époux venoient loin des vices de la Cour gouter les douceurs d'une vie innocente & tranquille. Ils faiſoient ſeuls le bonheur l'un de l'autre à l'abri de l'ambition, de la jalouſie, & de tant d'autres paſſions qui dechirent les grands. Ils goutoient dans cette aimable ſolitude tous les plaiſirs des champs Eliſées; mais helas quel changement! cela n'eſt plus! le bonheur paſſe, il eſt paſſé, la triſte mort, le noir déſeſpoir y ont ſuccedé. Que toute la Nature ſe joigne à moi pour pleurer un ſi grand malheur. *Enflez-vous torrens, & vous Rivieres débordez vous.*

A peine étois-je arivée auprès de ce ſuperbe Palais, tant vanté par ſes delices, que jetant deſſus une vûë encore toute effarée, j'aperçûs les Dieux Penates qui penchoient leurs têtes, & qui gemiſſoient tout bas: les genies conſternez crioient que leur Seigneur venoit de les quitter; les Nimphes, ocupées à lui faire des guirlandes, défaiſoient leur ouvrage, & le dechiroient en fureur, ramaſſant au lieu de fleurs des branches de Ciprès, des Ifs tortus & de la Ruë amere, pour en faire des Hierogliphes funeſtes & propres à répréſenter cette malhûreuſe avanture. On les voit déchirant leurs habits, joncher la terre des cheveux qu'elles s'arachent continuellement, & étenduës ſur l'herbe fannée, elles font deux

fontaines de leurs deux yeux: leur vûë est tournée vers le Palais qui renferme le sujèt de leur désespoir. Un peu plus loin, deux figures de forme humaine, en habits de deüil, & sans mouvement, placées des deux cotés de la porte, paroissent garder la montée, & par leur morne silence répresenter celui de la mort; les murailles que des peintures antiques ont acoutumé d'orner, portent à present le deüil de leur maitre, tous les apartemens tendus de noir paroissent plus sombres que la nuit, & ne sont éclairez que par la morne lueur de lampes funêbres, qui laissent à peine voir des personnes immobiles, ou plustôt des ombres, comme celles qui habitent le sombre Roïaume de Pluton, qui rangées en haïe, la veuë baissée & le régard fixe, ne prennent pas seulement garde à ceux qui passent, & qui au milieu de cette triste scéne, font voir par la douleur qui est peinte sur leur visage, celle qui est gravée dans leur cœur. Mais! pourquoi nous arrêter à toutes ces descriptions. Voici le comble de nos peines, & la fin de tous nos plaisirs; le grand *Otavio* sur un lit de parade, pareil à un Adonis, mort si jeune, si aimé, si regreté, vient de succomber: *Sacharissa* comme une autre Venus aussi pleine de charmes que cette Déesse, aussi éperduë d'amour, & de douleur, est fondante en larmes, sans aucune espérance de consolation: Que toute la Nature pleure avec elle ce malheur sans pareil. *Enflez-vous torrens, & vous Riviéres débordez-vous.*

Autour de cette funeste Chambre, on voit pen-

pendre des Etandarts, des Ecuſſons, des Banderoles, & des Plumes ondoïantes, inſtrumens lugubres qui ſervent d'ornement à la pompe des funerailles, de même que les torches funebres faites de la cire la plus blanche, dont la triſte lumiere doit ſervir de guide pour tracer le chemin du tombeau, & contribuer à l'oſtentation que les hommes ont la folie de vouloir pouſſer juſques là ; quelle vanité ! croit-on pouvoir ſe faire diſtinguer dans le noir Roïaume de la mort, où les plus grands & les plus petits ſont également confondus ? d'où vient que tous ces objèts nous inſpirent de l'horreur & de la crainte au dedans, c'eſt là qu'eſt le plus grand deüil, la perte d'*Octavio* a mis le comble à nos infortunes, elle a frapé le dernier coup, & c'eſt un coup deciſif, il n'y a plus rien à ajouter à ce malheur. *Délie* commença enſuite à chanter le Heros mort, *Délie* avoit été élevée dans la Cour d'Apollon, elle étoit plus ſavante qu'*Afra* & *Orinda* ; à peine la gréque *Sapho* pouvoit la ſurpaſſer dans le ſtile élevé, avec lequel elle parloit de l'incertitude de la condition humaine, & de la certitude du deſtin ; je m'en vais vous raporter ſon Ode, quoi qu'elle ſoit au deſſus de ma portée.

DELIE.

O monde ! ô fortune ! vos charmes ſont vains, ils ne ſçauroient nous défendre contre la Mort ; elle triomphe de tout : arachez vos beaux cheveux, vous Belles qui brillez

à la Cour, & vous Nimphes hûreuses qui vous retirez dans les bocages champêtres, tordez vous les bras de concert, lamantez & pleurez, battez votre sein d'albatre, arrachez en tous les mouvemens de joïe, formez un chœur de gémissemens; que les soupirs redoublez soient de la partie; éteignez le brillant de vos yeux dans vos larmes; faites retentir vos sanglots : voïez, helas! ce que la mort vient de faire; déchirez vos habits les plus riches, & revêtez vous de noir Ciprès, pleurez, pleurez la misére de la condition humaine: ici la naissance ni la jeunesse ne sçauroient parer le coup mortel; régardez *Octavio* qui fut si bon & si juste, qui de bonne heure va se confondre avec la plus commune poussiére, & qui viens d'être araché à la vie, au plus beau de ses jours, & dans le tems que l'amour lui faisoit goûter toutes ses douceurs. Les tendres bras de sa chere *Sacharissa* qui le garantissoient contre la force de tout autre charme, n'ont pû le retenir; prénez de deüil vous fils & filles des Bayes; qui écoutera présentement vos chansons, & qui sera celui qui les recompensera: chez lui la recompence suivoit toujours la louange; pleurez, vous, pauvres malhûreux, que sa charité avoit tirez de la misére, vous qui étiez repus de ses biens & revêtus par sa bonté; que la douleur fasse ce que la pauvreté auroit fait; les graces qu'il vous faisoit étoient sans nombre, comme le sable de la Mer, & partant de sa belle main elles avoient encore plus d'agrément; vous voilà rentrez dans votre premiere mi-

misére par son trépas, pleurez avec nous le malheur qui nous acable & que vous devez partager. Mais ô *Annabel* qui pourroit aujourd'hui exprimer l'excès de ton amertume ; helas ! tu ressens doublement les douleurs de Mere, par tous les dégrez par où ta belle vie à passé ; tes transports de tendresse pour ton fils unique ont causé son bonheur ; c'est à tes soins encore plus qu'à sa naissance qu'il a dû toute sa gloire; que n'as-tu pas fait pour mettre ses vertus à profit, & pour les faire paroître dans tout leur jour, tous tes desirs se raportoient à ce Heros ; qu'elle satisfaction pour toi en voïant l'heureux succès de tes peines, tu fus charmée de son amour pour *Sacharissa* ; Ceux qui voïoient ce couple si beau croïoient que Cupidon & Psiché avoient assisté à leure nôces ; le lit nuptial a été fécond ; voila ta consolation, calme ton désespoir ; fais passer la tendresse que tu as euë pour ton cher fils, dans ces aimables restes qu'il te laisse de lui même, conserve-toi pour veiller à la conservation de ces beaux rejetons. Ah ! de bonne heure garde les & garantis les des malhûreuses tempêtes; regarde tous les traits du pere dans sa fleurissante posterité, & vois comme il est peint sur le visage de chacun de ses enfans; vois le revivre en eux, pendant qu'il passe à une plus longue, & meilleure vie, & que ses vertus lui font obtenir une gloire, qui sera toujours presente dans tous les tems, & qui durera autant que les siécles.

Nous qui sommes accoûtumez, dit alors

Astrée, aux élegies de Melpomene, & aux autres ouvrages des filles du Parnasse, nous ne trouvons pas que ce Poëme soit tout à fait dans le gout des Muses. Cependant nous y trouvons quelque genie, & nous voulons bien, pour encourager l'Auteur, acorder notre protection à son essai ; je voudrois pourtant bien sçavoir si dans le portrait qu'il fait de son Heros, il le peint comme il étoit, où tel qu'il auroit dû être? Je vous demande encore votre attention, Madame, répondit l'*Intelligence*, & je vous prie de permettre que pour embellir mon Histoire, je vous fasse part d'un second ouvrage du même Poëte, qui s'est laissé persuader aux promesses que son faux ami lui a faites de nouveau, & au regrèt qu'il lui a temoigné pour tout ce qui s'étoit passé. Peut-être en sera-t-il la dupe une seconde fois; mais ce sont ses affaires; voici la piece; elle sort des mains de la Muse, & vient de m'être communiquée, afin que je la distribuë au public.

Regrété par *Aminte*, ainsi mourut *Octavio*. Cette Nimphe qui avoit essuïé les plus mortels chagrins, chercha une grote inaccessible à la lumiere : Cette triste demeure paroissoit l'antre de la nuit, elle étoit entourée d'un afreux bocage, que le Soleil ne pouvoit pas percer dans l'ardeur du midi, ni la clarté de la Lune, pendant la nuit, jamais les amoureux oiseaux n'y avoient fait entendre leurs doux ramages; les fantômes de mille Amans malhûreux, qui conduits

par

par leur désespoir étoient venus finir leur triste destinée dans ces lieux plains d'horreur, rodoient encore tout autour, & y faisoient entendre leur plaintes lugubres ; jamais Nimphe ni Berger n'avoit gouté de plaisir sous ces funestes ombrages : ils n'étoient habitez que par des oiseaux de proye, & de sinistre présage ; les cruels Vautours, par le batement de leurs ailes y blessoient l'oreille & redoubloient l'épaisseur des tenebres qui régnent dans ce desert, dont toutes les horreurs ne furent pas capables d'épouvanter *Aminte*, ni d'empêcher *Melissa* de l'y aller déterrer : tous les chemins qui conduisent à ce qu'on aime paroissent semez de roses. *Mélissa* brava toutes les terreurs du bocage, & s'aprochant de l'humide grote, qui lui répréſentoit le tombeau de son fidelle amant, elle aperçût, aux foibles raïons d'une lampe obscure, & mourante, la triste & desolée *Aminte* qui avoit établi là son domicile, & qui à demi couchée par terre passoit toutes les heures du jour & de la nuit, à pleurer & à soupirer ; Tu parois, lui dit *Melissa*, une seconde *Niobé*, il semble que tu sois petrifiée ; la douleur qui t'accable ne te fait pas pousser un soupir, & ne t'arrache pas un gemissement, tu ne donne aucun signe de vie ni de sentiment, tu as perdu l'usage de la voix ; toi qui te plaisois autrefois à chanter tes infortunes sur de tristes accens : si pourtant ton feu mourant n'étoit pas encore si éteint, qu'il ne pût se ranimer ; si ta voix n'avoit perdu toute son harmonie, & tes yeux l'usage des pleurs ; si ta Muse ne

ne t'a point abandonnée, mais quand tout cela seroit, le recit que je vais te faire est bien capable de te forcer à chanter de nouveaux malheurs & à donner de nouvelles forces à ta vie mourante, pour faire sentir des redoublemens de douleurs, & de nouvelles angoisses, & pour percer ton ame par des traits encore plus perçans, puis qu'après avoir pleuré le Mari tu es apellé à present à pleurer la Femme; Ta triste voix, répondit *Aminte*, me cause de terribles émotions, & rapelle dans ce moment toute la douleur que les tristes suites de nos malhûreuses amours nous font sentir, & de tous les chatimens dispensez par la main Divine. As-tu jamais entendu d'Histoire plus touchante que celle que je t'ai faite; Angela pouroit-elle avoir fait une autre perte; non sans doute il n'y a point de pareille douleur, puis qu'il n'y a plus de second *Octavio* à perdre. J'ai pourtant, dit *Melissa*, à t'annoncer des malheurs capables de troubler toute la joye d'un nouveau marié, & de detruire celle que les Conquérans ont de leurs Triomphes, il n'y a point de Monarque nouvellement elû, quelque ardeur qu'il puisse avoir pour la Couronne, que cette Histoire n'humilie, & ne rende triste. Continuë, chere amie, interompit *Aminte*, ne retiens plus ta douleur, tes yeux remplis de larmes marquent le chagrin que tu ressens. Hâte toi de m'en aprendre le sujet, afin que je partage tes douleurs; aussi bien j'ai la vie en horreur, & je n'ai été créée que pour souffrir. J'ai tant de choses à te dire, répondit *Melissa*, & elles sont si extraor-

traordinaires, que tu auras de la peine à les croire, & que j'ai à peine la force d'en commencer le récit. Pourois-tu bien croire que le plus grand des malheurs vient d'ariver, malheur encor plus grand que la perte d'*Octavio*; imagine toi donc ce qu'il y a de plus funeste; le monde en veuvage & réduit à la derniere desolation; la Beauté éteinte, le Mérite enfuï de la Terre, la jeunesse, la Bonté & la Vertu évanouïes, un Chaos grossier & confus, enfin, pour tout dire en un mot, la perte de *Sacharissa* qui est entre les bras de la Mort. La Mort se jouë à présent des charmes de *Sacharissa*, les éclats de ses yeux si brillans sont dissipez; ils ne répandent plus leurs divins raïons sur le Monde, ils n'en font plus la joïe & les delices, leur lustre est éteint, l'horreur d'une éternelle nuit y succéde, les roses de son beau tein se fannent & quittent peu à peu la place; la pâle couleur de la mort s'empare de tout ce beau visage, cet implacable Tiran se rend maitre de chacun de ses apas; son soufle ne rend plus de chaleur, plus de souris charmant, plus de douceurs engageantes: quel triste changement, & combien de beautez se fannent à cette heure! Quel coup, dit alors *Aminte* à *Melissa*, & quelle cruelle surprise viens-tu de me causer; mais enfin la tempête est à présent passée, la cruelle mort est vaincuë, & toute l'amertume s'en est en allée, *Octavio* est dans les régions hûreuses, la brillante *Sacburissa* y vole; que de joïe ils vont goûter dans cette autre vie exemte de souci, que de douceurs dans cette réü-

réünion, & que de plaisirs sortent de leurs tombeaux. L'hûreux couple que tout le monde doit admirer & envier ! O l'hûreux couple qu'on doit à jamais se proposer pour exemple. Tu as raison ; répondit *Melissa*, quelle honte pour toi & pour moi de nous afliger si long-tems ; & de nous amuser penchées sur une urne à la baigner de larmes si l'amour où la doulent nous possedoit comme il faut, si notre flame avoit été aussi vive que celle de *Sacharissa*, nos peines auroient été aussi courtes, & notre triomphe seroit aussi beau. Elle, dont les appas, la beauté, la jeunesse & les grands biens exigeoient le tribut de tous les cœurs, dont les graces faisoient naitre les ris & les amours, renonce à tout pour son *Octavio* : & aussi fidelle épouse que tendre amante elle court après lui, dans le tombeau ! Que toute la nature admire cet exemple, que tous les Poëtes le chantent, & que les régions les plus éloignées célébrent à jamais le nom de *Sacharissa*.

Ton discours, chere amie, dit alors *Aminte* à *Melissa*, me rapelle une vision que j'eus il y a quelques-tems ; je dis vision, car c'étoit quelque chose de plus qu'un songe : forcée de céder pour quelques momens aux charmes du sommeil, la tête apuiée sur mon bras & à demi couchée sur le bord de cette triste rive, un jeune homme, beau comme l'Amour, & tout raïonnant de gloire, s'aparût à moi : Ses yeux étoient brillans comme des soleils, il tenoit dans sa main une baguete d'argent de laquelle il me toucha,

en me disant d'une voix toute charmante, suis moi, fille desolée, & fais tréve à ta douleur : j'obéïs à cette voix si douce, & me levant je marchai après cet inconnu au travers du plus beau bois du Monde. Nous le traversâmes avec une vitesse incroïable, après quoi nous étant reposés dans une prairie toute émaillée de fleurs, régarde, me dit mon guide, le lieu où tu ès, voi comment ces palmes croissent après s'être tendrement caressez, & la joïe qu'ils paroissent avoir d'être acrochez dans les Bras qu'ils aiment; Voi comment ce lierre se hâte d'embrasser l'ormeau; & comment les mirthes amoureux s'unissent; les tourterelles perchées sur les branches de ces arbres se baisent, & semblent former les plus tendres nœux; pourrois-tu bien deviner, à toutes ces marques, à qui apartient le Palais que tu vois ici près: Il faut, dis-je alors en pleurant, que ce soit celui de *l'Himen*: helas il a trahi mes plus douces espérances! Voi, repliqua le jeune homme, comme ce Dieu dont tu te plains est triste & abatu; il pleure la belle *Sacharissa*, qui méprisant la vie vient de suivre son époux dans le Tombeau: sa robbe de safran s'est trouvée toute dechirée en morceaux qui sont esparts par terre; les Amours pleurent autour de *l'Himen*, qui paroit tout pensif, sa torche est par terre à demi éteinte, & ne jette plus qu'une mourante lueur; les amours en deüil souflent vainement pour la ralumer, ils n'en ont pas la force.

Après toutes ces remarques mon guide s'avança au bord d'une Riviere qui étoit près

du

du lieu où nous étions, il en ſepara les flots, qui s'éléverent de chaque côté comme des montagnes ; après quoi il me dit, regardes les plaines & les hûreux bocages, où les cœurs fidelles ſont remplis d'un Amour éternel. Nous aprochons de cette hûreuſe rive, ſur laquelle le tems n'a plus de droit : les Zephirs y regnent toûjours, on n'y comte plus ni les jours ni les heures ; le cours des années n'y donne plus d'ateinte à la jeuneſſe ni à la beauté, les ſaiſons n'y changent jamais, le ſeul Printems y eſt connu ; tous les habitans de ce delicieux ſejour ſont parfaits, comme le premier homme l'étoit d'abord après qu'il fût créé. Pendant qu'atentive à ce diſcours, je regardois une foule de gens qui ſe promenoient d'un air content ſous des ombrages toûjours verds, j'aperçûs une perſonne toute brillante, qui par ſa beauté & ſon grand air ſembloit effacer toutes celles avec qui elle ſe promenoit. Elle paroiſſoit toute nouvelle debarquée ; chacun s'empreſſoit auprès d'elle ; les uns faiſoient des guirlandes de fleurs pour parer ſa belle tête, les autres eſſenſoient ſes cheveux ; & repandoient ſur elle des parfums & des eaux de ſenteurs, & enfin au bruit des aclamations, ils la portérent à ſon cher *Octavio*, l'objèt de ſes plus tendres deſirs : Car ô chere *Meliſſa*, c'étoit *Sachariſſa* que je voïois. Pendant que ces hûreux époux, par des raviſſemens de joïe faiſoient éclater le plaiſir qu'ils avoient de ſe rejoindre, un jeune homme tout raïonant chanta ainſi leur felicité.

Himne à la loüange des Morts.

PRenez l'harmonieuſe lire & chantez, chantez la gloire de *Sachariſſa*, entonnez ſes loüanges à toute cette Aſſemblée, & qu'elle faſſe Chorus avec nous, à la fin de chaque ſcéne. Jamais chef-d'œuvre de beauté ne fût ſi beau qu'Elle : hûreux Pere à qui le Ciel a donné un pareil Enfant ! hûreux les Enfans que le Ciel a fait naitre d'une telle Mére ! vous filles formées ſur ce beau modelle imitez ſa Vertu, afin de mériter les mêmes éloges : vous jeune Heros marchez ſur les pas qu'Elle vous a tracez ſi vous voulez aquerir des lauriers, & les conſerver ſans ſe faner. Jamais l'Honneur n'avoit rien vû de ſi beau au pié de ſes autels : ce Dieu ſi fort négligé à préſent, étoit religieuſement ſervi par *Sachariſſa*, elle lui adreſſoit ſes vœux lors qu'elle étoit l'objèt de tous ceux d'une pompeuſe & brillante Cour, lors que l'Amour avec tous ſes charmes lui ofroit de tendres plaiſirs : inſenſible à tous ſes atraits, inſenſible à tout autre choſe qu'à la douleur, elle ferme l'oreille à tout ce que la jeuneſſe, la beauté & les grands biens peuvent lui dire en faveur de la vie, & loin d'écouter leurs conſeils, elle apelle ſans ceſſe la Mort, & la prie de lui donner moïen de ſe rejoindre à cette partie d'elle-même, dont la cruelle ſéparation fait la matiére de ſa douleur : A peine veut-elle régarder la lumiére, la Mort, toute barba-

re qu'elle eſt, en a pitié; elle qui eſt toûjours ſi lente au gré des malhûreux, ſe hâte de finir ſes peines; les voilà paſſées, les tempêtes & les orages ont ceſſez, l'hûreux couple ſe réünit, leurs vertus ſont couronnées, leurs plaiſirs vont être éternels, & ſans aucun mélange d'amertume, les Dieux, auteurs de leur félicité leur aſſignent une demeure celeſte; les voila fixez au plus haut des Cieux, ils vont orner le firmament, former de nouvelles conſtellations, & par leurs régards répandre d'hûreuſes influences ſur les Humains.

Tout ce que vous venez de nous dire là, interrompit *Aſtrée*, en parlant à l'*Intelligence*, me paroit une fiction Poëtique; car je ne fais que d'ariver de ce païs là, & je n'y ai aſſurément pas entendu parler de ces *Aſtres* de nouvelle création. Je vois Meſdames, répondit *l'Intelligence*, que la flaterie n'eſt pas du gout de vos Divinitez. Cependant elle eſt fort en uſage dans ce ſiecle, c'eſt le ſort de tous les Auteurs; il y en a peu qui ſçachent connoître les véritables beautez de la Poëſie, & quand il s'en trouve quelqu'un capable de ſe diſtinguer dans ce genre d'écrire, une juſte indignation lui fait ſouvent prendre le parti du ſilence, & s'il le romp enfin pour faire remarquer les défauts de ſes contemporains, il paſſe pour un homme de mauvaiſe humeur, jaloux des aplaudiſſemens qu'on donne aux ouvrages d'autrui, & qui voudroit uſurper ſeul tous les ſufrages: comme le nombre des ignorans eſt bien plus grand que celui des bons Auteurs, ils

sont par conséquent les plus forts ; & voilà d'où vient cette liberté que l'on se donne, de remplir impunément la Cour & la ville d'une infinité de mauvais écrits. On a dit autrefois qu'il en étoit des Vers comme des Melons, qui ne valent rien s'ils ne sont parfaitement bons : mais je crains bien que cet Auteur auroit de la peine à contenter son gout, s'il vivoit parmi toute cette fourmiliére de mauvais Poëtes. Madame l'*Intelligence*, dit alors la *Vertu*, vous vous étes ; ce me semble, bien écartée de votre sujèt ; & vous avez oublié votre belle défunte. Je reviens à elle, repliqua l'*Intelligence*, ce n'étoit là qu'une petite digression, notre Sexe ne sçauroit se dispenser d'en faire : j'aurai dont l'honneur de vous dire que Madame *St. Amant*, qui est la *Sacharissa* de notre Poëte, est morte d'Amour, mais d'un Amour si fort & si violent qu'elle n'a pû le perdre qu'avec la Vie. Mais quoi, interrompit *Astrée*, ce que vous dites là est conforme à ce que nous venons de voir dans vos vers ; seroit-il possible que vos Poëtes d'ici-bas pûssent dire la verité. Ils la disent metaphoriquement, & par allegorie, répondit l'*Intelligence* ; Madame de *St. Amant* est morte d'Amour, c'est un fait, mais ce n'est point pour son cher *Octavio*, ainsi la fable a son fondement dans l'Histoire. Continuez votre recit, dit alors *Astrée*, car nous avons bien des affaires, & j'ai encore bien des choses à vous aprendre, dit l'*Intelligence*, & je dois m'aquitter avec vous des devoirs que je suis obligée de remplir, dans les

fonctions d'un emploi aussi distingué, & aussi honorable que le mien.

Mr. Cook. Mr. de *St. Amant* étoit maitre d'un fort grand bien; le Poëte dit encore vrai jusques là. Il trouva dans la Mere de sa Femme une humeur qui l'acommodoit beaucoup; car il n'étoit ni délicat ni entreprénant: il aimoit les plaisirs commodes, & qu'on pût goûter sans peine, incapable de se donner des soins auprès des Dames, il ne brilloit chez elles que par son argent, qu'il dépensoit encore de meilleur cœur pour Bacchus que pour Vénus. Je ne sache pas qu'il ait jamais rien fait pour la Patrie, il apuïoit le parti discordant par un *non*, & s'il étoit question d'encourager l'autre, il croïoit en devoir être quitte pour un *ouï*: son unique soin étoit de contenter son gout, c'est à dire en matiére de bonne chére: il excelloit dans la délicatesse de sa table; le vin & les liqueurs furent la cause de sa mort; les Medecins eurent beau lui en défendre le trop grand usage, il mourut sans avoir rien fait de plus remarquable, que de faire passer dans le cœur de son épouse toute la tendresse qu'il avoit pour un ami intime, & d'avoir diminué le bien de ses Enfans pour augmenter le Doüaire de cette chére épouse, qu'il laissa la veuve la plus riche de toute l'*Atlantis*, lors qu'il eût la complaisance de mourir, pour laisser le champ libre à de nouvelles Amours. Une donation si fort à son avantage alarma tous les parens: la Mere comme Femme prudente, dès que les premiers jours furent passez, ne cessoit de

par-

parler à la jeune Veuve des malheurs auxquels on s'exposoit, quand on donnoit dans de secondes nôces ; & la famille du mari, qui n'étoit point contente de ce qu'il l'avoit si fort avantagée, au préjudice de ses Enfans, ne cherchoit qu'à trouver dans sa conduite des raisons pour lui faire perdre ses avantages.

Le Baron de *Mesaray*, qui étoit cet ami, que Mr. de *St. Amant* avoit introduit auprès de sa Fémme, étoit d'une maison fort ancienne, que la prodigalité de ses Ancêtres avoit un peu abaissée : Il y avoit des gens qui s'étonnoient de ce qu'il ne travailloit pas à la relever, en s'atachant à la Cour, ou à l'Armée : mais il n'aimoit sans doute ni la Guerre ni le Cabinèt. Cette conformité d'humeur qu'il avoit avec Mr. de *St. Amant*, avoit formé les nœuds de leur tendre amitié. Mr. de *St. Amaut* la poussoit si loin qu'il n'auroit pas voulu lui survivre d'un jour, si la chose avoit dépendu de lui ; il assaisonnoit tous ses plaisirs, Bacchus n'en auroit eu pour lui que d'insipides, s'il ne les eût goutez avec son cher Baron, & on auroit pû même croire qu'ils partageoient ensemble ceux de Venus, par l'empressement avec lequel il disoit à sa Fémme, que si elle vouloit lui faire plaisir par l'endroit le plus sensible, c'étoit en régardant le Baron comme un autre lui même, & en l'aimant avec la même tendresse, puis que personne ne le méritoit si bien ; que c'étoit l'honneur du genre humain, le seul dont on pût se glorifier, dans un siecle aussi corompu que ce-

Le Chev: Guillaume Baron.

celui-ci; qu'on ne pouvoit trouver de perfection qu'en lui, & que s'il n'étoit pas venu au monde, nous ne pourions pas nous imaginer comment étoient faits ces gens de Vertu qui étoient nez tant de siécles auparavant, & dont il étoit la fidéle copie, puis que toutes les qualitez dont chacun avoit brillé separement étoient rëünies en sa personne, & qu'il y avoit encore joint cette modestie extraordinaire qui lui faisoit cacher son mérite, pour éviter les aplaudissemens & l'admiration universelle, qu'il n'avoit qu'à se faire connoître pour obtenir les premiers emplois, & les premiéres dignitez à la Cour. Cependant, selon le sentiment de gens moins prevenus, le plus grand mérite de ce Heros consistoit à sçavoir decider sainement d'une Bisque à l'écrevisse, d'une Oüille & d'autres ragouts propres à exciter l'apetit, & de s'entendre parfaitement en eau de Barbade, Persico & autres liqueurs fortes, qui facilitent la digestion. Madame de *St. Amant* avoit été mariée assez jeune pour qu'on n'eut point consulté son inclination en la mariant; mais elle avoit l'humeur si complaisante, & son mari étoit si prévenant, dans tout ce qu'il croïoit pouvoir faire plaisir à cette Belle, qu'on auroit crû que la tendresse seule les faisoit agir l'un & l'autre: ainsi on ne doit pas s'étonner, si Madame de *St. Amant* eût des bontez pour le Baron, & si elle poussa peut-être un peu trop loin la complaisance que son Epoux avoit exigé d'elle là dessus. L'Amour, cet ennemi du repos commun profita

fita d'une conjonƈture auſſi favorable, & forma le deſſein de troubler cette vie ſi aiſée & de ſemer la diviſion dans ce ménage ſi uni; il mit pour cela en tête à notre Baron de faire la conquête de la Dame; il lui prêta ſes traits les plus vainqueurs, & pria ſa Mere de lui donner quelques unes de ſes graces. Il lui enſeigna l'art de ſourire & de ſoupirer à propos, & rendit cet éleve habille en l'art de plaire. Il avoit orné Madame de *St. Amant* de tous les atraits propres à charmer un cœur; la beauté étoit ſon partage, & il s'étoit beaucoup plus ataché à parer le corps que l'eſprit: Car à la Cour de Cupidon, on n'a que faire de Sience: le bon ſens & la raiſon ſeroient pourtant très néceſſaires aux Amans; mais c'eſt de quoi ils s'embaraſſent fort peu; quelques reparties vives, un eſprit ſuperficiel, ſçavoir conter agréablement une avanture, vraïe ou fauſſe, des flateries continuelles & des complaiſances réciproques, voilà tout ce qu'il faut en Amour, & toute la Philoſophie des Amans. Madame de *St. Amant*, qui, comme nous venons de le remarquer, n'étoit rien moins que ſorciére, avoit déja laiſſé entrer l'Amour dans ſon cœur, & elle ignoroit encore tous les deſordres qu'un hôte ſi dangereux étoit capable d'y cauſer. Elle avoit perdu l'apétit, elle ne dormoit plus; une melancolie & une indiférence pour toutes choſes lui rendoient la vie ennuïeuſe, & bien loin de reconnoître l'Amour à toutes ces marques, elle crut que c'étoit l'effèt de quelques vapeurs. C'étoit alors la mode de

donner le nom de vapeurs à toutes les maladies dont ne connoissoit point la cause; si une Dame manquoit d'argent pour jouër à la Bassette, & que son Mari refusât de lui en donner, les vapeurs venoient d'abord à son secours; & elle n'avoit garde de manquer d'en être ataquée, dès qu'on lui ôtoit la liberté de faire quelque petite partie de plaisir, où d'aller incognito dans un Carosse de loüage chez la Couturiére, où sous prétexte de se faire faire un manteau, on les faisoit souvent garder au pauvre mari, en métant l'Amant de la partie, & souvent même par les présens qu'on faisoit à ses hûreux Amans, les maris étoient à tous égards la dupe de l'avanture: mais quel moïen de l'éviter, on ne pouvoit s'oposer aux volontez d'une Dame, sans s'exposer à la voir tomber dans des vapeurs terribles, & enfin les vapeurs étoient si fort à la mode, qu'on pouvoit dire que cette maladie servoit de prétexte, & souvent même de reméde à toutes sortes de maux.

Madame de *St. Amant* y eut recours comme les autres, & donna le nom de vapeurs à cette maladie, dont elle ne connoissoit point encore la cause. Le Sieur *Monpellier*, Medicin ordinaire des Dames, fut consulté là dessus, & suivant sa methode ordinaire, il chercha à la divertir, afin de dissiper par là sa mauvaise humeur, & lui fit des histoires qui avoient du raport au cas dans lequel elle se trouvoit. Quoi que Madame de *St. Amand* eût ouï dire que c'étoit la maniére du Sieur de *Monpellier*, elle ne laissa pas de

Dr. Garth, fameux Medecin à Londres.

se

ſe ſcandaliſer des petites libertez qu'il ſe donnoit, & prenant un air ſevére, elle fit la Femme d'honneur juſques au bout des ongles; le Docteur voïant que ſes remédes étoient inutiles, & déſeſpérant de la divertir, conſeilla ſérieuſement à ſon Mari de prendre garde à elle, & lui dit que ſes vapeurs étoient montées à un degré à faire craindre qu'elles ne la rendiſſent entiérement lunatique, puis que ſa mélancolie avoit tenu bon contre tous les contes qu'il lui avoit fait, & qu'elle avoit pû les écouter ſans faire des éclats de rire, d'où il concluoit qu'il faloit qu'elle fût entiérement folle. Voilà la concluſion du Sieur *Monpellier*, qui paſſe pour un des plus beaux eſprits de ce Siécle. Mais comme j'ai deſſein de vous mener en lieu, où vous pourrez décider là-deſſus, je ne vous en parlerai pas d'avantage, & je me contenterai de vous dire, que la pauvre Madame de *St. Amant* languiſſoit toûjours, faute de reméde, dans ces maux ou perſonne ne pouvoit lui en donner. Toutes les complaiſances de ſon Epoux, bien loin de la ſoulager, ne faiſoit qu'aigrir ſa maladie: tout ce qu'il faiſoit lui étoit déſagréable, & elle avoit même de la répugnance à parler civilement avec lui; s'il lui prenoit la main, ou s'il lui donnoit un baiſer, elle entroit en frénéſie, & quand il vouloit ſe ſervir des priviléges que donne l'himen, elle faiſoit des cris tout comme ſi elle avoit été poſſédée; elle s'étonnoit elle-même de cette répugnance, ne ſçachant pas que c'étoit l'Amour qu'elle avoit pour le

Baron qui la causoit. Le Mari qui étoit bien éloigné d'avoir une pareille pensée, commençoit à craindre tout de bon que le Docteur ne fût infaillible, & que sa Femme ne fût folle ; elle le régardoit d'un air refrogné, lui répondoit brusquement, & toûjours hors de propos, haïssoit de manger & de dormir avec lui ; dès que le Baron paroissoit, c'étoit toute autre chose ; elle sourioit d'abord, & dans le tems qu'elle paroissoit avoir le moins d'envie de rire, la joïe brilloit dans ses yeux, sa conversation prénoit un tour enjoüé ; il n'étoit plus question de vapeurs ; tout son air changeoit, & ce n'étoit plus la même personne : tout ce que le Baron disoit lui faisoit plaisir ; elle restoit à Table aussi long-tems qu'on vouloit, lors qu'il étoit du repas ; elle se reconcilioit avec les Cartes, quand il étoit question de jouër avec lui ; & sa présence faisoit un si bon effet qu'elle lui faisoit régarder son Mari de bon œil : en un mot ce n'étoit que joïe, & que plaisir, tant que le Baron y étoit ; mais dès qu'il sortoit, on auroit dit que le Soleil disparoissoit, & les broüillards & les noires vapeurs revenoient plus fort que jamais. Le Mari, qui ne pensoit pas à mal, voïant qu'il n'y avoit que le Baron qui pût mettre sa Femme de bonne humeur, le conjura de voûloir bien lui tenir compagnie, jusques à ce qu'elle eût ratrapé sa premiére santé ; il n'étoit point surpris qu'elle eût de l'estime pour lui, puis qu'il avoit lui-même travaillé à faire naître cette estime, & comme il ne se plaisoit jamais tant

lui-

lui-même, que lors qu'il étoit avec lui, il ne pouvoit pas trouver extraordinaire que les autres trouvassent le même goût à sa conversation.

Le Baron n'étoit pas tout-à-fait si novice en Amour, & il lui fut aisé de deviner la maladie de la Dame, & soit qu'il combatît ou non entre l'amitié qu'il avoit pour le Mari, ou le retour qu'il devoit avoir pour la Femme, il est sûr qu'il décida en faveur de l'Amour, sçachant bien aussi qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable à son Ami, que de travailler à lui conserver une si chére Epouse; mais il ne suffisoit pas d'avoir envie de la guérir, la difficulté étoit de savoir comment il pouroit s'y prendre, pour donner à cette Belle le soulagement qu'elle ne pouvoit recevoir que de lui; elle avoit été élevée dans une grande réserve; on lui avoit apris à n'écouter que les fleurettes de son Epoux, & à fuïr toute autre cajolerie; ainsi le Baron craignoit de la choquer, en lui faisant une déclaration d'Amour, & en la faisant rentrer en elle-même, de rapeller sa Vertu, & rendre par là son cœur à son Epoux. C'est pourquoi il résolut de continuer toûjours à se rendre agréable auprès d'elle, & de laisser à l'Amour le soin de sa bonne fortune, sans s'exposer à la perdre, par des explications qui auroient pû avoir de mauvaises suites. La saison où l'on a acoutumé d'aller à la Campagne aprochoit, & la mauvaise santé de Madame de *St. Amant* sembloit l'obliger à se hâter d'aller respirer le bon air; mais elle ne

Amours du Chev: Baron, avec Mad: Cook.

ne pouvoit ſe reſoudre à s'éloigner du Baron, dont la converſation lui plaiſoit plus que toutes choſes, ſans qu'elle eût encore pénétré la véritable raiſon de cette préférence. Dès qu'elle le voïoit, elle ſentoit un friſſon & une eſpéce de tremblement, qui étoit ſuivi d'un mélange de froid & de chaud, marque ordinaire des Vapeurs, & qui avoit pourtant une toute autre cauſe. Il lui prénoit ſouvent un ſaignement de nez, qu'on avoit toutes les peines du monde à arêter. Tous les meilleurs ſels volatils ne pouvoient rien contre ces ſortes de Vapeurs; la faculté en Corps eut beau conſulter là-deſſus, le ſeul Baron avoit des remédes infaillibles pour cela, & l'amitié qu'il avoit pour la Femme & pour le Mari, lui donnoit une grande envie de les mettre en pratique. Il ne bougeoit preſque d'auprès de la malade, & ne la quitoit que le moins qu'il pouvoit; mais, par malheur, le Mari qui n'aimoit rien tant que ſon Ami & ſa Femme, étoit toûjours un tiers incommode, & reculoit par là la gueriſon de la Dame; on bûvoit auprès d'elle, & peut-être que ſi elle avoit voulu boire auſſi, le vin auroit pû la diſſiper, puis que de l'aveu des plus habiles gens, c'eſt un remde à toutes ſortes de maladies.

La belle étoit encore dans l'ignorance au ſujèt de la ſienne, lors qu'un jour qu'elle ſe trouva ſeule avec le Baron, helas! lui dit-elle, que nous allons paſſer de mauvais quarts d'heures, Mr. de *St. Amant* & moi, dans notre ennuïeuſe campagne, ſi vous n'avez

n'avez la bonté d'y venir avec nous: je ne ſuis pas acoutumée, continua-t-elle, à demander des graces: mais je m'aperçois que vous étes ſi néceſſaire à ma ſanté, & que vous ſavez ſi bien diſſiper cette mélancolie qui m'acable, que le ſoin que je dois prendre de ma vie & de mon répos, me force à vous faire cette priére: Par l'ingenüité d'un pareil compliment il eſt aiſé de voir que cette Dame n'étoit pas encore fort habile en Amour; en effèt elle ne le connoiſſoit que par ce qu'elle en avoit oüi dire aux Operas & aux Comedies; choſes dont on n'a guéres acoutumé de ſe faire l'áplication, à moins qu'on ne ſe trouve dans le cas de ſentir ce qu'on voit repréſenter ſur la Scéne, ou du moins quelque choſe de pareil: l'on va ordinairement à ces ſortes de ſpectacles, parce que les autres y vont, & pour y briller par ſes atraits, & tâcher d'y effacer les autres par ſon luxe & ſa magnificence.

Madame de *St. Amant*, après avoir prié le Baron de venir à ſa campagne, parla encore à ſon Mari, du deſir qu'elle avoit qu'il y vint, & ce complaiſant Mari, charmé de la voir ſi bien entrer dans ſes ſentimens, l'aſſura qu'il engageroit ſon Ami à venir leur tenir compagnie: En effet, il ne ceſſa dès ce moment de prier le Baron là-deſſus, & le Baron qui ne demandoit pas mieux, n'eût garde de reſiſter à ſes priéres. La partie étoit trop agréable, pour n'y pas toper, & il n'étoit pas aſſez cruel pour refuſer du ſoulagement à une Dame, ſur tout ſçachant

bien

bien que c'étoit lui qui caufoit tous fes maux. Le reméde fut fi efficace, que dès leur arrivée à la campagne la Dame commença à fe mieux porter, & cela, parce que le Baron étant prefque toûjours avec elle; fes vapeurs ne pouvoient la prendre que rarement, & dans de cours intervalles, excepté lors que ces Meffieurs alloient à la chaffe, & qu'ils laiffoient par là le champ libre aux Vapeurs; ce qui fit que Madame de *St. Amant* fe déclara contre ces fortes d'exercices, & qu'elle engagea fon Mari à refter plus fouvent au Logis, qu'il n'auroit fait; & à y retenir par conféquent fon cher Ami.

Il leur vint dans ce tems là augmentation de Compagnie; Car une parente de Madame de *St. Amant* nommée * *Berintha*, fit partie avec quelques autres Dames d'aller paffer l'Eté chez eux. Cette *Berintha* étoit fort amufante: elle avoit de l'efprit & de la vivacité, & un fonds de coquéterie qui lui faifoit fouhaiter que tout le monde fût amoureux d'elle, & qui lui faifoit regarder l'Indiférence d'un Cavalier comme une injure faite à fes atraits. Elle ne pouvoit pas faire grand fonds fur les fleuretes de Mr. de *St. Amant*, qui n'avoit jamais fçû ce que c'étoit que d'être amoureux: Car on ne fçauroit donner le nom d'amour aux complaifances qu'il avoit pour une femme qu'on lui avoit fait époufer dès l'enfance, & avec laquelle il avoit été élevé: Ce font là des amitiez tranquilles, exemtes des inquiétudes que les paffions caufent, & l'on peut apel-

* Mad: Earnley.

 ler

ler cela remplir agréablement ſes devoirs, & porter les fers ſans en ſentir les poids, & ſans former des vœux pour ſa liberté. Cet état d'indolence eſt ce qu'on peut ſouhaiter de mieux dans ces ſortes d'himens, où le cœur n'a pas été conſulté: Car il arive ſouvent qu'ils ont des ſuites plus fâcheuſes, par le dégout qui ſuit ces ſortes d'engagemens, & qui fait que l'Epoux, & quelquefois même l'Epouſe, cherchent à ſatisfaire ailleurs que chez eux cette même inclination qu'on ne leur a pas permis de ſuivre, & qu'on ſacrifie preſque toujours à l'intérêt. C'eſt l'effèt de l'avarice des parens, & c'eſt la cauſe de tant de divorces, & de tous les deſordres qu'on voit dans la plûpart des mariages.

Mais pour revenir à Mr. de *St. Amand*, *Berintha*, qui ſavoit qu'il relevoit beaucoup plus de l'Empire de *Bacchus* que de l'*Amour*, n'avoit que de très foibles eſpérances ſur ſon chapitre; ainſi elle comtoit de paſſer triſtement ſon quartier de rafraichiſſement, à moins que le Baron ne fût d'humeur de ſuppléer au défaut de ſon Ami. Les coquétes ne ſçauroient goûter de plaiſirs, ſi l'amour n'eſt de la partie; quoi que leur humeur volage & inconſtante les empêche de connoitre le véritable amour; elles ne cherchent uniquement qu'à plaire, & ſe donnent mille mouvemens pour y parvenir; elles n'épargnent ni ſoins ni termes pour faire la conquête d'un cœur, dont elles ſavent bien qu'elles ne feront point de cas, dès qu'il leur aura rendu les Armes, & pour faire voir dans le monde, que rien ne peut

peut resister au pouvoir de leurs atraits. *Berintha* qui entendoit à merveilles tout le manége des coquétes, se radoucissoit toutes les fois qu'elle parloit au Baron, sourioit tendrement pour faire remarquer les fossettes de ses jouës, affectoit de faire paroître de la langueur dans ses régards, & n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit le faire donner dans le panneau, & cela sans Amour, car elle en auroit fait autant pour le premier venu, mais seulement pour triompher & pour satisfaire son Amour propre & sa vanité. L'inutilité de ses soins la métoit au desespoir, & lui faisoit haïr Madame de *St. Amant*, qu'elle régardoit comme un obstacle à ses desseins.

Si le Baron se fût d'abord rendu, n'aïant plus rien à faire à cette Campagne, elle en seroit partie pour aller aux Bains, où une plus nombreuse Compagnie lui auroit fourni l'occasion de faire un plus grand fracas. Le Baron éludoit tous les piéges de cette coquéte, il étoit trop sensible aux peines que Madame de *St. Amant* soufroit pour lui, & il n'avoit garde de la sacrifier: ainsi il ne faisoit pas semblant de s'apercevoir des minauderies de *Berintha*, qui après bien des tours & des detours, piquée par sa resistance, fut contrainte de faire enfin toutes les avances, & de lui dire un jour qu'ils se propromenoient dans le jardin, qu'elle étoit surprise de le voir si peu galand, qu'il n'étoit pas naturel à son âge de mépriser ainsi les Dames, & que quand même il auroit une maitresse à *Angela*, il ne devoit pas négliger

ger les ocasions de faire de nouvelles conquêtes, quand il trouvoit des gens disposez à rendre justice à son mérite; & qu'enfin il étoit de la politesse d'un homme, qui sçavoit aussi bien vivre, de ne point laisser ainsi une jeune Dame desœuvrée, sans s'empresser à lui faire un peu la cour. Le reproche étoit obligeant, & dans un autre tems le Baron n'auroit pas hésité à profiter de la conjoncture; mais comme il sçavoit que les coquêtes de profession ne cherchent que le triomphe public, il voïoit de l'impossibilité à donner dans l'intrigue avec *Berintha*, sans que cela fût sçû, & sans s'exposer à perdre par là tout ce qu'il avoit lieu d'ésperer de la tendre Madame de *St. Amant*, où il trouvoit un cœur tout neuf, & une ingenüité qui lui préparoit des plaisirs plus solides: ainsi il étoit fort embarassé, & ne sçavoit que répondre à cette coquête, qui par son silence jugea d'abord de la cause de son embarras, d'autant mieux qu'elle s'étoit déja aperçûë des complaisances que Madame de *St. Amant* avoit pour lui: ainsi pour mieux pénétrer ce mistére, elle s'écria en faisant un éclat de rire, capable de déconcerter l'homme le plus assuré; ah mon pauvre Baron! vous me faites pitié; je vois ce qui vous retient, vous n'osez me dire la moindre honnêteté, de peur de donner de la jalousie à Madame de *St. Amant*: Madame de *St. Amant*, répondit le Baron d'un air chagrin, n'est pas Femme à fournir matiére à plaisanter; sa Vertu est à l'abri de la censure, & comme votre humeur

L en-

enjouée me paroît differente la sienne, je ne crois pas que vous deviez juger de ses sentimens par les votres. Cette réponse n'étoit pas la plus obligeante du monde ; cependant *Berintha* ne jugea pas à propos de s'en fâcher, & comme elle fut par là confirmée dans ses soupçons, elle résolut de pousser la chose assez loin, pour que le Baron ne pût pas lui échaper ; C'est pourquoi faisant semblant d'être de son avis, elle lui dit qu'elle avoit voulu tâcher de lui fournir quelque raison, pour prétexter son indifférence, quoi qu'elle sçût bien que cette raison n'étoit pas valable, puis que Madame de *St. Amant* étoit d'une Vertu à toute épreuve : mais qu'enfin elle en revenoit toûjours à sa premiére surprise, & qu'elle ne pouvoit comprendre d'où venoit cette froideur, qui lui faisoit recevoir avec tant d'indifférence les empressemens d'une jeune personne, que d'autres n'auroient peut-être pas trouvée si désagréable.

Le Baron crut de bonne foi ce qu'elle lui dit, & il fit tout ce qu'il pût pour l'apaiser, & pour lui faire connoître qu'il n'étoit pas aussi insensible qu'elle l'en accusoit ; il la baisa & l'embrassa ; mais elle qui étoit assez fine pour voir qu'il n'en usoit ainsi, que pour mettre la réputation de Madame de *St. Amant* à couvert, ne voulant point devoir à une autre les caresses qu'on lui faisoit, s'oposa à celles du Baron, qui de son côté n'insista pas non plus à la presser. Cependant, comme elle n'étoit pas d'humeur à en demeurer là, elle fit tant par ses minau-

de-

deries qu'elle l'engagea à revenir encore à la charge; elle fit encore ſemblant de réſiſter, afin de l'animer d'avantage: & feignit de fuïr, il la ſuivit, & ce manége dura juſques à ce qu'enfin elle ſe laiſſa renverſer ſur un liſt de repos, dans un petit Cabinet de verdure, où aparemment il ſe feroit paſſé de jolies choſes, ſi Mr. de *St. Amant* ne les eût intérompus. Le Baron lâcha priſe à cet aſpèt, & la Dame s'écria en ſe relevant; ah mon cher Couſin, c'eſt donc là, cet ami que vous nous diſiez être un modelle de Vertu, à qui ſe fiëra t-on? après cela, paſſant bruſquement entre eux deux, elle deſcendit le long d'une muraille, pour gagner la Sale à manger, où l'on avoit laiſſé Madame de *St. Amant*, qui repoſoit ſur un Canapé; elle pouſſa la porte d'un air éfaré, & entrant toute en déſordre, & comme hors d'haleine; elle ſe coucha ſur le marbre auprès du Canapé de Madame de *St. Amant* qui allarmée de l'état où elle la voïoit, lui demanda fort ſerieuſement quel étoit le ſujèt de ſon deſordre. *Berintha* fût long-tems à feindre qu'elle n'avoit pas la force de lui répondre; après quoi elle lui dit qu'il n'avoit tenu à rien que le Baron ne l'eût forcé, & que ſi Mr. de *St. Amant* n'étoit point arivé à propos, elle n'auroit pas pû ſe garantir ni échaper à ſa perſécution; cette nouvelle fût un coup de foudre pour la bonne Dame. Il n'en falut pas d'avantage pour fair revenir ſes Vapeurs, & elles furent ſi violentes qu'elle faillit à étoufer; Ah ma chére Couſine, s'écria alors la ruſée *Berintha*,

tha, qui avoit fait tout cela pour découvrir ce qui en étoit, ah qu'eſt-ce que je vois! avez-vous perdu l'eſprit, je gage que vous étes plus malade que vous ne penſez; vous étes jalouſe & vous aimez le Baron, dites-moi la vérité : la Dame affligée ne pût lui répondre que par ſes larmes: c'étoit lui en dire aſſez. L'adroite *Berintha* ſçût ſe ſervir de tous ſes artifices pour feindre de vouloir lui tranquiliſer l'eſprit, dans le tems qu'elle cherchoit à lui porter les coups les plus ſenſibles. Madame de *St. Amant* qui ne ſçavoit ce que c'étoit que diſſimulation, laiſſa voir ſon cœur à découvert à cette dangereuſe parente, qu'elle crût être la ſeule qui eût pénetré ſon ſecrèt, & toute ſa conſolation étoit de penſer qu'un ſecrèt auſſi fatal ne viendroit jamais à la connoiſſance du Baron, & moins encore à celle de ſon Mari. Elle s'étonnoit elle-même d'avoir été ſi long-tems ſans connoître ſa propre maladie, dont elle ne pouvoit plus douter alors, car ſa jalouſie lui faiſoit ſentir qu'elle aimoit, & l'averſion qu'elle venoit de prendre tout d'un coup pour cette Couſine, ne lui prouvoit que trop combien elle étoit jalouſe. Ces penſées la faiſoient tantôt pâlir, & tantôt rougir : *Berintha* s'aplaudiſſoit du trouble qu'elle venoit d'exciter dans ſon cœur, & dès qu'elle la vit plongée dans une profonde réverie, elle ſe leva tout comme s'il ne ſe fut rien paſſé, & chantant un air d'Opera s'aprocha du miroir, pour racommoder ſa coëfure ; mais elle n'eût pas plûtôt jeté les yeux ſur ce miroir, que

voïant comment elle étoit chifonée, elle fit de grands éclats de rire, qui n'eurent pas le pouvoir de tirer Madame de *St. Amant* de sa létargie. *Berintha* s'en embarassa fort peu, & après avoir un peu réparé le desordre de son ajustement, elle sortit de la Sale, en répétant le même air, & laissa la pauvre affligée seule en proïe à toute sa douleur.

Pendant que toute cette scéne s'étoit passée entre les deux Dames, le Baron qui, sous prétexte de vouloir se reposer un peu dans le Cabinèt de verdure, avoit sçû se défaire de Mr. de *St. Amant*, ne l'avoit pas plûtôt vû parti, que faisant un grand détour, il se rendit auprès de la Sale à manger, d'où il entendit tout la conversation dont nous venons de parler, & eut par là ocasion de connoître le mauvais cœur de *Berintha*, & de se confirmer dans la pensée qu'il avoit d'être aimé de Madame de *St. Amant*; incertain du parti qu'il avoit à prendre dans cette ocasion, il s'apuïa contre un arbre, jusques à ce que *Berintha* fût sortie; après quoi toutes réfléxions faites, il crût qu'il devoit se justifier, & sçachant bien qu'en Amour le plus cruel de tous les maux est la jalousie, il se détermina à faire cesser au plûtôt celle que Madame de *St. Amant* venoit de prendre, & qu'elle avoit prise si fort à cœur; c'est pourquoi entrant dans la Sale par un autre endroit, que celui par où *Berintha* venoit de sortir, afin qu'on ne crût pas qu'il eût entendu la conversation, il s'aprocha respectueusement de la Belle affli-

gée, qui rêvoit si profondément qu'elle ne le vît point entrer, jusques à ce que le bruit qu'il fit en marchant, l'obligea de tourner la tête, & de lever ses yeux tous bouffis des larmes qu'ils venoient de verser. Le Baron lui demanda audience, & la grace de l'écouter sans l'interrompre; quoi qu'il eût à lui dire des choses, dont un galand homme devoit se faire scrupule, puis qu'il s'agissoit de se vanter des avances & des faveurs du beau Séxe; mais il ajoûta que l'envie qu'il avoit de se justifier auprès d'elle, l'obligeoit à passer par dessus toute autre considération, & à sacrifier même jusques à son devoir, plûtôt que de la laisser dans la pensée qu'il eût pû manquer de respèt pour sa maison, & pour sa parente. Il prît ce détour, pour avoir un prétexte de la désabuser, sans qu'elle pût croire qu'il eût pénétré le secrèt de son cœur. Il parut trop aimable à cette Belle avec son air de franchise, pour qu'elle eût la force de lui refuser son atention; ainsi il eût tout loisir de lui conter toute son avanture avec *Berintha.*

Madame de *St. Amant* avoit régardé jusques-là les maniéres coquêtes de sa Cousine, comme des effèts de sa jeunesse & de son enjoûment; mais quand elle aprit les avances qu'elle avoit faites au Baron, & l'impudence qu'elle avoit euë de lui dire qu'il n'osoit s'en prévaloir, de peur de lui causer de la jalousie, & l'artifice dont elle s'étoit servie pour se faire tirailler, afin qu'en paroissant chifonnée & en desordre, & en se plaignant de la violence qu'on avoit voulu

lu lui faire, elle pût découvrir le secrèt d'autrui & en abuser : tout cela donna du mépris pour elle à Madame de *St. Amant*, & en détruisant la jalousie qui s'étoit emparée de son cœur, rétablit sa tranquilité, s'il est vrai qu'il puisse y avoir de la tranquilité, où il y a de l'Amour. Le Baron n'eût pas de peine à persuader Madame de *St. Amant* de la vérité de tout ce qu'il venoit de lui dire, elle étoit déja disposée à le croire par sa propre inclination; outre que la vérité a d'elle-même quelque chose de fort persuatif : ainsi après avoir dit au Baron que *Berintha* étoit une étourdie, elle le pria de ne se point inquiéter là-dessus, & sans faire semblant d'avoir fait atention à l'endroit où on l'avoit citée, qui étoit délicat, elle tourna la chose en plaisanterie, en disant au Baron, que si *Berintha* l'avoit harcelé, il s'en étoit dédommagé en la baisant, & qu'ainsi il en faloit demeurer là.

Après cette conclusion ils sortirent tous deux de la sale à manger, & entrérent de fort bonne intelligence dans les apartemens. *Berintha* les vint joindre avec quelques Dames Campagnardes. Elle pensa crêver de dépit de ce que sa malice ne lui avoit pas mieux réüssi, ne doutant point que le Baron ne l'eût sacrifiée. comme elle joua de de malheur ce soir là, elle eût un prétexte de faire paroître sa mauvaise humeur. Le Baron qui gagnoit l'insulta sur sa mauvaise fortune, & lui dit bien des choses équivoques où la Compagnie ne comprénoit rien, &

qui étoit fort intelligibles pour Madame de *St. Amant.*

Berintha qui vit bien qu'il n'y avoit plus rien à faire pour elle dans cet endroit là, résolut d'en partir au plûtôt, pour aller travailler à detruire la réputation de sa Cousine, en publiant ses Amours avec le Baron. Madame de *St. Amant* s'étoit fort repentie, depuis qu'elle connoissoit son mauvais cœur, de ne lui avoir pas mieux caché ce qui se passoit dans le sien, & les marques de jalousie & d'inquiétude qu'elle avoit données dans la sale à manger : mais comme elle n'avoit pas proféré une seule parole, elle se flatoit que *Berintha* auroit pû atribuer tous les divers mouvemens dont elle avoit été agitée, à un furieux accès de Vapeurs. Mais la coquête en sçavoit trop, pour qu'on eût pû lui en imposer là-dessus. Ces deux Dames se séparérent avec beaucoup d'indiférence, & le Baron poussa la chose encore plus loin, car sous prétexte d'aller à la chasse, il fut passer deux jours chez un Gentilhomme du voisinage, & n'en revint qu'après que *Berintha* fût partie, pour éviter d'être exposé à lui dire adieu.

Dès qu'elle fut arivée à *Angela*, elle mit la main à l'œuvre, & fut chez la Mére de Madame de *St. Amant*, qui étoit sa proche parente; & lors que cette Dame lui demanda, pourquoi elle n'avoit pas resté plus long-tems chez sa Fille, elle répondit qu'elle n'aimoit point à faire de la peine aux gens; qu'elle étoit fâchée que le Baron l'eût trouvée plus jeune & plus jolie que sa Cousine,

qui

qui par ſon reſſentiment lui avoit fait connoître l'intérêt qu'elle prénoit en lui, & qu'après tout, il n'auroit pas été prudent à elle de faire un plus long ſéjour, dans un lieu où l'on avoit voulu atenter à ſon honneur avec tant de hardieſſe & d'impunité. Un diſcours auſſi malin ne manqua pas de faire effèt ſur l'eſprit de la bonne Dame, qui écrivit ſur le champ une grande Lettre à ſa fille, & lui fit une ſévére réprimande ſur l'irrégularité prétenduë de ſa conduite.

La malice de *Berintha* n'en demeura pas là; car pour la pouſſer plus loin, elle fut trouver un * vieux Gentilhomme, en qui Mr. de *St. Amant* avoit confiance, & qu'elle ſçût ſi bien perſuader, qu'il écrivit à Mr. de *St. Amant* pour l'avertir de prendre garde à ſa Femme, & au Baron. Une lettre ſi fatale ariva dans un tems où Mr. de *St. Amant* étoit déja de mauvaiſe humeur, par le retour d'un mal duquel, quoi que jeune encore, il étoit pourtant ſouvent ataqué. Une lecture auſſi déſagreable aigrit ſes douleurs, il en fut frapé comme d'un coup de foudre; & après avoir douté d'abord de ce qu'il liſoit, il lui ſembla enſuite qu'il s'éveilloit d'un long aſſoupiſſement. Il ne pouvoit aſſez s'étonner de ce qu'il avoit été aſſez aveugle, pour ne pas s'apercevoir plûtôt d'une choſe, dans laquelle les étrangers voïoient ſi clair; Sa Femme le preſſoit de même que le Baron de retourner à *Angela*, pour tâcher d'y rétablir ſa ſanté: mais il ne ſe détermina à y aller, que pour avoir

* Le Chev: John Newton.

ocasion de se défaire d'un hôte trop dangereux, qu'il régardoit comme un ennemi domestique, & comme un homme qui violoit tous le droits de l'Hospitalité.

Comme le Baron n'avoit garde de pénétrer dans sa pensée, il acompagna Mr. & Madame de *St. Amant* jusques à leur Palais, après quoi il prit congé d'eux, avec des marques d'une amitié si sincére & si honnête, que Mr. de *St. Amant* s'acusa presque des soupçons qu'il avoit conçûs contre lui, & condamna la légèreté avec laquelle il avoit ajoûté foi à ce qu'on lui avoit dit là-dessus. Après tout, il ne pouvoit se prendre de tous ses chagrins, qu'aux empressemens qu'il avoit eu pour engager sa Femme à avoir de la considération pour le Baron, & il ne pouvoit pas éviter de lui rendre justice, sur ce que dès qu'elle pût comprendre qu'il étoit frapé là-dessus, elle fit tout ce qu'elle pût par ses maniéres pour lui guérir l'esprit. Elle se tint beaucoup plus atachée à lui. Elle surmonta toutes les répugnances qu'elle avoit auparavant pour ses caresses, évitant avec soin, quoi que sans affectation, la conversation du Baron, & tâcha par une conduite toute réglée, de se justifier auprès de sa Mére, & de lui faire connoître la malignité de *Berintha.* Le Baron, qui ne sçavoit rien de tout cela, étoit toûjours aussi chez Mr. de *St. Amant*, & son assiduité fournissoit toûjours nouvelle matiére à la médisance.

Enfin le mal de Mr. de *St. Amant* augmenta

gmenta si fort, que les Médecins lui défendirent l'usage du vin, qui lui auroit été d'un grand secours pour assoupir ses chagrins. Un jour après un terrible accès, il fit apeller sa Femme, & lui demanda s'il avoit jamais manqué au devoir d'un tendre mari. Elle lui répondit toute en larmes, qu'il avoit fait en cela plus qu'il n'étoit obligé de faire, plus qu'elle n'étoit en droit de prétendre, & plus mille fois qu'elle ne méritoit, quoi que par les sentimens qu'elle avoit pour lui, elle eût lieu de croire mériter quelque retour; après cette réponse, il lui demanda encore comment elle pouroit donc s'excuser d'avoir si fort manqué à ce qu'elle lui devoit, & lui donna la lettre du vieux Gentilhomme à lire; la pauvre Femme se jeta à genoux dans la ruelle de son lit, après l'avoir luë, & versa un torrent de larmes. Il lui dit alors que pourvû qu'elle lui avoüât la chose ingenûment, il se sentoit disposé à lui pardonner, quand même elle seroit tout à fait coupable. Madame de *St. Amant*, qui avoit été élevée dans l'horreur du mensonge, auroit crû, par sa dissimulation, se rendre indigne de la confiance que son Mari vouloit avoir encore en elle: Ainsi elle lui fit sa confession générale, & après lui avoir avoüé la passion qu'elle avoit pour le Baron, & lui avoir dit comment la malice de *Berintha* l'avoit faite apercevoir de cette fatale inclination, elle lui protesta qu'elle n'en avoit jamais donné aucune marque à celui qui la causoit, & qu'il ne s'étoit jamais rien passé entre elle & le Baron qui n'eût pû être

éclairé

éclairé par les yeux les plus rigides. Après cela, elle le pria d'avoir pitié de sa foiblesse, & de lui pardonner si elle n'avoit pas été tout à fait maitresse de la bannir de son cœur; Mr. de *St. Amant* trouva tant d'ingenüité dans cet aveu de sa Femme, que non seulement il lui dit qu'il lui pardonnoit les égaremens de son cœur, mais même il lui rendit graces de ce que, malgré son inclination, elle s'étoit tenuë dans les bornes du devoir. Il ajouta qu'il étoit fâché de ne s'être pas plûtôt expliqué là dessus avec elle; parce qu'il craignoit que la consolation, qu'il recevoit de cette explication, ne vint un peu trop tard, & que ses chagrins là dessus n'eussent anticipé sa mort, qu'il sentoit aprocher à grands pas. Cependant, pour lui prouver qu'il avoit toûjours pour elle la même considération & la même estime, il lui dit qu'il ne vouloit point changer son testament, à moins qu'il ne pût en le changeant lui faire de plus grands avantages que ceux qu'il lui avoit déja faits, quoi que ce fût au préjudice de ses propres Enfans; mais après cela il la pria de se contenter d'être la veuve la plus riche de toute *l'Atlantis*, & de lui promettre qu'elle ne feroit jamais part de ses biens ni de sa personne au Baron, puis qu'elle ne pouvoit le faire sans confirmer tout ce que la méchante *Berintha* avoit publié dans le monde, & sans donner gain de cause à la calomnie. Madame de *St. Amant* promit plus dans cette ocasion qu'on ne lui en demandoit; car non-seulement elle promit de ne point épou-
ser

ser le Baron, mais même de ne se remarier jamais, quelque honneur & quelques avantages qu'on pût lui offrir. Je ne sçai si son Epoux ajouta beaucoup de foi à ses promesses, que les Femmes font presque toûjours en pareil cas, & qu'elles se piquent rarement de tenir: mais il parut ne s'en prendre qu'à lui seul de tous ses chagrins, & se reprocha seulement l'imprudence qu'il avoit euë, en introduisant un homme du mérite du Baron auprès de sa Femme. Il mourut pû de tems après, laissant par son exemple un avertissement à tous les Maris, de ne pas tomber dans le même défaut.

Il ne fut pas plûtôt enteré, & son Elégie publiée, que toute la Ville parla du mariage de sa Femme avec le Baron comme d'une chose sûre. On se faisoit même un plaisir de penser combien le Poëte seroit déconcerté, lors que la constante *Sacharissa* prendroit le parti de se consoler dans les bras d'un nouvel Epoux. On ne s'entretenoit d'autre chose dans toutes les Compagnies, où *Berintha* parloit de cela comme d'une affaire faite; pendant que la pauvre Madame de *St. Amant*, déchirée par tout ce que le devoir & l'Amour ont de plus cruël, faisoit céder sa passion à la reconnoissance qu'elle devoit à son défunt Epoux, à la fidelité qu'elle se croïoit obligée d'avoir pour les derniéres promesses qu'elle lui avoit faites, & qu'épouvantée par les sevéres remonstrances de sa Mere, & tourmentée par l'aimable idée de son cher Baron, elle résolut de quiter la Ville, pour se reti-

rer dans une maiſon de Campagne, où elle s'abandonna à une mélancolie qui fit bientôt impreſſion ſur ſa ſanté. Le Combat qu'elle avoit à ſoutenir étoit rude; car quelques fois elle s'imaginoit qu'elle étoit apellée à réparer l'injure que la fortune avoit faite au Baron, en partageant avec lui les grands biens qu'elle poſſédoit, puis qu'elle pouvoit par là le tirer de l'obſcurité, & qu'il avoit aſſez de mérite pour l'engager à cela. Il obſerva de ſon côté de ne lui témoigner aucune prétention. Dans les premiéres viſites qu'il lui rendit, il ne lui parla que du regrèt que lui cauſoit la perte d'un ſi cher Ami, & ce ne fut qu'après que tous les tems qu'on doit donner à la bienſéance furent paſſez, qu'il lui éxagéra tout ce que la tendreſſe qu'il avoit pour elle, & la contrainte qu'il s'étoit faite depuis ſi long-tems par ſon ſilence, lui avoit fait ſouffrir. Après cela, pour lui faire voir qu'il ſçavoit ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, il lui répéta, avant de lui donner le tems de lui répondre, tout ce qui s'étoit paſſé entre elle & *Berintha*, dans la Sale à manger, & la pria, par toutes les bontez qu'elle avoit euës pour lui, de faire quelque atention à la maniére dont il s'étoit conduit, & à la diſcrétion qu'il avoit euë de ne lui faire jamais connoître qu'il ſe fût aperçû de ſon bonheur, que lors qu'elle ſe trouvoit en état de le rendre parfait. Madame de *St. Amant* lui avoüa naturellement qu'elle l'aimoit depuis fort longtems, mais après lui avoir fait connoître ingenûment les ſentimens de ſon cœur; elle

lui

lui dit aussi la promesse qu'elle avoit faite à son Epoux mourant, & la résolution où elle étoit de la garder inviolablement, & le pria en même tems de ne la plus voir, puis que dans la situation où elle se trouvoit, ses visites ne pouroient aboutir qu'à leur faire du tort à tous deux. Elle l'assura qu'elle ne se marieroit jamais à d'autre, & qu'il pouvoit comter sur tous les services qu'elle pourroit lui rendre, par raport à sa fortune, & disposer de tout ce qui étoit à elle, excepté sa personne.

Cependant sa Mére qui ne la croïoit pas dans des dispositions aussi raisonnables, & que les visites du Baron allarmoient extrémément, la tourmentoit continuellement, la faisant souvenir sans cesse de ce qu'elle devoit à la mémoire de son Mari, & à ses Enfans, & de toutes les raisons qui devoient l'empêcher de se remarier à un gueux, c'étoit ainsi qu'elle apelloit le Baron, & elle poussa si loin la chose qu'elle lui dit qu'elle aimeroit beaucoup mieux descendre avec elle dans le tombeau, que de lui voir faire un Mariage, dont tout le monde seroit scandalisé, & la voir dans les bras d'un homme, qui avoit causé la mort d'un Mari, qui devoit lui avoir été si cher; & qui par là avoit imprimé une tache à sa vie; enfin elle lui en dit tant, que la pauvre petite Femme en tomba malade, & ne fut pas longtems sans donner par sa mort une grande preuve d'Amour & de constance, où les ennemis du Beau Séxe n'ont pas laissé de trouver matiére de blâme, & d'où l'on peut

voir que quand on s'opose à la volonté des Femmes, ont court risque de les faire mourir.

Voilà donc, dit alors la *Vertu*, ce qui a donné sujèt à la seconde Elegie; A quoi bon tous ces détours du Poëte; pourquoi n'a-t-il pas raporté l'Histoire naturellement, elle auroit fait plus d'honneur à l'Heroïne, & le cas auroit été assez nouveau, de voir une Femme qui aime mieux mourir que de manquer à son devoir. Je vous demande pardon, Madame, repliqua l'*Intelligence*, il est encore plus extraordinaire de voir qu'une Femme meure d'Amour pour son Mari, & de douleur pour sa perte. Voilà le cas le plus nouveau qu'on puisse voir sous le Soleil.

De tout ce que Madame l'*Intelligence* vient de nous conter, interrompit *Astrée*, je ne trouve rien qui puisse m'être d'usage pour la conduite de mon Prince: à moins qu'il n'aprenne par là à tâcher de se faire aimer de sa Femme, avant de l'épouser, afin qu'étant devenuë Amoureuse de lui, elle ne la devienne pas dans les suites de quelque autre. Voilà tout le fruit que je puis tirer de cette Histoire.

Mais, dit la *Vertu*, nous avons déja fait bien du chemin; Voici un * Temple ouvert; ne ferions-nous pas bien d'y entrer, pour rendre graces à *Junon* du succès de notre voïage; car c'est à cette Déesse qu'il est dedié. La structure en est belle, dit alors l'*Intelligence*; voïez l'élévation de ses Tours, dont le faîte paroît se perdre dans les

* L'Eglise de Salisbury.

les nuës; admirez la sculpture de toutes ces figures & l'ordre d'Architecture qui y est observé. Considérez un peu, lors que vous entrerez sous ses Portiques, la quantité de Colomnes de marbre qui soutiennent ce bâtiment; vous y en trouverez autant qu'il y a d'heures dans une année; faites atention à la quantité des fenêtres, qui sont en aussi grand nombre que les jours que Phebus compte dans sa course solaire; &, pour rendre la comparaison complète, aussi nombreuses que les nuits que la Lune éclaire alternativement avec son lumineux frére; voïez comme les couleurs de ces fenêtres sont bien variées; comme toutes les images en paroissent vivantes, & voïez par là combien les Mortels sont ingénieux. Le Fondateur de ce Temple eut ordre de *Junon* de l'ériger en son honneur. Cette Déesse lui aparut en songe pour cela, & lui promit que ce bâtiment dureroit autant que le Monde; c'est-à-dire jusques au tems que tout l'ouvrage de la création sera détruit, ou qu'il prendra une nouvelle forme, & pour marquer la solidité de cette promesse, par une espéce de Miracle, elle a voulu que les Fondemens de cet Edifice fussent posez dans l'eau. Ils ne sont pas à plus de six pieds dans la Terre, tout le reste est apuïé sur l'Element le plus propre à le faire périr.

Il me semble, dit alors *Astrée*, que la devotion qu'on a dans ce Temple ne répond pas à la beauté du bâtiment, & j'en suis bien moins satisfaite. Le * *grand Prêtre*, quoi

* L'Eveque de Salisbury.

(Ce caractére est aussi faux qu'empoisonné.)

quoi que revêtu de ses ornemens Majesteux, ne paroît nullement remplir la dignité de sa charge ; voïez comme il a l'air assoupi, & les airs penchez qu'il se donne : on diroit qu'il est couché sur un Canapé, & son atitude n'est rien moins qu'édifiante ; oh, dit l'*Intelligence*, il ne vous paroîtroit pas si indolent, si c'étoit à présent l'heure de parler en public, & vous verriez comme il déclame avec force ; tout le monde admire son éloquence, la beauté de son geste & le son de sa voix ; mais voilà aussi tout ce qu'il y a d'admirable en lui ; car l'Amour dont il n'a pas pû se défendre, l'orgueil, & quelques autres vices, dont il est entaché, ternissent fort son caractére ; Le respèt qu'on doit avoir pour les Ministres des Autels, m'impose silence sur son chapitre, & m'engage à cacher ses défauts, bien loin de les publier. Mais, dit *Astrée*, il me semble que les autres Prêtres n'ont guéres plus de dévotion ; voïez comme ils tournent tous leurs régards du côté des Belles : ils chantent leurs himnes comme par corvée & machinalement ; leur cœur ni leur esprit ne paroissent pas y avoir de part ; on voit qu'ils sont païez pour cela, & qu'ils n'y sont point portez par leur zêle ; & leur froideur m'inspire du mépris pour eux.

La nuit vient nous surprendre, interrompit la *Vertu*, *Cynthie* est déja montée sur son char ; voïez comme elle prend les reines de la nuit pour gouverner le monde, en l'absence de son Frere. Il seroit à propos d'atendre le retour de l'Aurore pour continuer notre voïage. Cette Alée d'arbres qui conduit

duit à la maison que nous voïons devant nous ; ce Cabinet de Verdure & ce banc que voilà nous offrent de quoi nous reposer, jusques à ce que nous puissons nous remettre en chemin. Reposons nous y, dit *Astrée*, j'y consens ; mais voïons plûtôt qui est cette * Dame qui s'avance ; elle a l'air Majestueux ; & le Cavalier qui l'acompagne me paroît fort empressé à la persuader. Ils viennent s'asseoir près de nous, écoutons leur conversation.

* La Veuve du Chev: R: Howard.

Ces deux personnes ne furent pas plûtôt assises, que la Dame rompant la premiére le silence dit au Cavalier : pourquoi vous obstinez-vous, Comte, à vouloir que je vous donne une preuve de mon estime, qui vous ferois d'abord perdre toute celle que vous avez pour moi. Ne pourrai-je jamais vous obliger de me laisser en repos, & faut-il vous répéter sans cesse l'impossibilité où vous étes de pouvoir jamais toucher mon cœur. Non, charmante Baronne, répliqua le Cavalier, il n'y a rien au Monde qui puisse m'engager à m'éloigner de vous, à moins que vous ne me précipitiez dans le désespoir, en me faisant voir que vous ne méritez pas d'être aimée : expliquez moi ce cruel mistére, dans lequel je ne sçaurois pénétrer, & que vous m'avez promis de me débrouiller, & jusques à ce que je sache si ce phantôme qui vous ocupe, & qui cause votre mélancolie, ne pourra point disparoître, permétez-moi d'errer dans cette solitude, & d'y chercher les ocasions de pouvoir vous fléchir. Eh bien, Comte, puis que rien ne

peut vous fléchir, & que vous voulez absoulument me pousser à bout, je le veux, dit la Dame, vous allez me mettre au désespoir; n'importe, il faut vous satisfaire: mais il est bien triste qu'une homme comme le Comte de *Meilliers* ne fasse servir son mérite, qu'à augmenter les malheurs d'une infortunée, en voulant, à toute force, lui arracher son secrèt. Mais charmante Baronne, dit le Comte, pourquoi faut-il que mon Amour vous cause tant de trouble? Car au mérite près, dont je ne prétens pas faire comparaison avec vous, puis que peu de personnes vous égalent, à cela près, dis-je, tout le reste est assez pareil, & ma naissance & ma fortune ne peuvent pas me défendre de lever les yeux jusques à vous. Pourquoi tous ces termes de désespoir, & pourquoi nourrissez-vous toutes ces sombres vapeurs dans une retraitte ennuïeuse? Quand vous avez de quoi être la plus hûreuse du monde, en faisant le bonheur d'autrui; où peut-on trouver une Dame aussi aimable que vous? Helas! que les aparences sont trompeuses, s'écria tristement la Dame; je m'en vai dès ce moment vous guérir de votre Amour. Le serment que vous m'avez fait de garder inviolablement mon secrèt, m'enhardit à vous découvrir la plus importante circonstance de ma vie, & ce qui en fait toute l'amertume; car pendant que tout le monde envie mon sort, & qu'encore jeune, & peut-être même assez aimable, j'ai lieu de me louër de la fortune, je me trouve, malgré tout cela,

& au milieu de tous mes biens, la plus misérable du monde. Paſſez-moi ces larmes que ma foibleſſe me force de répandre, & qui interrompent un reçit que je vous promets de continuer juſques à la fin.

Vous me connoiſſez ; ainſi il eſt inutile de vous parler de ma naiſſance : vous ſçavez auſſi que ma Mére paſſoit pour être un peu galante, qu'elle ſe ſépara d'avec ſon Mari, & qu'on crût dans le Monde que le Baron de * *Somes* étoit ſon Amant ; Il avoit paſſé la fleur de ſon âge ; mais quoi qu'il ne fût plus jeune, il étoit pourtant encore fort bien fait. Je ne ſçai s'il avoit quelque intrigue criminelle avec ma Mére : mais ſi cela étoit, il ſe ménageoit d'une maniére à bien ſauver les aparences. C'étoit un homme poli, qui avoit un génie ſuperieur, qu'il avoit pris ſoin de cultiver dans toutes les Cours où il avoit voïagé. Vous avez ouï parler de lui, & vous avez admiré les Ouvrages qu'il a donnez au public ; ainſi il eſt inutile que je m'arrête plus long-tems à vous donner ſon caractére ; il me ſuffit de vous dire que voulant s'acquiter du devoir d'un bon parent, il me donna ſes inſtructions ſur la maniére dont je devois me conduire, & des regles pour me rendre eſtimable dans le monde. Ma Mére ne s'y étoit pas priſe de même pour mon éducation ; car elle m'avoit acoûtumée de bonne heure à aimer la flaterie, qui eſt la plante la plus pernicieuſe qui puiſſe croître dans le jardin d'Education. On m'aprennoit à me plaire aux éloges qu'on me donnoit ſur ma beauté : ma

* Le Chev. R: Howard.

Mere ne cessoit de m'en donner elle-même, au lieu de me parler de la Vertu. Quel poison dangereux pour les jeunes filles, que cette bonne opinion qu'on leur fait prendre d'elle-même, & que les Meres sont à blâmer quand elles ne font pas un meilleur usage des premiéres années de leurs Enfans, & qu'elles ne s'éforcent point, dès leur plus tendre Enfance, de porter leur cœur à la Vertu. La mienne ne se ménageoit point devant moi, elle disoit & faisoit des choses que j'aurois dû ignorer à mon âge; cela soit dit sans vouloir m'excuser, & sans acuser sa mémoire; enfin le Baron qui n'aprouvoit point la maniére dont elle m'élevoit, quoi qu'il eût une grande estime pour elle, résolut de m'en séparer, & me trouvant un assez bon sujèt, il emploïa le crédit qu'il avoit à la Cour pour me procurer un établissement avantageux auprès de la Reine. Ce fut là que je mis à profit les premiéres leçons qu'on m'avoit données, & que l'amour de la flaterie & le désir d'être admirée, m'auroient sans doute renduë la plus fiéfiée coquête du Monde, si l'Amour n'eût pas fixé d'abord mon cœur. Ce fut le Prince de * *Sira* qui sçût le toucher. Je le voïois souvent à la Cour. Le rang qu'il tenoit auprès de ma Maîtresse, lui rendoit son accès facile. Il lui parloit quand il vouloit; mais il n'auroit osé lever ses yeux jusques à elle, ni prétendre à une conquête aussi illustre: Ainsi comme je me flatois d'avoir quelques agrémens, & qu'il ne me manquoit qu'un peu de secours de la fortune, je crus que j'avois de quoi arêter

* Le Duc de Shrewsbury.

arrêter ce Prince. J'ignorois encore que dans ce Siécle perverti, les dignitez ne peuvent s'aquerir qu'à beaux derniers contens, & que les plus grands Princes, comme les particuliers, consultent plus l'interêt que tout autre chose, lors qu'il est question de se marier.

Pendant que je me repaissois de l'espérance d'engager le Prince de *Sira*, ma Mére mourut, & le regrèt que j'eus de sa perte, joint aux inquiétudes que mon nouvel Amour me causoit, m'inspirérent une mélancolie que rien ne pouvoit dissiper: Je fuïois tous les divertissemens qu'on rencontre à la Cour, les éloges ni la flaterie ne trouvoient plus le sécrèt de me plaire; je n'avois plus de penchant à la coquêterie, & enfin je ne me connoissois plus moi-même. Je voïois tous les jours le Prince de *Sira*; mais helas! Je ne m'apercevois pas qu'il me vît; car il ne me distinguoit point, & n'avoit pas plus d'atachement pour moi que pour un autre. Je n'osois lui faire connoître les sentimens que j'avois pour lui; parce que je voïois bien que les siens n'y répondoient point. Enfin, après que le tems de mon deüil fut expiré, je fus la plus surprise du monde de voir que le Baron de *Somes* vint m'offrir son cœur & sa fortune; & me proposa de m'épouser. Son bien étoit considérable, son âge fort avancé; ainsi ce Mariage, quelque disproportionné qu'il parût être, étoit pourtant très avantageux pour moi. J'acceptai donc le parti, au grand étonnement de toute la Cour,

 qui

qui ne ſçavoit pas les raiſons ſecrètes qui m'engageoient dans cette affaire, car je comtois, qu'après avoir recueilli la ſucceſſion du Baron; je pourrois être aſſez riche pour que le Prince de *Sira* recherchât mon alliance, comtant bien que le mauvais état de ma fortune métoit un obſtacle inſurmontable à toutes les eſpérances que je pourois avoir ſur ſon chapitre.

Voilà ce qui détermina mon Mariage. Dès qu'il fut fait, je ne m'ocupai que du ſoin de plaire à mon Mari. J'évitois toutes les ocaſions de lui donner de la jalouſie. J'allois rarement à la Cour & dans les aſſemblées publiques, & je me bornai au commerce de quelques amis particuliers, & aux plaiſirs que mon Epoux pouvoit partager avec moi. Cette retraite ne me coûta pas beaucoup, & me fit pourtant honneur dans le Monde; ma conduite fut aprouvée, quoi qu'elle fût l'effèt du dégout que j'avois pour tout ce qui n'étoit point le Prince de *Sira*, que tout le monde croïoit en intrigue avec la premiére * Favoirte de la Princeſſe *Inverneſſe*: J'enviois ſa bonne fortune, & dont j'aurois voulu partager ſon crime; car elle étoit mariée auſſi bien que moi, & par conſéquent ſon commerce ne me devoit pas paroître le plus innocent du monde. Tourmentée par des déſirs qui ne pouvoient être que criminels, je courus moi-même à ma perte, en cherchant à entrer en liaiſon avec ma Rivale, pour avoir ocaſion de voir ce trop dangereux Prince. Il me parut frapé de ma vûë; mon viſage, qui lors que j'étois fil-

* Ducheſſe de Marlbourg.

fille avoit à peine arêté ses regards, lui parut mériter toute son atention, & il sembloit que le Mariage m'eût donné tout un autre prix. Après les premiéres visites, il chercha l'ocasion de me parler des sentimens que je lui avois inspirez, & je puis dire que son discours me fit connoître qu'on pouvoit goûter de véritables plaisirs dans la vie. Tous ceux que j'avois sentis jusques alors m'avoient paru insipides, & ne m'avoient pas causé la centiéme partie de la joïe que cette charmante déclaration me fit. Je n'eus pas même assez de force pour la dissimuler, & peut-être que ma sincérité me fut nuisible, & que le Prince atribua moins sa bonne fortune à son mérite, qu'à un manque de Vertu, que ma foiblesse lui donna lieu de soupçonner. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plûtôt sûr de ma tendresse, qu'il me pressa de la lui marquer par des effèts. Je n'avois pas la force de me fâcher de ses propositions, quoi qu'elles fussent injurieuses à ma Vertu; & bien loin qu'un pareil discours me fît de la peine, je n'en sentois que lors qu'il le finissoit, & je ne craignois rien tant que de voir réfroidir les empressemens qu'il avoit pour moi. Je n'osois le refuser directement, de peur de le rebuter en lui ôtant entiérement l'espérance; je me retranchois à éviter soigneusement de me trouver seule avec lui, & il faisoit de son côté tout ce qu'il pouvoit pour en faire naître l'ocasion; & enfin lassée de la contrainte dans laquelle je vivois, & vaincuë par ses priéres, & plus encore par la violence de

 mon

mon inclination, je lui promis un rendez-vous, & nous prîmes les mesures les plus justes pour qu'il ne fût ni sçû ni troublé: mais le succès ne répondit point à notre atente, car mon Epoux tomba malade le même jour que nous avions destiné à nos plaisirs, & je fus obligée de l'emploïer à tout autre usage. Je ne bougeai point de la ruelle du lit de mon Mari, il ne prit rien que de ma main, & la maniére dont je m'aquitai de mon devoir, lui fit emporter au tombeau une opinion très avantageuse de mon cœur & de ma Vertu. Il récompensa mes soins par le don de tout son bien, & me laissa en possession d'une fortune assez considérable, pour pouvoir aspirer au Prince de *Sira*. Les bonnes maniéres de cet Epoux, la considération que j'avois euë pour lui; même avant d'être sa Femme; son humeur complaisante, & tout ce qu'il avoit fait pour moi, m'avoient assez touchée pour que je la fusse vivement de sa perte, & je suis sûre que j'en aurois été inconsolable, si mon cœur n'avoit pas été occupé de la fatale passion que le Prince de *Sira* m'avoit inspirée.

Toute la Cour me témoigna prendre part à ma perte, & je reçûs les complimens de condoléance qu'on me fit là-dessus, sans emportement, & avec toutes les marques d'une douleur, où il n'entroit point d'affectation, & qui ne sortoit point des régles de la bienséance, évitant tous ces transports que les jeunes Veuves ont accoûtumé de faire paroître, & qu'elles démentent bien-

tôt

tôt après. La maniére dont je me comportai dans cette occasion augmenta la bonne opinion qu'on avoit de moi ; mais parmi tous ceux qui s'empresſérent pour me consoler, je ne vis point paroître le Prince de *Sira*, que j'aurois crû devoir venir des premiers. Je me repentis de la promesse que j'avois eu la foiblesse de lui faire, & je ne doutai point qu'elle ne m'eût coûté toute son estime. Cette pensée m'affligea ; je voulus le revoir, pour tâcher, par d'autres maniéres, de lui donner meilleure opinion de moi, & je lui écrivis deux mots pour le prier de me venir trouver dans une heure, où je sçavois qu'il n'y auroit personne chez moi. Il vint comme je le souhaitois. Nous étions seuls, & les momens étoient favorables. Je lui reprochai, après les premiers complimens, la dureté qu'il avoit euë, de ne point prendre part à mon affliction, & de n'être point venu essaïer de la soulager, puis qu'il sçavoit bien que personne ne le pouvoit mieux que lui. Il me parut, par la maniére dont il me repondit, qu'il avoit été piqué de ce que j'avois manqué au rendez-vous, que je lui avois donné. Il me fut aisé de me justifier là-dessus, en lui faisant voir que le Baron étoit tombé malade le même jour. Enfin nous nous racommodâmes, & il renouvella ses instances au sujèt de la faveur promise. Comme les choses avoient changé de face, j'insistai de mon côté pour le mariage, & je résolus de ne me donner qu'à ce prix. Il parut se conformer à ma volonté, ne pouvant pas me réduire à la sien-

fienne; mais il ne pouvoit pas se résoudre à atendre que le tems de mon deüil fût passé? Son Amour étoit trop impatient, pour qu'il pût laisser écouler tranquilement tous ces délais, & je ne voulois pas non plus blesser les régles de la bienséance. Helas! il auroit bien mieux valu surmonter ces vains scrupules, & se mettre au dessus du qu'en dira-t-on, que de me rendre malhûreuse comme j'ai fait, en sacrifiant à l'aparence de l'honneur, & au soin de ma réputation, le véritable honneur & tout le répos de ma vie. Le Prince étoit empressé pour ce qu'il apelloit bonheur; mes desirs répondoient aux siens; il n'y avoit que trois mois que j'étois Veuve; ainsi l'expédient que nous trouvâmes pour abreger le tems & les formalitez, fut de nous engager l'un à l'autre, par contract, & par les promesses les plus solemnelles. Ma Femme-de-Chambre, sur la fidelité de laquelle je pouvois comter, fut la dépositaire de nos sermens, & après toutes ces précautions, je ne fis plus de difficulté de recevoir le Prince dans mes bras. Mais helas! je ne sçûs pas l'y retenir long-tems, certain travers qu'il se donna à la Cour, & les déboires qu'il y reçût lui firent prendre le parti d'aller voïager; quel fut mon déplaisir! quand il m'annonça qu'il falloit nous séparer. J'eus beau lui faire voir toute ma douleur, rien ne pût l'arêter; il me laissa dans des defailliances, & dans un état qui auroit atendri un rocher, & toute la consolation qu'il me donna fut de me promettre qu'il

feroit

feroit de retour avant que l'année de mon deüil fût finie. Ah! le perfide, il n'avoit pas deſſein de me tenir parole, & le dégout qu'il avoit pris pour moi, avoit bien plus de part à ſon voïage, que ceux qu'il prétendoit avoir eſſuïez à la Cour; penetrée juſques au vif de ſon ingratitude, bourellée par mon repentir, & tourmentée par l'Amour & le déſéſpoir, je me ſuis confinée dans cette ſolitude, où le tems & la raiſon commençoient à me faire goûter quelque tranquilité! le dépit de me voir mépriſée par un ingrat, qui n'a pas ſeulement daigné m'écrire pendant toute une année, m'auroit enfin déterminée à l'oublier entiérement, ſi par votre obſtination à vouloir vous faire aimer de moi, vous ne m'aviez forcée à rapeller des ſouvenirs douloureux, afin de vous faire connoître l'obſtacle inſurmontable, qui s'opoſe à vos prétenſions. Ainſi vous avez troublé toute la douceur que je me prométois de mes réfléxions & de ma retraite: je vous régardois comme un voiſin & un bon Ami: je me faiſois un plaiſir de votre converſation, mais vous l'avez troublé, en voulant prendre la qualité d'Amant; vos aſſiduitez m'ont fait beaucoup de peine; je vous eſtime, & comme j'ai lieu d'être perſuadée de la ſincérité de vos ſentimens, j'ai voulu auſſi vous faire connoître toute la droiture des miens. Je vous confie le ſecrèt que j'ai le plus d'intérêt de tenir caché. Je vous ai fait confidence de toutes mes foibleſſes, & pendant que toute *Angela* a peine à comprendre comment à

la

la fleur de mon âge, j'ai pû me retirer de la Cour, & renoncer à toute sorte de conversation, pour m'enterrer toute en vie dans ce désert, vous étes le seul au monde qui sçavez la véritable cause d'une conduite, qui, comme toutes les choses de la vie, est aplaudie par les uns & condamnée par les autres.

- Vous m'en avez assez dit, Madame, répondit alors le Comte, & un peu trop même pour mon repos. Cependant vous pourriez m'en dire d'avantage, & vous allez me métre au désespoir, si vous n'avez pas la bonté de continuer le récit de votre Histoire.

Eh! que voulez-vous d'avantage, repliqua la Baronne, je vous ai dit l'essentiel, & je n'ai suprimé, pour abréger un discours ennuïeux, que mes plaintes & mes regrèts, & tout ce que la douleur me força de dire dans une si triste ocasion. Pour le Prince, tout ce que j'en sçai; c'est qu'il a parcouru l'Allemagne, la Grande-Bretagne & la France; qu'il est allé ensuite à Bruxelles, d'où on disoit qu'il se préparoit à repasser à *Angela*; mais encore un coup, ce n'est point par lui, mais par la voix publique, que j'ai apris toutes ces nouvelles, sur lesquelles je ne sçaurois fonder aucun raïon d'espérance; car quelle aparence que l'ingrat songeât à revenir dans des lieux où j'habite, lui qui me hait assez pour avoir préféré l'éxil à la présence d'une Femme, dont il sçait bien qu'il est adoré, dont le cœur ne fut jamais sensible que pour lui, & dont la tendresse lui fait consommer en regrèts le plus bel âge de sa vie. Il ne tiendroit qu'à

lui

lui de faire tout le bonheur de mes jours, pendant que par son ingratitude il en cause toute l'amertume.

C'est donc là, repliqua encore le Comte, tout ce que vous avez à me dire du Prince de *Sira* ; il faut Madame, ou que vous ne soïez guére sincére, ou que vous ignoriez encore le plus grand de vos malheurs.

Ah Comte ! s'écria la Baronne, je vois votre but, vous connoissez mon humeur jalouse, vous cherchez à m'alarmer, afin de vous vanger par là de mes refus ; vous avez réüssi, la rage & la fureur s'emparent de mon ame, achevez, je vous en conjure par tout l'atachement que vous avez bien voulu me marquer, & tirez moi de cet état d'incertitude, qui est le plus triste de tous les états. Eh quoi ! Madame, dit le Comte, seroit-il possible que le bruit qui s'est répandu par tout du mariage du Prince, ne fût point venu jusques à vos oreilles. O Ciel ! s'écria la Baronne, il est marié, cela se peut-il ; mais pourquoi cela ne se pourroit-il point, continua-t-elle, & pourquoi suis-je surprise de sa perfidie : faut-il atendre autre chose des hommes, & quel fruit aurois-je tiré de ma retraite, si je n'y avois point apris à n'être surprise de rien, à m'atendre à tout, & à me soûmetre à tout ce que les Dieux veulent me faire souffrir. Continuez donc votre récit que je vous promèts de ne plus interrompre par mes exclamations.

Votre resignation me fait plaisir, répondit le Comte, elle augmente l'estime que j'ai pour

pour vous, & pour augmenter le mépris que vous devez avoir pour votre infidéle, je vous dirai qu'il a épousé une personne, qui vous est fort inferieure en mérite. * Elle n'a ni beauté ni jeunesse, elle a de la naissance, & c'est tout; tous ses agrémens consistent à sçavoir atirer les gens avec adresse, & quoi qu'elle ait fait ce manége pendant plus de trente ans qu'elle a été auprès de sa Tante, qui étant une Femme de condition, a toûjours assemblée chez elle, où tous les étrangers & toutes les personnes de distinction vont ordinairement passer les jours & les nuits à jouër à la bassette, malgré tout cela elle n'avoit encore pû acrocher personne. On prétend même que le Prince y a été atrapé, & que ne voulant avoir avec elle qu'une affaire de galanterie, deux de ses Fréres le contraignirent à prendre la chose plus sérieusement, & le forcérent à épouser leur Sœur. Cependant, malgré le manque de bien & de jeunesse, il paroît fort passionné pour sa Femme. Il se prépare à la mener dans *Atlantis*, où ils sont atendus incessamment, & c'est sans doute votre solitude qui a fait que vous n'avez pas entendu parler de cela: La nouvelle Princesse affecte de caresser toutes les personnes de notre Nation qui se trouvent dans son Païs, afin de se faire d'avance des amis dans celui-ci; & pour ne s'y pas trouver étrangere lors qu'elle y arivera, elle s'est déja faite instruire de toutes les intrigues de nos gens de con-

* C'est une Itailienne dans la bouche de la quelle on a mis depuis peu une Harangue au Roi de France, qui à fait beaucoup de bruit.

condition; si bien que dès qu'il lui en tombe quelqu'un sous la main, pourvû qu'elle sçache son nom, la connoissance est bien-tôt faite, & elle cause avec lui tout comme si elle avoit été élevée dans la même famille. Voilà les effèts de cette adresse dont je vous ai dit qu'elle étoit douée, & tout ce que je trouve de plus extraordinaire dans son caractére. Du reste je ne voudrois pas décider, si cette grande curiosité, & tous ces tours d'adresse & de souplesse sont dignes de loüange ou de blâme; je laisse aux autres le soin d'en juger. Je me contenterai de dire, que selon moi, le silence & la modestie sont les meilleures qualitez qu'une Femme puisse avoir, & qu'en un mot le choix que le Prince de *Sira* vient de faire vous vange parfaitement de son infidélité.

Quoi! dit alors la Baronne, ce traitre compte de venir impunément dans des lieux, où il a fait un aussi sanglant outrage à une Femme comme moi? Ah! cette idée trouble toute la tranquilité dont je me vantois: je ne respire plus que vangeance; donnez-moi là-dessus vos conseils, afin que je puisse trouver le moïen de punir ce perfide, sans qu'il faille pour cela sacrifier ma réputation. Le meilleur conseil que je puisse vous donner dans cette ocasion, répondit le Comte, c'est de ne rien faire: *Il est plus sûr de se vanger par l'oubli que par la colére*, vos prétensions, quelques justes qu'elles puissent être, n'étant fondées que sur un acte en forme, ne sçauroient prévaloir sur un mariage célébré avec toutes les cérémonies requises.

 ainsi

ainsi tout le bruit que vous pouriez faire là-dessus, n'aboutiroit qu'à détruire cette bonne opinion qu'on a dans le monde de votre Vertu, à laquelle votre infidéle seroit obligé de donner de terribles ateintes, pour faire excuser sa perfidie : car il ne pouroit métre là-dessus son honneur à couvert qu'aux dépens du votre, ce qui ne serviroit qu'à réjoüir le Public, & à vous atirer le blâme de ceux qui régardant la chose sans passion, trouveroient que vous vous étes fiée un peu trop légérement à la parole d'un homme, dans une affaire d'une aussi grande importance : car enfin l'honneur est ce qu'une Femme doit avoir de plus précieux. Il en est de cela pour votre Sexe, comme de la valeur chez le notre; & les Meres sont bien blâmables, lors qu'elles n'avertissent pas de bonne heure leurs filles d'être en garde contre tous les piéges que les hommes tendent à leur Vertu; car on sçait bien qu'ordinairement leur passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite, & qu'il est rare de voir que dans le choix qu'on fait d'une Femme, on se détermine pour celle à qui l'on a le plus d'obligation. Cette ingratitude est condamnable, je l'avoüe ; cependant elle est naturelle à tous les hommes, & je m'étonne qu'il y ait encore des Femmes assez crédules pour s'y laisser atraper. Vous étes encore hûreuse dans votre malheur, puisque personne n'en a connoissance : quel dommage que d'aussi Belles inclinations que les votres n'aïent pas de bonne heure été cultivées comme il faut, & qu'une bonne édu-

éducation ne vous ait pas apris à parer contre les ataques de l'Amour, & à vous garantir par là des peines où il vous a plongée: mais ces réflexions viennent un peu trop tard; ainsi elles sont inutiles. Je m'étonne même qu'aïant été élevée avec tant de relâchement, vous ne soïez pas tombée dans de plus grandes fautes, & que vous soïez capable d'avoir autant de repentir de celles que vous avez faites; le meilleur parti que vous puissiez prendre selon moi, c'est de rester encore dans cette solitude; mais de l'égaïer un peu par des divertissemens innocens, & par le commerce de vos Voisins, qui ont une véritable considération pour vous: tâchez de vous dissiper avec eux, & de dissiper vos chagrins; tâchez à détester l'ingratitude & la perfidie, & vous ne serez pas long-tems sans détester le Prince de *Sira*, aïez de l'horreur pour toutes les passions illégitimes, & vous éteindrez bien-tôt celle que vous avez pour lui, & qui est la source de tous vos maux: suportez ces maux avec patience; vous souvenant que les justes Dieux veulent que la vie des Mortels soit traversée, de peur qu'une trop longue suite de prospérité ne leur fit perdre le souvenir de leur origine; & que ces mêmes Dieux vous ont exposée à cette épreuve, pour vous rapeller à eux: tournez tous vos désirs du côté de ces parfaits originaux; vous ne sçauriez les trop aimer, leur bonté vous y engage, c'est d'eux que dépend toute votre félicité, & sans leur secours vous ne sçauriez jamais être parfaitement hûreuse.

Nous ne ſçaurions entendre la réponſe que la Baronne fait au Comte, dit alors *Aſtrée*; car ils deſcendent le long de l'allée, & vont entrer dans la maiſon. Il me paroît que les pleurs & les ſanglots ſont le langage ordinaire de cette Dame, & je ſuis ſi fort en colere contre le Prince de *Sira*, qu'il ne tient à rien que je ne vange cette pauvre affligée. Il y a quelque choſe de ſi ingénu dans le récit qu'elle vient de faire, qu'il m'inſpire de la pitié, & je ne ſçaurois m'empêcher d'avoir bonne opinion de ce Comte, qui vient de lui donner d'auſſi ſalutaires conſeils. Il faut qu'il ſoit homme de mérite.

Il en a l'aparence, répondit l'*Intelligence*; mais voilà tout, & tout ce beau diſcours qu'il vient de faire, n'a pour but que ſon propre intérêt. Une hypothêque, dont peu de gens ont connoiſſance, abſorbe tout ſon revenu, & il eſt hors d'état de conſerver ſon rang & ſes titres, à moins qu'un mariage avantageux ne racommode ſes affaires. La Baronne lui conviendroit, car c'eſt la Femme la plus riche de la Province; la dangereuſe confidance qu'elle vient de lui faire, redouble les eſpérances qu'il avoit conçûës de l'obtenir; ainſi il ne faut pas s'étonner que voulant en faire ſa Femme, il lui donne des leçons de Vertu. Cependant elle ne poura jamais ſe réſoudre à l'épouſer, car elle a de l'averſion pour ſa perſonne, & elle ſe choiſiroit plûtôt un Mari parmi ſes domeſtiques; ſi elle l'épouſoit elle ſeroit malhûreuſe, car il lui reprocheroit un jour

tout

tout ce qu'elle vient de lui conter ; & si elle ne l'épouse pas, il se vangera de ses refus, en divulguant son secrèt. Jugez par là de son caractére ; qui croiroit à l'entendre si bien parler qu'il entretient deux Femmes débauchées, qu'il visite tour à tour, tant il est vrai que l'hypocrisie trouve place parmi tous les autres vices de Cour.

La sincérité de la Baronne a gagné mon cœur, dit alors la *Vertu*, je m'en vais tâcher de la ramener dans mon chemin, & d'essaïer si une Femme qui s'en est une fois égarée peut bien encore y revenir, avant que les rides & la vieillesse l'obligent de prendre ce parti. Je veux l'encourager par mes précéptes, & la rendre, si je puis, aussi illustre par ce retour vers moi, qu'elle est recommandable par sa beauté.

Pour moi, dit *Astrée*, je prétend que mon Prince évite l'hypocrisie, qui est le poison de toutes les vertus, & qu'il ait de l'horreur pour la perfidie du Prince de *Sira*, qui sous un prétexte spécieux & sans craindre d'irriter les Dieux, par de faux sermens, a dérobé l'honneur à une Femme ; que cela est indigne ! & qu'un homme qui connoîtroit le véritable honneur détesteroit une telle conduite ! Je veux que mon Prince soit chaste, qu'il rende la chasteté recommandable parmi les Hommes. Si l'on régardoit comme un crime parmi les grands, de séduire une Femme, tous les Hommes seroient vertueux, car il n'est pas ordinaire que les Femmes fassent les avances.

Voici l'Aurore qui se leve, interrompit

la *Vertu*, continuons notre voïage: la conversation racourcit en quelque maniére la longueur du chemin, & en dissipe l'ennui; Voïez ma chere *Astrée*, combien de monde il y a sur ces bruïéres, helas! toute cette foule est assemblée pour voir exécuter un criminel. Il faut être d'un tempérament bien cruel, pour trouver du plaisir à repaître ses yeux d'un pareil spectacle; car ils n'y vont point pour s'humilier & pour réfléchir sur la corruption de la Nature humaine, qui fait toûjours incliner les hommes au mal, & qui les entraine par là dans le précipice. Voilà une Femme atachée au gibet, & elle est vêtuë de blanc, avec un voile de taffetas sur le visage: elle a l'air d'une Femme de condition, & je voudrois bien sçavoir la cause de son désastre: mais, Madame, dit *Astrée* à une personne qui étoit toute éplorée auprès du gibet, ne pourriez-vous point suspendre pour un moment le cours de vos larmes, pour instruire des étrangéres de cette triste catastrophe, que l'interêt que vous paroissez y prendre me fait croire que vous n'ignorez pas. Je le veux bien, répondit la Dame campagnarde, j'ai une pétite maison tout auprès d'ici, & si vous voulez-vous y venir reposer, je vous dirai tout ce que je sçai de cette triste avanture. Les Divinitez voïageuses topérent à la proposition, & la campagnarde commença ainsi son discours.

Histoire & Caractére d'un Officier Militaire.

La Dame qui vient d'être executée, étoit fille d'un Gentilhomme de cette Province; elle se laissa abuser par un soldat de fortune,

ne, qui étoit en quartier dans le voisinage de son Pére. Ces gens de guerre sont d'un dangereux commerce pour les filles de Campagne, qu'ils éblouïssent par leurs habits dorez, & par leurs maniéres aisées. Ils ne vont jamais au Temple pour adresser leurs vœux aux Dieux; c'est du côté des Belles qu'ils les tournent: ils se font donner la carte de toutes celles de leur Paroisse, afin que connoissant leurs inclinations, ils puissent les prendre chacune par leur foible: après cela les bals & tous les autres plaisirs sont mis en œuvre: On dépense la paie d'un mois dans une nuit; mais qu'importe, tant pis pour les créanciers. Mr. l'Officier a beau calculer dans son lit ses debtes, & sa dépense, tout cela ne l'embarasse point: que la rage m'emporte, si j'étois le Pére ou la Mére de ces Demoiselles de Campagne, je leur ferois plûtôt avaler du feu que de les laisser aprocher de ces trompeurs à juste-au-corps rouges, dont le porte manteau ne renferme que l'habit du Regiment, une méchante Robbe de Chambre, deux ou trois paires de souliers, quatre vieilles chemises, autant de cravates fines, & usées à force d'avoir été blanchies; car arrive ce qui pourra, il faut changer tous les jours de linge, & les gourgandines à soldats sont toûjours ocupées à blanchir les Officiers, & très rarement païées de leurs peines; on n'entend sortir de la bouche de ces Messieurs que des blasphêmes & des ordures: s'ils sçavent jouër de la flute ou de quelques autres instrumens, il se servent de leurs talens pour

féduire les jeunes filles ; & pour paffer de l'oreille au cœur, ils leur citent des endroits de Comédies, & quelques Hiftoires compofées à plaifir, propres à les faire donner dans le panneau : ils joignent à leur éloquence des chanfons indécentes : quelques pas de dance, quelques cabrioles font auffi de leur rolle, qu'ils répétent chez les coëffeufes, afin d'avoir à crédit des nœuds d'épée, & de canes, des gands blancs, & tout l'atirail nécéffaire pour paroître avec avantage chez les Dames. Celle que vous avez vûë avoit feize mille écus de dot; fa Mére étoit morte & fon Pére étoit un vieux Matin d'avare, qui pour ne pas fe dégarnir de fon bien, ne fe preffoit pas de lui chercher un Mari, il ne la laiffoit jamais aller à *Angela*, notre Ville capitale, ni dans aucune Société; de peur qu'il ne lui en coûtât de l'argent: s'il l'avoit mife en coterie avec des Dames de Vertu, elle ne fe feroit point entêtée d'un fou d'Officier, & ne fe feroit point gâtée l'efprit par la lecture des Romans, qui étoit fon ocupation ordinaire; mais fon Pére auroit craint d'être obligé de régaler quelque fois chez lui les Dames, avec qui fa fille auroit eu commerce : ainfi il aimoit mieux la laiffer vivre dans l'indolence & dans une molle oifiveté. Elle avoit un Frére qui étoit le Cavalier du monde le plus accompli, & qui étoit allé voïager dans les Païs étrangers, lors que le fripon à jufte-au-corps bleu & rouge s'introduifit dans la maifon. S'il n'avoit pas été abfent, il auroit bien empêché les malheurs qui font arrivez ; mais telle

telle étoit la destinée de cette pauvre Demoiselle; l'Officier n'avoit point dessein de l'épouser, parce qu'il sçavoit que le Pére ne vouloit rien lui donner avant sa mort; ainsi il l'amusoit par de Belles paroles, avec quoi il trouvoit le secrèt de se procurer l'entrée de la maison, par une porte du jardin, qu'on lui ouvroit toutes les nuits, & d'où il montoit dans la Chambre de sa Belle. Je sçavois toutes leurs affaires, & vous ne pouviez jamais vous mieux adresser, pour sçavoir le secrèt de cette malhûreuse intrigue, qui aboutît au deshonneur de la Demoiselle. La Compagnie décampa peu de tems après, & la pauvre fille se trouva embarassée par les suites embarassantes d'une galanterie poussée un peu trop loin; quant le dénoument de l'avanture fût près d'ariver, le Frere revint de ses voïages, & cela redoubla l'embaras de la Sœur; il l'aimoit tendrement, & il étoit justement dans sa Chambre, lors que les douleurs commencérent à la prendre, & qu'elle se sentit prête d'acoucher. Pour se tirer d'affaires, elle prétexta un grand mal de dents, & pria son Frere de la laisser reposer & se retirer dans sa Chambre. Il n'y fut pas plûtôt entré, que les douleurs redoublant, elle fut forcée de crier. Le Chevalier, dont la Chambre n'étoit pas éloignée, courut à son secours, ne sçachant ce que ce pouvoit être; mais elle ne voulut point lui ouvrir la porte, disant qu'elle étoit en chemise & presque enragée du mal de dents. Il n'insista point après cette réponse, & fut se recoucher; après

quoi la Belle acoucha toute ſeule, & ſans aucun ſecours, d'un très beau garçon, auquel elle arracha d'abord le boïau, de peur que par ſes cris, il ne découvrît ſa honte, ſçachant bien que ſon Frere avoit trop d'honneur pour ſuporter patiemment le deshonneur qu'elle venoit de faire à ſa famille. Ce fut un miracle que dans une opération de cette nature elle ne ſe tuât pas elle-même, mais, le Ciel la reſervoit pour ſervir d'exemple aux filles qui, comme elle, pourroient ſe laiſſer entraîner d'un abîme dans un autre abîme.

Quand elle eut fait cette cruelle expédition, elle envelopa l'Enfant & le reſte dans une de ſes Robbes-de-Chambre, & ſe coucha. A peine fut-il jour, qu'elle ſonna pour faire venir *Alice* ſa Femme de Chambre, à laquelle elle ordonna de lui aller chercher d'une eau, qui eſt bonne contre la contagion, diſant qu'elle étoit fort tourmentée des vapeurs; & enfin après bien des tours & des détours & après avoir fait préſent à cette fille d'une vieille Robbe-de-Chambre, & de quelques autres nippes, elle la fit jurer d'être fidéle, & de ne jamais révéler ſon ſecrèt, & lui demanda par grace de porter l'Enfant né mort dans une goutiere de plomb, où l'on ne foüilloit jamais, afin qu'il pût y reſter, juſques à ce qu'elle ſe portât mieux, & qu'elle fût en état de faire une foſſe & l'enterrer, ce qu'*Alice* n'oſoit pas haſarder d'entreprendre toute ſeule. Cette fille obéït toute tremblante, mais quelques jours après, ſoit que ſuivant

la

la coûtume de ses pareilles, il lui tardât de dire ce qu'on vouloit qu'elle tint caché, ou par quelques remords de conscience, elle fit confidence de son secrèt à une laitiere apellée *Dorotée*, qui couchoit avec elle, & ces deux Filles se mirent ensuite en tête qu'une petite main froide venoit leur toucher le visage, lors qu'elles étoient au lit. Elles s'imaginérent encore que ce pauvre Enfant, qui quand il auroit été en vie, n'auroit pas été en état de se soûtenir, se promenoit dans la Chambre. L'idée de ce petit spectre les épouvanta ; elles aimoient leur Maîtresse, & ne vouloient pas la perdre de réputation. Elles ignoroient même le plus grand de ses crimes, car elles croïoient que l'Enfant étoit venu mort au monde, & ne sçavoit point que celle qui lui avoit donné la vie, la lui avoit arrachée dans le moment qu'il avoit paru au jour. Dans cet embaras de pensées, un tiers fut admis dans la confidence ; ce fut un nommé *Crispin*, Cordonnier du Village, qui étoit l'Amant de la laitiere *Dorothée*. Ce *Crispin* étoit honnête homme. Ce manége lui déplut, & soupçonnant qu'il y avoit quelque chose de caché là dessous, il fut sur le champ le déclarer au Juge, & atesta par serment tout ce que *Dorothée* lui avoit dit. Le Magistrat haïssoit à mort le Pere de la Demoiselle : ainsi prenant juste la balle au bond, il donna ordre que la maison fût visitée. L'Enfant fut trouvé, le crime avéré, & le procès bien tôt fait. Vous venez d'en voir l'exécution ; la Demoiselle est morte

morte fort pénitente. C'étoit une très jolie personne, & je souhaite que toutes les jeunes Filles puissent profiter de son exemple.

La grande parleuse de Village reçût bien des remerciémens de ses nouvelles hôtesses, pour la peine qu'elle avoit prise de leur faire tout ce reçit; Elle leur servit du fromage mou, de la crême nouvelle, du bon pain bis, & les pria de manger. Les deux Divinitez qui avoient résolu de contrefaire en toutes choses les Mortelles, ne la voulurent pas refuser; Elle joignit au regal un panier de framboises freches cueillies, du beure qui sentoit la fleur des prairies, & une cruche de vin fait avec ces mêmes fleurs, qui étoit les prémices du printems; les Déesses furent fort contentes de la propreté de ce petit repas champêtre, & du bon cœur de celle qui le leur donnoit; & après lui en avoir marqué leur reconnoissance, & s'être suffisamment rafraichies; elles continuérent leur voïage, & reprirent le chemin d'*Angela* qu'elles voïoient déja devant elles.

Il faloit pour y ariver traverser une grande prairie, où il y avoit un grand nombre de Carosses remplis de Dames, dont la beauté n'étoit pas moins redevable à l'art qu'à la Nature. On y voïoit des Cavaliers en habits de Campagne, montez sur de très beaux chevaux, & une foule presque innombrable de gens à pied, de l'un & de l'autre Sexe, qui formoient un mélange ridicule de l'humaine espéce. Ils étoient habillez à la mode

Course des Chevaux à Quainson.

mode de tous les tems, & d'une maniere bisarre, sans avoir l'air d'aucun tems. Ils paroissoient avoir oublié ou plûtôt ignoré la maladie dangereuse de leur Roi : car la nouvelle de sa mort n'avoit pas encore été publiée. Le sujèt de cette Belle assemblée étoit une Course ; le prix étoit deux goblèts d'or, & huit cens écus de même metail. La Belle * *Marquise* devoit le donner, & les Divinitez furent instruites de tout cela par un Monsieur de la troupe qui étoit fort bien fait, grand parleur & extrêmement vain. Il leur fit remarquer le grand nombre de Prêtres qui fourmilloient à toutes les Courses, & qui sont les plus empressez pour les plaisirs de ce lieu là, les uns étoient montez sur des chevaux maigres & efflanquez ; d'autres plus distinguez étoient avec une contenance composée, & un air de sainteté affectée, dans de petits carosses remplis de Femmes & de petits Enfans entassez les uns sur les autres, & régardoient avec plus d'atention ce qui se passoit, que ceux qui étoient eux-mêmes les Acteurs de la Scéne. Ce beau Monsieur regardoit avec admiration nos Dames étrangéres ; car les Divinitez voïageuses voulurent alors se rendre visibles, & paroitre comme des personnes d'une beauté toute charmante. Son cœur étoit trop sensible pour le beau Sexe, pour qu'il ne cherchât pas les ocasions de leur faire tout le plaisir qui dépendoit de lui. Il se donna des airs galans & empressez, & se vanta de sçavoir toutes les intrigues & toute l'histoire scandaleuse du païs ; il

* Madame Whatton.

il leur montra un * *Prince* de l'Empire dans son carosse à six chevaux. Il étoit de la Course, & faisoit courir ses valets pour lui, pendant que d'un air sérieux & rêveur, il rouloit nonchalemment dans son Carosse. Il les assura que ce seroit lui qui emporteroit le prix; parce qu'il avoit donné de l'argent aux Coureurs pour les engager à céder aux siens; La *Marquise* a de son côté, ajoûta-t-il, donné de l'argent pour rompre ses mesures, & il y a un jeune * *Prince* qui pourroit bien les déconcerter tous, & rendre le succès incertain. Il a envi de ce prix, il courra lui-même, & en cela il n'y aura point de supercherie: mais la *Marquise* a un remède à cela: elle l'entretient de la manière du monde la plus gracieuse. Regardez à côté de son carosse, voïez la bouteille de *Ratafia* qu'elle tient dans sa main, & remarquez qu'on en verse dans un verre qui tient tout au moins une pinte. O! brave *Prince*! voilà qui va vous faire ariver au but: si la tête ne lui tourne pas avec cela & par la violence de la course, Madame la *Marquise* sera bien atrapée, & l'autre * *Prince* encore davantage; car il a donné beaucoup plus d'argent qu'elle, quoique l'argent soit ce qu'il aime le mieux, excepté de faire battre ses Domestiques. Il est d'un temperament orgueilleux, sournois, avare, & emporté; personne ne voudroit qu'il gagnât le prix: il ne sçauroit cependant manquer de le gagner, par l'argent qu'il a répandu pour céla, & c'est à présent la manière de gagnér toutes sortes de choses,

* Le Duc de Somerset.

* Le Duc de Richmond.

* Caractère du Duc de Somerset.

ſes, à force d'argent : où eſt ce tems, où les Rois ſe faiſoient un honneur de le remporter eux-mêmes par leur adreſſe, & où le véritable prix étoit la gloire, & le deſir de l'aquerir le ſeul motif qui animoit ceux qui couroient; au lieu qu'à préſent la valeur de ce qu'on eſpére gagner, eſt ce qui donne le deſir du gain : on ne s'atache qu'à cela, & on laiſſe aux Coureurs qu'on met en ſa place la gloire qu'ils remportent de leur adreſſe. O tems! ô mœurs! qui auroit crû que les choſes euſſent ſi fort dégénérées; mais les Coureurs ſont déja partis, & ils doivent avoir trois repriſes. Le jeune & charmant Heros, le Prince lui-même, à la faveur du *Ratafia*, vient d'être le Conquerant pour la premiere fois. Voïons comme il ſe tirera d'affaires à la ſeconde Courſe. Ah! ſes yeux s'éblouïſſent, il a manqué ſon terrain, il court de l'autre côté du poteau, c'eſt la ruſe de la *Marquiſe* qui opére, mais elle ne gagne rien à cela, car le *biſarre Prince* remporte le prix, ainſi que je l'avois prévû, & peu de gens ſe réjouïſſent de ſa victoire.

Je vous prie, Monſieur, dit alors *Aſtrée*, aprenez-nous qui eſt cette *Marquiſe*, ſon *Epoux* paroit vieux, & cependant elle a un air de gaïeté ſur le viſage, & une vivacité qui fait plaiſir.

* *L'Epoux* de cette Dame, reprit le Monſieur, c'eſt un homme des plus déguiſez de ce ſiécle; homme d'intrigues, & qui veut ſe mêler de tout. Il s'eſt diſtingué dans ces ſortes d'exercices; mais on ſçait bien que c'eſt

* Caractére de Milord Wharton.

c'eſt moins par ſon habilité que par les tours de fineſſe & de ruſe qu'il met en uſage. Il avoit épouſé en premieres nôces une perſonne qui avoit un mérite infini, beaucoup d'eſprit & de grands biens, Cependant il n'eût jamais de tendreſſe pour elle; tout le monde crût que celle-ci ſeroit malhûreuſe avec lui, & chacun plaignoit d'avance ſon ſort : mais il a été moins triſte qu'on ne croïoit: le Marquis avoit beſoin d'un héritier pour recueillir tous ſes biens, & ſoit qu'il ſe defiât de lui même pour cela, & qu'il ne s'embaraſſât pas beaucoup pourvû qu'il vint, que ce fut à droite ou à gauche, il laiſſa une entiére liberté à ſa Femme, & lui fournit lui-même les ocaſions de galantiſer. Il ne faut pas s'étonner après cela, ſi la médiſance ne l'a pas épargnée. Sa ſuivante Favorite eut une intrigue avec le Chevalier * *Bel-Air*, qui étoit un jeune Officier de la Cour, & l'on prétend que cette fille engagea ſa maitreſſe dans cette affaire, afin qu'elle n'eut rien à lui reprocher: cela lui coûta ſon Amant qui s'atacha entiérement à la *Marquiſe*, & qui en devint paſſionnément amoureux. Il auroit été fort extraordinaire que cela ne fût pas arrivé; car non ſeulement elle peut ſe vanter d'être une beauté réguliére; mais elle a encore quelque choſe de ſi doux & de ſi engageant, qu'il n'eſt pas poſſible de lui réſiſter. Sa converſation eſt toute charmante; elle ne reſpire que joïe, & plaiſir; ne connoit ni haine, ni vangeance, ni cruauté, ni orgueil; on ne lui voit point prendre ces airs de

* Le Chev: Richard Temple.

de hauteur que quantité d'autres Femmes se donnent : Elle est toute bonne toute gracieuse, & vous pouvez jüger de sa libéralité par la valeur du prix qu'elle donne aujourd'hui. Elle a aporté de grands biens à son Mari, & sa générosité lui en fait faire un très-bon usage. Enfin elle a tant de bonnes qualitez qu'on peut bien lui passer ses petites galanteries.

Dès que ce Monsieur eut fini son récit, les Divinitez voulurent prendre congé de lui ; mais il étoit trop galant, pour vouloir les quiter, & elles furent obligées pour s'en défaire d'avoir recours à leurs celestes facultez ; & de se rendre invisibles. Leur disparition le surprit extrêmement.

L'Intelligence, qui n'avoit pas pris beaucoup de goût pour lui, non plus que pour la Dame villageoise, parce qu'ils avoient l'un & l'autre empiété sur ses droits, & l'avoient obligée à garder le silence, fut fort aise de son étonnement, & de sa fraïeur; & pour éloigner les Déesses de l'endroit où il étoit, elle les atira au bout d'un Village voisin, & près d'une petite maison, d'où sortoient des cris éfroïables. La porte étoit entr'ouverte & entourée d'une grande foule qui régardoit tranquillement une Scéne assez risible ; c'étoit un combat entre un vieux Prêtre maigre & pellé, & une grande mégére de Femme qui paroissoit avoir été l'agresseuse. Le bon * homme avoit perdu sa perruque & son chapeau à cette bataille, & il étoit tout barbouillé de quelque

* Mr. Egerton Recteur à Astock.

chose qu'on connût enfin être un Pâté de Pommes, que sa Femme lui avoit jeté dans le visage tout sortant du Four; elle lui jetta ensuite une livre de beure dans le né pour le rafraichir; mais enfin la douleur causée par la brûlure fit perdre patience au pauvre Prêtre, qui se jetant sur la fontange, voulut en déranger l'économie. La maniére dont elle étoit atachée avec des rubans, des épingles & des cheveux vrais ou faux, fit qu'il eût beaucoup de peine à l'arracher, & qu'il arracha, à force de tirer, un morceau de l'oreille de sa Femme. C'étoit-là ce qui causoit ses grands cris, & franchement l'on auroit crié à moins, car le sang couloit par tout.

Astrée entra dans ce moment, & ariva assez tôt pour séparer les combatans. Personne n'avoit voulu s'en mêler; on connoissoit trop bien l'humeur de la Prétresse, & l'on étoit charmé de la voir ainsi aux prises avec son Mari. Dès qu'elle se vît hors de ses mains, elle sortit au plus vite la maison, & ordonna à son Cocher de mettre promptement les Chevaux au Carosse, parce qu'elle vouloit aller dans ce même état demander justice. Le Cocher fut contraint d'obéïr; mais ce fut à regrèt, parce qu'il aimoit beaucoup mieux son Maître que sa Maîtresse.

Dès qu'elle fut partie, l'*Intelligence* témoigna beaucoup d'empressement pour sçavoir le sujèt du combat. On aporta de l'eau au bon homme pour se laver, & après que les spectateurs furent retirez & qu'il fut un

peu

peu revenu à lui, il pria *Astrée* & ses Compagnes de se reposer, & d'avoir pitié d'un pauvre homme, qui pour ses péchez avoit épousé un Diable incarné. Vous voïez déja, Mesdames, leur dit-il, qu'elle en a toute la figure; rien ne fut plus lait, son visage ressemble à celui d'une Moresque; elle a le né camus, les levres grosses; on ne voit rien de vivant dans sa phisionomie, ses jouës & ses levres sont couleur de terre, ses dents toutes pouries, elle paroît avoir été douze mois dans la Terre, & elle sent aussi mauvais qu'un cadavre: ses bonnes qualitez ne la rendent pas plus aimable, & je ne comprens pas comment je m'y suis pû laisser atraper, car je n'ai jamais pû entendre un mot de tout ce qu'elle dit & écrit: mon Dieu delivrez-moi d'une Femme Poëte, & délivrez en tout homme de bien; elle marmote & griffone des vers sur les Atomes, l'Arctique & l'Antarctique, toutes choses étranges, & dans lesquelles un homme de bon sens ne sçauroit rien comprendre. Je croïois qu'étant Savante elle auroit pû m'être en aide, & supléer au défaut de ma mémoire qui est un peu déchuë; mais elle n'a garde de me rendre service, ni de vouloir emploïer son esprit au service des Dieux, elle ne va au Temple que deux fois par an, encor faut-il qu'on la remporte au logis toute mourante; car elle affecte de tomber dans des convulsions qui métent tout le monde en mouvement: sa langue est capable de causer une guerre continuelle: s'il y a quelque chose qui puisse me faire de la

peine, par raport à moi ou à mes Enfans ou à mes gens, elle prend ſon tems dès qu'il y a quelque étranger pour me le reprocher; c'eſt alors qu'elle eſt la plus dangereuſe, & ſi tout cela n'ébranle point ma patience, elle tombe de rage dans des convulſions, & ſe bat elle-même pour ſe vanger de ma tranquilité: ſes fureurs l'ont ſouvent pouſſée aſſez loin, pour lui faire jeter ſes couvertures, ſes draps, ſa chemiſe, & ſe métre toute nuë: il faloit alors que le Clerc, le Valet & le Cocher la priſſent de force pour l'empêcher de faire encore d'autres extravagances. Cependant je crois que toutes ces convulſions ſont autant de feintes, & que ſi on la laiſſoit, elle reviendroit bien d'elle-même. S'il y a quelqu'un qui, ne la connoiſſant pas, paroiſſe prendre part à ſa peine, elle l'entretiendra quatre heures durant, par cent extravagances l'une ſur l'autre, & pour comble d'agrément elle ſe levra tout d'un coup, comme ſi elle n'avoit point eu de mal, pour donner des ſouflèts à ſa Femme-de-Chambre: & quelque fois auſſi à moi; & quand par haſard elle peut, par les aſſauts de ſa langue, me cauſer de l'emportement, car enfin on n'eſt pas toûjours d'humeur endurante, ce ſont là ſes delices, & ce qui cauſe mon ſupplice fait toute ſa joïe; N'eſt-ce pas là avoir l'eſprit du Diable. dès que je dois ſacrifier, elle ſonge la veille, à ce qu'elle poura faire pour me troubler. J'ai beau prendre la précaution de coucher dans un autre lit, je n'en ſuîs pas plus avancé; car elle ſe leve,

fait

fait un bruit effroïable dans la maiſon, & vient toute furieuſe fraper à ma porte, juſques à ce qu'elle l'ait enfoncée ; car dans ſes fureurs, elle eſt auſſi fort qu'un Grenadier. Après cela elle ſe met à pleurer & à ſangloter, diſant qu'elle ne peut dormir ſans moi, il faut alors que je me leve, & que j'aille coucher avec elle, & je puis comter qu'elle me tiendra éveillé toute la nuit, à force de me quereller : car il n'y a jamais ni paix ni tréve avec elle. Elle a banni tous mes Enfans du logis, elle ne ſçauroit les y ſouffrir, elle avoit pris un jour ma Fille à la gorge, & elle l'auroit aſſurément étranglée, ſi je n'étois pas arivé à propos pour l'arracher de ſes mains ; car elle lui faiſoit déja tirer la langue, & ſon viſage étoit devenu tout noir. Voïez ſi je puis vivre avec ſureté avec une pareille furie. Cependant je ne vois pas de moïen de m'en ſéparer ; & quoi qu'elle ſoit d'une avarice ſordide, elle ne voudroit pas me quitter quand je lui donnerois tout mon bien, tant elle aime à me faire enrager. Il falloit que je fuſſe enſorcelé quand je l'ai épouſée : car j'ai du bien, mes profits ſont conſidérables ; je lui donne un Caroſſe & quatre Domeſtiques, & elle ne m'a preſque rien aporté en mariage. Entre autres bonnes qualitez, elle eſt amoureuſe de tous les jolis garçons qu'elle voit : mais j'eſpére que ſon viſage eſt le gardien de ſon honneur ; elle vante ſa paſſion pour les vers tendres, & les dialogues de Clarinde & de Daphnis ; Un miſérable Clerc de Procureur a été long-tems ſon

Adonis. Il y a eu des billets doux & des vers imprimez là-dessus, avec des épitêtes pédantes & des expressions empoullées, & tirées des Romans; tout ce galimatias pompeux a été imprimé avec une Epitre à son adorable *Monesas*, qui, à ce qu'on dit, est un fou d'Apoticaire, qui avoit acoûtumé de la guérir de ses convulsions, sans l'aide d'Hypocrate ni de Gallien.

Vous allez voir à cette heure de quoi son mauvais cœur est capable. Une Dame qu'elle avoit invitée chez nous cet Eté, prit la liberté de lui dire qu'il faloit un peu se modérer, & ne pas se laisser si fort emporter à la colére. Cet avis fut mal reçû, & pour se vanger de cette Dame, elle fut volontairement déposer contre elle dans un procès qu'elle avoit, & déclara au Juge bien des choses que cette Amie lui avoit dites en confidance, auxquelles elle joignit encore mille faussetez, ce qui causa la perte du procès de cette pauvre Femme. J'étois sorti aujourd'hui pour des affaires qui ne m'avoient pas permis de revenir à l'heure du dîner. En rentrant au logis j'ai demandé un morceau à manger; elle avoit fait en sorte, après avoir bien dîné, qu'il n'y eût rien de reste pour moi: mais une des servantes m'a averti tout doucement qu'il y avoit un grand Pâté de Pommes dans le Four, qu'on gardoit pour le souper du Galant, & dont on ne vouloit pas que j'eusse connoissance. Comme j'avois beaucoup de faim, je courus au Four pour prendre ce Pâté. J'y mis du beurre, & je commençois à manger

ger en repos, parce que je sçavois que ma Mégére s'étoit retirée dans son Cabinèt, contente d'avoir tout ôté de dessous ma main, & de m'avoir réduit à jeuner: mais la Diablesse ne m'a pas laissé long-tems en paix; car à peine avois-je mis le premier morceau dans ma bouche, qu'elle est venuë comme une furieuse m'arracher le Pâté, & me le jeter tout entier, & tout brulant, au visage: d'un autre tour de main elle a fait voler l'assiete au beurre contre moi; ensuite le pot d'argent plein de boisson, & tout ce qu'elle a pû rencontrer; ma modération n'a pas pû tenir contre la douleur que causoit ma brûlure; je m'en suis pris à la fontange: vous avez vû ce grotesque combat, qui n'auroit pas fini si-tôt, si vous n'eussiez eu la bonté de nous séparer: car nos Voisins ne s'en feroient pas mêlez, quand nous nous serions tuez tous les deux, tant ils avoient de joïe de nous voir ainsi nous tirailler. Si je n'étois pas d'un caractére à devoir donner un exemple de patience, je pourois prendre quelque parti qui me procureroit du repos: mais je n'en ai point d'autre à prendre que celui de souffrir, sans murmurer, ce châtiment que le Ciel m'envoïe, pour me punir de ce qu'aïant des Enfans assez grands pour prendre soin de moi, & de mon ménage, & pour servir à ma consolation, je me suis allé aviser d'épouser une Femme, qui a la moitié moins d'âge que moi.

Les deux Divinitez passérent alors leurs mains sur le visage du pauvre Prêtre, & en

en ôtérent toute l'impression que le feu y avoit faite. Il fût aussi-tôt désenflé, de même que ses yeux. Le bon homme leur en rendit mille graces, & elles le quitérent, en plaignant le malheur de son sort, qui l'exposoit ainsi à la fureur d'une si méchante Femme.

Vous voilà à cette heure bien près d'*Angela*, leur dit l'*Intelligence*; en sortant de ce petit Village, vous étes justement au * *Prado*, endroit très fameux; c'est ici que les belles Dames, lors qu'elles sont bien parées, viennent étaller leur magnificence, & prendre de la poussiere au lieu de respirer le bon air. Les nouvelles-mariées y viennent faire voir leurs équipages: les Belles nouvellement débarquées, & qui ont envie de faire plaisir au public, commencent par se montrer au *Prado*. Le joüeur favorisé de la Fortune, qu'on avoit vû quelque tems auparavant sans souliers, & dont le Juste-au-corps étoit percé par le coude, y vient dans un beau Carosse, escorté par des Laquais, couverts de magnifiques livrées, & s'y fait admirer par la beauté de son train. Les Femmes des Sénateurs y viennent aprendre les modes, & faire envier leurs bijoux aux Dames de la Cour: Les Galands courent au *Prado* pour cajoller les Coquêtes; & un homme marié passeroit mal son tems, si en certains jours, il ne donnoit point un Carosse à sa Femme, pour aller promener au *Prado*. La Demoiselle campagnarde, lors qu'elle a obtenu permission de son Mari, pour venir à *Angela*, ne seroit pas entiérement

* Le grand Parc de Londres.

ment contente, si ces deux haridelles de Chevaux, après l'avoir traînée par tous ces mauvais chemins, ne lui faisoit pas traverser le *Prado*, où elle va se donner en spectacle, & divertir la compagnie par ses airs campagnards: car on tourne ici tout le Monde en ridicule; il n'y a pas jusques aux Cochers, qui se moquent de ceux de la campagne, parce qu'ils ne font pas tourner leur Carosses à la maniére du *Prado*, & avec la même adresse que ceux qui sont acoutumez d'y venir souvent; Les Hommes & les Femmes, qui ne sont pas en état d'avoir un équipage, tâchent de faire leur cour à ceux qui en ont, les flatent, donnent à leurs vices le nom de Vertu, afin d'obtenir par ces extravagances une place dans leurs Carosses, & pouvoir s'aller ainsi produire dans le *Prado*. Il n'y a pas long-tems qu'un Gentilhomme souffrit que sa femme, qui étoit très jolie, composât avec un Amant, qui lui donna, à certaines conditions, une rente à vie, un bijou pour parer son cou, & un Carosse coupé pour le *Prado*; tant on trouve nécessaire d'y venir faire la Cavalcade, que vous ne serez, je m'assure, pas fachées de voir, pour peu que vous soïez portées à avoir de la curiosité.

Madame l'*Intelligence* juge de nos inclinations par les siennes, dit alors *Astrée*, elle croit que nous devons avoir autant de plaisir qu'elle dans les grandes Compagnies, & quoi que je ne compte pas y trouver grand chose d'utile pour mon dessein, je consens de la suivre dans son merveilleux *Prado*; puis

que depuis que j'ai quité leMonde,on a établi une espéce de nécessité de s'y aller promener.

Voilà dit l'*Intelligence*, en entrant dans le *Prado*, voilà le Prince (a) *Adario*, remarquable par son Equipage, & plus encore par sa Princesse qu'il a avec lui dans son Carosse. Il faut qu'elle se soit bien humiliée auprès du Valet de Chambre François de son Mari, pour avoir obtenu cette faveur. Madame la *Vertu*, cette Dame doit être assurément de votre Cour; (b) *Elle* fait tout l'ornement de celle d'*Angela*. Voïez comme elle a bonne grace: admirez son air doux & modeste: ne croiroit-on pas qu'avec tant de charmens, elle pouroit faire la conquête de tous les cœurs. Cependant elle ne sçauroit faire d'impression sur le seul qu'elle a envie de toucher. Sa Naissance est illustre; car elle descend d'une longue suite de Héros. La médisance qui vous épargne à peine, n'a jamais pû mordre sur elle; & tout ce qu'on peut lui imputer, c'est d'aimer un peu trop le jeu, où elle tâche sans doute de dissiper un peu les ennuis que l'inconstance de son Epoux lui cause. Cet (c) Homme a bien du haut & du bas dans son caractére: tout est outré chez lui, jusques à sa générosité, qui parce qu'elle est trop étenduë, passe les bornes de la Vertu. Le mérite de son courage est contre-balancé par le manque de conduite; ce qui fait qu'il s'atire souvent des Eloges & du blâme dans un même tems. Il est humble dans ses maniéres, & ambitieux dans le fonds. Il se laisse mener par ses Fa-

(a) Le Duc D'Ormond.

(b) Caractére de la Duchesse d'Ormond.

(c) Caractére du Duc D'Ormond.

Favoris, & eſt ſouvent trompé dans le choix qu'il en fait ; l'Amour a toûjours été ſon penchant, & il s'y eſt abandonné tout entier : Son Serail a été auſſi rempli que celui du Grand-Seigneur : ſon plaiſir conſiſte dans la variété, & à changer ſouvent d'objèt ? il n'épargne rien pour venir à bout de ſes deſſeins ; & comme l'argent eſt le meilleur moïen pour cela, il le répend avec profuſion ; les Intrigueurs ſont toûjours alerte pour lui déterrer de jolies perſonnes : un Bourgeois a-t-il épouſé une jolie Femme ; une jolie Fille eſt-elle expoſée aux rigueurs du Sort, par la mort de ſon Pére, ils courent rendre compte de leur trouvaille à ſa Grandeur ; les Valèts François les introduiſent, & les uns ſont récompenſez de leurs avis, & les autres par leurs ſoins officieux ſe maintiennent dans leur faveur ; Mais ce que ce Seigneur a de bon & de grand, c'eſt qu'il ne renvoïe jamais aucune de ſes Maîtreſſes, ſans leur donner de quoi vivre pour le reſte de leurs jours. Il y en a même auxquelles il a donné de belles Terres, & qui viennent figurer ici au *Prado*. Sa Sultane Favorite d'à préſent eſt une Femme d'une haute naiſſance ; il l'obtint de ſa propre * Mére, c'eſt ce que j'y trouve de plus horrible, pour une ſomme conſidérable qu'il lui donna pour elle, & deux mille écus de rente qu'il a aſſuré à la Fille. Cette abominable Mére n'avoit point de honte de vendre la faveur du Prince à ceux qui vouloient obtenir quelque choſe par ſon crédit ; & elle eût la cruauté de prendre ſoixante

* Mad: Marie Veere,

(a) Mr. Farquhar Auteur de quelques Comedies Angloises.

(b) Irlande.

te livres sterlings d'un pauvre (a) *Poëte*, qui lui sacrifia tout ce que sa cervelle avoit pû lui procurer, pour avoir par son moïen un poste tout-à-fait subalterne. Les Valèts François se réjoüirent de la mort de cette Femme, qui prenoit le train de leur enlever leurs profits, pendant tout le régne de sa Fille, parce que les intrigans avoient trouvé le moïen de s'adresser directement à elle. Quand le Prince partit pour sa *Vice-Roïauté des* (b) *Indes*, son Epouse fut obligé de donner une grosse somme d'argent à tous ces Coquins, pour qu'on ne la laissât pas derriére, & après cela elle eût la mortification de se voir négligée par son Epoux, qui la laissoit toutes les journées seule, aimant mieux se renfermer pour écrire à sa Maîtresse, alors réguante, que de lui tenir compagnie. Il ne fut pas même content qu'il n'eut fait venir cette Belle auprès de lui : mais à présent ses transports sont un peu diminuez, & ce Prince est retombé dans son humeur inconstante. C'est dommage qu'il n'y ait pas quelqu'un d'assez bienfaisant pour, dans ces ocasions, lui faire remarquer tout le mérite de son Epouse, & tout ce que ses dissipations lui ont fait souffrir depuis tant d'années, afin de l'engager à lui rendre enfin toute la justice qu'elle mérite. Il seroit tems qu'il le fît; car il a passé sa grande jeunesse: mais il n'est pourtant pas trop tard, & par ce retour il pourroit réparer toute sa conduite passée, parce qu'on verroit que ç'auroit été la faute de ses flateurs plûtôt que la sienne : car il est sûr

que

que son naturel est très-bon, & que s'il étoit tombé en de bonnes mains, il auroit fait des merveilles : mais tant qu'il sera gouverné par ceux qui le possédent à présent, on ne doit pas atendre qu'il change de conduite : car ils ont trop d'intérêt à le laisser dans cette létargie, dans laquelle il paroit enseveli depuis tant d'années.

Voïez, continua l'*Intelligence*, le Carosse qui suit celui du Prince ; il y a dedans la (a) Femme la plus vaine & la plus superbe de toute l'*Atlantis* ; Si vous me demandez pourquoi ? je vous dirai que je n'en sçai rien, à moins que ce ne soit par raport à sa Sœur que l'ambition a renduë folle à courir les ruës. Il y avoit un grand (b) Seigneur qui n'avoit pas trouvé de meilleur expédient pour la séduire, que de la mener sur un lieu élevé par où il lui faisoit voir des gens qui travailloient à faire des briques, qu'il disoit être ses Esclaves, & lui persuader par là qu'il étoit le Roi d'*Egypte*. La Femme-de-Chambre qu'il avoit sçû mettre dans ses intérêts, apuïoit son dire, & cela causa la perte de la raison & de tout le bien de la Dame, qui aïant grande envie d'être Reine, livra ses biens & sa personne au prétendu *Pharaon*, qui après s'être nanti du coffre fort, a fait ensuite enfermer la Dame dans un apartement où on la garde comme lunatique. Il est maitre de son bien tant qu'elle vivra, & l'on ne croit pas qu'il juge à propos qu'elle meure avant lui.

(a) Madame Thanel.

(b) Le Duc de Montague.

Cette Sœur, que nous venons de voir passer, méne ses Filles, qui sont très-jolies à l'Opera,

l'Opera, pour leur procurer des Amans; & au *Prado* pour des Maris. Le sien a survêçû à cinq de ses Freres, & en a hérité: mais il y en a encore un spetiême, qui espére de lui survivre. La Dame n'a que de l'orgueil, & une si grande idée d'elle-même, qu'à peine daigne-t-elle se lever pour saluër les gens qu'elle croit lui être inferieurs, tout son mérite est de savoir rendre justice à celui de la quatriême personne qui est avec elle en Carosse. C'est une * Dame qui étoit autrefois de la Cour, & qui aïant été ensuite mariée en Province, s'est entiérement devoüée aux Muses. Elle a fait quantité de jolies petites Piéces; ses Vers sur le progrès de la vie ont été fort aplaudis, & c'est pour cela que je prens la liberté de vous les présenter.

* La Veuve du Colonel Finch.

LE PROGREZ DE LA VIE.

I.

La Course incertaine de notre vie commence gaîment, lors que le Soleil brillant dans son matin éclaire la carriére dans laquelle nous courons pour la premiére fois.

II.

Le Monde forme un beau point de vûë qui arête nos yeux par tout; le Parnasse n'a rien de plus touchant pour le Poëte, ni

la

la beauté la plus charmante rien de plus tentatif pour un Amant.

III.

Le Livre du destin promèt beaucoup jusques à ce qu'on l'ait bien entendu, & qu'on en ait compris le véritable sens: mais on voit ensuite que les faveurs de la fortune ne sont qu'un mêlange de peines & de plaisirs.

IV.

Nos premiéres idées nous flatent. Nous ne respirons que joïe & plaisir. L'Amour nous paroît charmant, mais tous ses agrémens disparoissent aussi-tôt que les fleurs, qui sont fanées par un vent d'Oüest.

V.

Nos premiers soupirs ressemblent aux Zéphirs du Printeims, Avril nous fait verser des larmes, qui se sechent promptement par la vigueur de la jeunesse, qui dissipe les vapeurs les plus sombres, qui fait que tout nous paroit beau, & que la beauté contrebalance nos soucis.

VI.

Mais helas! nous montons toûjours sans nous en apercevoir. La coline du tems s'éléve imperceptiblement; & lors que nous sommes arivez au sommèt, nous voïons avec regrèt que notre course est prête à finir.

Le

VII.

Le dez est jeté. Notre fortune est connuë; nous ne pouvons plus nous rien promettre d'agréable. Les épines que nous avons semées dès le commencemens de notre vie, croissent pour produire la tardive récolte de notre repentance, a laquelle nous travaillons avec peine, que nous renvoïons toûjours le plus loin que nous pouvons; & qui nous atend toûjours, & cause tout le désorsordre de notre sortie.

VIII.

Car nos maux & nos soucis augmentant tous les jours, nous en sommes abatus; un fade souris ne peut plus nous charmer: chaque larme, dans cet état de foiblesse, devient pour nous une tempête d'hiver, & le moindre mauvais régard nous acable.

IX.

Jusques à ce qu'enfin fatiguez par tant de maux qui se suivent les uns les autres, & par les infirmitez de la vieillesse qui nous surprennent, lors que nous nous atendions à goûter encore les plus doux plaisirs, apésantis & courbez sous le faix des années & des chagrins, nous sommes bien aise d'y sucomber, & de voir finir nos malheurs avec notre vie: mais nous laissons après nous

nous une foule qui nous suit , & qui n'est pas assez habile pour se rendre sage à nos dépens.

La Dame parle par expérience, dit alors *Astrée* ; & nous fournit un exemple de ce qu'elle dit ; car il est aisé de voir qu'elle a passé cet âge charmant qu'elle paroît si fort regréter. Cependant je suis assez contente de ses réfléxions, & je voudrois seulement qu'elle eût retranché quelque chose de la seconde & troisiême Stance , son ouvrage n'en auroit pas été moins bon. Je m'imagine qu'elle est de ce petit nombre d'hûreuses , qui écrivent plus pour leur plaisir que par nécessité, auquel cas elle mérite moins d'indulgence qu'un autre ; & c'est sa faute si elle mèt quelque chose au jour , qui ne soit pas bon : au lieu que les autres sont excusables lors qu'elles sont obligées d'écrire pour vivre : car il est presque impossible d'écrire beaucoup & d'écrire bien.

Voïez, Mesdames, interrompit l'*Intelligence* , ce beau (a) Gentilhomme, qui dandine dans le Carosse suivant , c'est le fils d'une très-belle Femme ; il a fait bien du fracas parmi les Dames. J'en connois trois qui ont eu tout de suite de très-grandes complaisances pour lui. Cependant une (b) Fille d'un mediocre mérite, mais qui en revanche a quatre cens mille écus, méprise ses charmes , & le rang où il veut la faire monter ; & lui préfére un homme qui a beaucoup plus de défauts, moins de naissance & moins de bien.

(a) Le Duc de Grafton.

(b) Mlle. Knight.

Voïez, ajouta-t-elle, cette bonne (a) Dame dont le Carosse est le premier de ce rang; son embonpoint excessif n'auroit-il point dû empêcher une (b) Dame de devenir folle, par la jalousie qu'elle lui a causée; sa jalousie n'étoit pourtant pas mal fondée; puis qu'un jour qu'elle alloit rendre visite à une Femme de condition, elle surprit son infidéle Epoux avec cette grosse rivale, dans une atitude qui n'étoit que trop convaincante; cela lui fit tourner l'esprit, & l'éclat qu'elle fit, obligea son Mari à la quiter; Cependant, malgré tout cela, la Dame que vous voïez là n'a pas laissé de trouver un Mari, & la Femme délaissée a été la victime de l'avanture: il est plus prudent, en pareil cas, de souffrir sans rien dire, & de tâcher de ramener les esprits par la douceur, à moins que la dissipation du bien d'une Femme ne soit jointe à l'infidélité de son Epoux, auquel cas il est à propos de prendre des mesures pour l'empêcher.

(a) Madame Anne Popham.

(b) Madame Carlisle.

Regardez ce grave (c) Seigneur qui suit il a été du Gouvernement & même Chef de parti; mais il a tout négligé pour une (d) Chanteuse d'Opera, que personne ne pouvoit souffrir, & à laquelle il donna quatre mille sequins pour ses faveurs & autant pour les tenir secrètes.

(c) Milord Nottingham.

(d) Mile. Margreta.

Voïez cette Dame enjouée qui est penchée sur sa Compagne: voïez comme elle rit tout haut, & comme elle se tourne de tous les côtez, pour se faire admirer. Elle vient de persécuter son (e) Mari pour qu'il lui

(e) Mr. Hammond.

lui augmente son doüaire, qui étoit déja fort gros; un de ses Parens lui a donné en mourant des leçons sur sa conduite, & pour toute donation une exhortation de la mieux régler; elle reçoit dans ce moment un billèt d'une fruitiére, sous prétexte d'acheter des cerises, & vous allez voir qu'au premier tour elle le lira; car elle ne se contente pas d'être coquête, elle veut encore qu'on le sçache, & que tout le *Prado* la croïe en intrigue. Son Mari n'est pas moins libertin qu'elle; ils sont très-bon ménage ensemble, & dissipent leur bien en se divertissant chacun à sa maniére. Le Mari n'en veut qu'à des coureuses, & les créatures les plus débauchées sont celles qui lui plaisent le mieux. La Femme est d'un meilleur goût. Ses intrigues sont plus nobles. Elle en a eu une avec le * Fils d'une des vertes Divinitez de la Mer, qui est un beau jeune Seigneur; sa Sœur qu'on nomme *Bertha* lui a valu cette bonne fortune. Elle étoit Amie de cette coquête ici, dont le nom est * *Clarisse*; & comme elle la vit d'humeur à se vanger des fredénes de son Mari, plûtôt que de s'en affliger, elle fut assez bonne pour lui parler en faveur de son Frére, & la chose fut poussée jusques à introduire le Frére sous les habits de la Sœur, dans le lit de Madame *Clarisse*. Une suivante Françoise & une couturiére Favorite avoient soin de ménager les rendez-vous, & de prendre pour cela le tems où l'Epoux couchoit dans son apartement. Je crois, Madame la *Vertu*, ajoûta l'*Intelligence*, en s'intérompant elle-même,

* Milord Dursley.

* Madame Hammond.

me, qu'on ne vous a pas consultée quand on a introduit la mode des lits séparez; car cette mode a été souvent fatale à l'honneur des Femmes & des Maris. Celui de *Clarisse* n'étoit point du tout incommode. Cependant il ariva un contretems qui pensa tout gâter; lui qui ne couchoit que très rarement avec sa Femme, s'avisa, par je ne sçai quel caprice, de le vouloir, justement dans un tems où le galand remplissoit sa place, & usant de ses droits, il entra dans la Chambre de cette Dame, sans lui en faire demander permission. Elle courut toute nuë au devant de lui, & le pria en l'embrassant de vouloir bien s'en retourner sans faire du bruit, parce que Madame *Bertha*, qui lui étoit venuë demander la moitié de son lit, & qui avoit un grand mal de tête, ne faisoit que de s'endormir. L'Epoux qui aimoit naturellement les Femmes, & qui étoit acoûtumé à commercer avec celles qui n'inspirent pas un fort grand respèt, bien loin d'avoir la politesse de s'en retourner, répondit au contraire, que puisque Madame *Bertha* lui déroboit sa place, il faloit qu'elle en païât la façon, & qu'il lui en coutât une demi douzaine de baisers, sans quoi il ne prétendoit point qu'elle couchât dans son lit. *Clarisse* eût beau dire que Madame *Bertha* n'étoit point acoutumée à être traitée de cette maniére; Il y a commencement à tout, répondit le Mari, & cela ne lui ariveroit point, si elle étoit chez elle. Enfin il n'y eut point de quartier avec lui, le Héros coëfé prit le parti de cacher son visage, sous

le coussin, & de s'enveloper dans les couvertures, de peur que son menton ne démentît sa coëfure. On tira alors au plus fort, *Clarisse* défendit l'honneur de la prétenduë Dame, la suivante Françoise en prit aussi le parti, & le Mari lassé & fatigué fut contraint de lâcher prise, & s'en alla en jurant qu'il n'avoit jamais vû de Femme si forte que Madame *Bertha*; mais qu'il ne la tenoit pas quite pour cela, & qu'à son lever, elle lui païeroit tout. Vous pouvez croire qu'on ne jugea pas à propos de l'atendre. L'oiseau dénicha avant le jour, & quand l'Epoux vint pour prendre le chocolat avec ces Dames, il fut tout surpris d'aprendre que Madame *Bertha* avoit pris ses libertez en fort mauvaise part, que son mal de tête s'en étoit augmenté, & que ne pouvant pas dormir en repos, de peur qu'il ne vint encore lui faire quelque insulte, elle s'étoit faite conduire chez elle. *Clarisse* lui reprocha de l'avoir brouillée avec son Amie, par ses brutalitez, ainsi finit la Comedie, dont il me paroit que cette belle se tira assez bien, puis qu'elle en fut quite pour la peur.

Régardons à présent les deux Messieurs qui sont dans le Carosse qui suit celui de *Clarisse*, l'équipage apartient à celui qui est à la gauche, qui s'est érigé en bel esprit, & qui s'est impatronisé par là dans le beau Monde, où pour se rendre recommanble, il a soin de parler de son bien & de faire l'homme d'importance. Tel que vous le voïez il a encore son Pére & son grand Pé-

re, qui sont tous deux les petits maîtres, aussi-bien que lui, & qui portent des bas rouges, & se mettent en galans; Pour lui, il parle toûjours de la *Rochefoucault*, de *Fontenelle* & de *la Bruïere* comme de ses meilleurs Amis, donnant même la préférence au dernier, quoi qu'il me paroisse qu'elle ne lui soit pas deuë, puis qu'il a puisé presque tout son ouvrage dans ceux de ces deux autres Messieurs. Qand on veut passer à présent pour avoir du genie, on n'a qu'à piller par ci par là dans les Poësies d'autrui, de quoi faire une chanson & une épigramme, & quelque autre petite piéce de cette Nature. Après quoi en faisant un présent à quelque pauvre Poëte, on se fait dédier un Livre; on est traité de *Virgile* & de *Mécénas* dans l'Epitre dédicatoire, & on n'a pas besoin d'autres preuves pour passer pour tel dans le Monde. Notre Monsieur ne paroît pas de belle humeur aujourd'hui, son brillant naturel s'est éteint dans une tisanne, qui n'est pas fort naturelle, autrement il n'est rien de si enjoüé, & de si *coquêt* que lui, pardonnez moi l'expression, qui depuis quelques tems convient également aux deux sexes, sans cette petite indisposition vous verriez comme notre galant se radoucit quand il est auprès des Belles, ses yeux, & le ton de sa voix, tout est plein d'affectation; il leur présente du tabac à genoux, croïant faire paroître sa petite figure avec plus d'avantage dans cette atitude soumise. Jusques ici il avoit trouvé le secrêt de donner de l'Amour sans en prendre; mais la Femme d'un Offi-

Officier a sçû toucher son cœur ; Il a même eu assez de délicatesse pour l'obliger à quiter son Mari, ne voulant point qu'un autre partageât ses faveurs ni son bien, sur lequel il avoit comté d'établir les fonds de sa subsistance, mais qui a été bien-tôt dissipé par la prodigalité d'un nouveau galand. Il vient d'être démis d'un emploi qu'il avoit au Bureau, & dont il avoit de la peine de se bien aquiter ; car quoi qu'il aime à écrire, l'embaras des affaires n'est point son fait, & les Muses & sa Maitresse suffisent pour lui donner de l'ocupation. Il a voulu faire croire qu'il quitoit cet emploi volontairement, parce qu'il étoit mécontent de ce qu'on avoit déplacé un de ses bons Amis : mais on sçait cependant qu'il ne lui auroit pas été possible de le garder, parce qu'il avoit eu l'imprudence de donner des avis contre le Ministre. On prétend que c'est cette maîtresse, dont je viens de parler, qui l'a réduit à la tisanne, & que malgré tout cela il l'aime encore à la folie, & qu'il lui a pardonné toutes ses infidélitez : tant il est vrai, comme dit la *Rochefoucaut*,

Que tant que nous aimons nous savons pardonner.

Cet * Ami qui est à sa droite, est un Favori des Muses, qui a écrit dans le stile *Dramatique* mieux qu'aucun de ses contemporains. Il a beaucoup plus aproché du naturel des Anciens, excepté dans son dernier ouvrage, qui, quoi qu'il ait eu bien des aplaudissemens, n'en mérite pas tant que les précédens. Car au lieu qu'autrefois il n'écrivoit

* Mr. George Glanville.

que pour les gens de bon goût, il s'est conformé à present à celui du Public, en quoi il paroît être sorti de son caractére : car il a un esprit solide, & ses bonnes qualitez ne sont point ternies par l'orgueil, ni par une trop grande opinion de lui-même. Sa (a) *Mira* est aussi célébre que la *Corine* d'*Ovide*, & elle mérite bien de l'être par sa beauté, & par les égards qu'elle a pour lui : car on peut dire que la charmante *Mira* n'aime le plaisir que par raport à son Amant, au lieu que la plûpart de ses pareilles n'aiment l'Amant que pour l'Amour du plaisir.

(a) Mad. Hide.

Croiriez-vous bien, Mesdames, que cet équipage, qui paroît ruiné par le tems, sert depuis deux ans au Prince le plus riche d'*Atlantis*. Oüi, ce (b) Prince est presque aussi riche que tous les Princes ensemble ; mais il s'en faut bien que son Ame soit aussi grande que sa fortune. L'entrée de son Palais désigne son caractére ; la grande & magnifique porte en est murée, & l'on entre par une petite porte de derriére, emblême de la difficulté avec laquelle la générosité ttouve le chemin de son cœur. Un certain Poëte, sur l'espoir d'une grosse récompense, fut présenter un ouvrage à sa Grandeur, qui pour prix de ses éloges lui fit donner deux pieces de notre monnoïe, dont on l'obligea de faire son Reçû ; je voudrois bien sçavoir si parmi les papiers des autres Princes de l'Europe, on pourroit trouver des quitances de cette espéce. Cette opulente héritiére que vous voïez est * Fille de ce Prince. Elle fait rire d'avance la Princesse

(b) Le Duc de Newcastle.

* Epouse du Fils de Milord d'Oxfort.

se que je sers, & lui donnera bien-tôt lieu d'exercer ses mille oreilles & ses mille langues.

Voulez-vous voir l'antipode de ce Prince avare; régardez le magnifique Duc de * *Beaumont*. Ses Chevaux sont en bon état, & dressez par ses propres soins. Il déscend d'une longue suite de Rois, & il a hérité de leur fidélité & de toutes les Vertus qu'ils ont fait passer jusques à lui sans intéruption; Ses inclinations sont conformes à sa naissance; Vous le voïez tout jeune, il ne fait que de monter sur le Theatre du Monde, & il fera voir un jour ce que c'est que d'être Prince; c'est-à-dire, ce qu'un Prince doit être, magnifique, humain, doux, exemt de tous ces vices qui troublent ordinairement la jeunesse, & qui font que pour s'en coriger on est obligé de faire bien des efforts, & de consumer le meilleur tems de sa vie: encore a-t-on bien de la peine à y parvenir. Ce jeune Prince se plait à encourager tous ceux qui ont envie de bien-faire. Il n'est point avide de loüanges: Cependant il ne les rejete point avec dédain, lors qu'elles sont données à propos. Enfin il marche sur les traces de son illustre grand Pére, & il sera le fidéle imitateur de toutes ses Vertus. O *Astrée*! il faut que nous vous menions dans son Palais, où vos Divinitez seront charmées de trouver une si parfaite ressemblance d'elles-mêmes.

* Le Duc de Beaufort.

Voïez à present ce large Carosse; il est rempli de gens qui paroissent de belle humeur. Ils sont fort contens à l'heure qu'il

eſt; mais ils ont ſouffert bien des maux de cœur avant de former cet équipage. L'un eſt un fameux * joüeur, qui s'eſt atribué un titre qui lui fut donné par dériſion, car des fous qui ſe ſont laiſſez ruïner par lui, l'ont intitulé Chevalier, & le nom lui en reſte, graces à ſon adreſſe à manier les cartes: il a de quoi faire une figure convenable à ce nom, ſa Table eſt des plus déliceuſes, Ortolants, Faiſans, Vin de Champagne & de l'Hermitage, rien n'y eſt épargné. La jolie Femme que vous voïez à ſa gauche, paſſe pour ſon Epouſe, mais ma Maîtreſſe dit tout haut, que quoi qu'elle ſoit reçûë ſur ce pied-là par tout, elle a pourtant un autre Mari vivant. Cette Veuve que vous voïez qui eſt avec eux, s'eſt impatroniſée dans leur maiſon, en leur contant tout ce qui ſe paſſe à la Cour & à la Ville. C'eſt une intrigante qui s'informe de tout. Elle va dans les Aſſemblées & même dans les cafez; elle voit toutes les Lettres qu'on y adreſſe, & les réponſes qu'on y fait. Elle ſçait qui ſont ceux qui ont gagné ou perdu à la baſſéte, & autres jeux de haſard, ceux qui ont gagné le prix à la courſe; ſi une Dame acorde une faveur à un Amant, elle en eſt d'abord inſtruite, & s'il y en a une qui reſiſte encore, elle ſçait, à quelques momens près, juſques où elle pouſſera la réſiſtance. Enfin c'eſt un regiſtre vivant de tout ce qui ſe paſſe dans le païs. Elle eſt prête à être grand Mére, & l'on croiroit à la voir qu'elle eſt la plus jeune grand Mére de toute l'*Atlantis*. Cependant elle eſt plus vieille qu'elle

* Le Chev. James.

qu'elle ne la paroît ; car elle a ſoin de réparer tous les matins les débris que le tems a fait ſur ſon viſage, & par ſes ſoins ce viſage déja uſé rédevient tous les jours tout neuf ; & voilà déja douze ans qu'elle eſt à la mode ; terme aſſez long dans un ſiécle où l'on aime ſi fort le changement ; & il eſt étonnant qu'après douze ans de ſervice, elle puiſſe trouver encore tant d'admirateurs, & que par le ſecours de ſes atraits elle ait ſçû engager le grand Maître de l'Hôtel Roïal à fournir à ſa dépenſe, & à lui entretenir un Caroſſe pour le *Prado*, où cette fauſſe prude va briller, & éclairer en même tems toutes les intrigues : du haut de ſon Caroſſe elle dédaigne les perſonnes de ſa connoiſſance, qui ne ſont pas en état de faire une auſſi belle figure qu'elle, & ne rend pas même le ſalut à ceux dont les vices n'ont pas été couronnées par la Fortune comme les ſiens ; quoi que pourtant elle faſſe, dans le particulier, coterie avec tout le monde, & qu'elle jouë avec tous ceux à qui elle croit pouvoir excroquer de l'argent. Pour notre Chevalier, ainſi nommé par plaiſanterie, & qu'on s'eſt fait une habitude d'apeller ainſi dans les ſuites, on peut dire qu'il s'eſt élevé, ſi on apelle le pied ſur lequel il eſt, élevation ; on peut dire, dis-je, qu'il s'eſt élevé de la craſſe & de la bouë, car c'étoit un Valet qui ſervoit à un jeu de boule. Si vos Divinitez l'avoient tiré de cet état de baſſeſſe, il n'y auroit rien là dedans qui ne fut glorieux pour lui ; mais il n'en a l'obligation qu'à la Fortune,

tune, & c'eſt par ſon caprice qu'il brille dans les cercles, pendant qu'il devroit figurer derriere le Caroſſe avec ſes anciens camarades à livrées, mais dans ce ſiécle corrompu, il ſuffit d'avoir de l'argent pour être bien reçû par tout.

Qui eſt celui que nous voïons tout ſeul dans le Caroſſe ſuivant, dit alors la *Vertu*, il a l'air d'un Gentilhomme : ſon équipage eſt beau, mais il ſemble qu'il ne peut pas ſe remuer là dedans; ſes yeux ſont atachez ſur le Caroſſe qui précéde le ſien, où il y a une Dame fort enjoüée qui chante bien, ou qui du moins croit bien chanter: car j'ai remarqué quand ſon Caroſſe a tourné, qu'elle entonnoit un air, je crois l'avoir veuë auſſi à la courſe; ce Monſieur ſemble lui dérober ſes régards, & n'être pas le mieux du Monde avec elle.

Votre queſtion me fait beaucoup de plaiſir, répondit l'*Intelligence* en ſouriant, car elle me fournit matiére à une Hiſtoire un peu ſcandaleuſe. Le (a) *Chevalier Bel-Air* que vous voïez là, continua-t-elle, eſt d'une ancienne famille: ſon bien eſt conſidérable; il aime la gloire, & c'eſt pour en aquerir qu'il s'eſt rangé ſous les Etandars de *Bellone*, & qu'il expoſe ſa belle figure aux fatigues de la Guerre. Il donne le reſte de ſon tems à la (b) Dame que vous voïez. Il a été bien-tôt hûreux auprès d'elle, par l'entremiſe d'une couturiére. Ces ſortes de créatures ſont à préſent fort utiles aux Amans; mais le bonheur de celui-ci n'a pas duré long-tems, & par l'inconſtance de ſa

(a) Le Chev: R: Temple.

(b) Milady Wharton.

ſa Belle, il eſt ſouvent expoſé à faire le pied de gruë toute la journée dans un Café, en atendant le moment hûreux où l'on vienne le relever de ſentinelle, pendant qu'elle l'oublie & qu'elle s'oublie elle même dans les plaiſirs du vin, & dans ceux qu'un nouvel Amour lui procure. C'eſt un Poëte qui eſt préſentement le Favori, il l'a miſe dans le gout du Parnaſſe, & en revanche elle a pris ſoin de ſa fortune. Il n'a pas perdu au change, puis qu'il a reçû du réel pour de la chimére & du vent. Il y a encore une autre perſonne de qualité ſur les rangs, que je vous ai montrée dans le *Prado*, & le Chevalier poura bien ſe morfondre à atendre. Il faudra même qu'il ſuive ſa Belle dans la ſolitude, où ſon époux veut la confiner, pour remédier aux mauvais bruits qui courent ſur ſon chapitre, auxquels il a donné lieu par ſon trop de complaiſance, & par l'envie démeſurée qu'il a fait paroître d'avoir un héritier, afin de priver de ſa ſucceſſion des parens qu'il hait à mort. Comme la maiſon de Campagne du Chevalier Bel-Air eſt près de la leur, il poura peut-être profiter du voiſinage.

Mais le *Prado* commence à ſe vuider, il eſt preſque nuit, & la Mort du Roi eſt cauſe qu'il n'y a pas eu aujourd'hui autant de monde qu'à l'ordinaire; car dans un autre tems vous y auriez vû vingt fois plus de Caroſſes. Voïez-vous cette Dame noire? elle a des yeux qui tuent; on l'a vûë paroître d'abord avec une luiſante couleur d'olive, qui ne laiſſoit pas de plaire. Mais laſ-

lassée de ses propres charmes, elle s'est avisée de vouloir devenir blonde: elle n'a pas pû pourtant en imposer au Public qui sçait bien qu'il n'est pas naturel de changer ainsi du noir au blanc. C'est à elle que nous devons le plaisir d'entendre la musique dans les jardins du Roi. Un * Ministre qui passe pour homme d'esprit, & même pour Poëte, parce qu'il a pillé des vers dont il s'est dit l'Auteur, & qu'il s'est atiré par quelques petits fraix, le nom de Mécénas parmi les Poëtes indigens, honneur que peu de gens s'avisent de lui contester; ce Mecenas du siécle étoit amoureux de la Dame en question, & ne trouvant point d'ocasion favorable pour lui déclarer sa passion, il s'avisa de faire venir la Musique du Roi dans ses jardins; il y joignit les plus belles voix; toute la Cour ne manqua pas de se trouver là où les gens de la ville n'avoient garde de troubler des plaisirs qu'ils ignoroient, & dont il étoit aisé de les exclurre. Cet expédient réüssit au Ministre, que l'on vit après le concert se promener avec sa Belle, dans une petite allée où l'on prétend qu'ils prirent des mesures pour se voir encore d'un peu plus près.

* Milord Hallifax.

Mr. Cooke. Voïez-vous ce gros courtau, qui a les yeux sur un livre, & qui voudroit nous persuader qu'il lit, quoi qu'il ne fasse plus assez clair pour cela; il veut passer pour bel esprit, non pas pour Auteur, mais pour avoir l'esprit présent, & la repartie promte, il a amusé bien des Femmes du commun, pour en tirer des faveurs, mais de son

pro-

propre aveu on l'amuse à présent; car une jeune courtisane nommée *Laurencie*, qui doit sa naissance à l'Amour, a sçû le fixer d'une maniére à lui faire renoncer à toutes les autres Femmes, & on croit même qu'il fera la folie de l'épouser, folie à laquelle la Mere de *Laurencie* n'a jamais pû engager le Pere de cette aimable Enfant, quoi qu'elle ait tout mis en œuvre pour cela, & quoi que ce soit une Femme très adroite : mais comme *Laurencie* joint à l'experience de sa Mere ses charmes & sa jeunesse, & que sa Mére lui a donné des leçons de conduite & l'a avertie des fautes qu'elle a faites, afin de les lui faire éviter, on peut dire qu'elle en sçait plus que l'homme le plus habile, & qu'elle pouroit même en donner à garder au diable, s'il s'avisoit de prendre la forme de galant.

La Mere de *Laurencie*, par les airs de qualité qu'elle affecte, avoit trouvé le secrèt d'engager un petit Garçon à épouser sa Fille, lors qu'ils n'étoient encore l'un & l'autre que des Enfans. Ce jeune homme avoit des amis à la Cour, qui auroient pris soin de sa fortune, si ce malhûreux mariage n'y eût pas aporté obstacle; & qui de chagrin le firent embarquer sur Mer, où il se repentit bien-tôt de la sotise qu'il avoit faite, & mourut peu de tems après. On n'a point sçû s'il avoit été tué ou non; mais enfin la jeune *Laurencie* fut veuve peut-être même avant d'avoir été Femme; car il n'étoit point decidé si elle n'étoit point encore Fille, & la Mere tâchoit de persuader aux gens ce que

bon

bon lui sembloit là-dessus ; elles avoient l'une & l'autre bien de la peine à pouvoir subsister, & leur mauvaise fortune les obligeoit à recevoir chez elles une coquête un peu sur le retour, qui étoit bonne Amie, & qui leur faisoit bien des présens. Cette Dame, qui, par ses galanteries, avoit plûtôt augmenté que diminué le bien que son Pere lui avoit laissé, trouva un jeune homme qui fit la folie de l'épouser, & qui s'exposa par là à perdre la succession d'un Oncle, que la Chronique scandaleuse a prétendu être son Pere ; qui n'auroit crû alors que par reconnoissance elle se seroit enfin corigée, & qu'elle n'eût eû une conduite plus reguliére : mais il en est de cela comme de la Chate métamorposée en Femme, qui retournoit toûjours à la Souris. Celle-ci joüa & fit l'Amour tout comme auparavant ; mais comme elle vouloit garder quelque ménagement, elle cachoit un peu mieux sa marche, & ne voïoit son Galant qu'incognito. Ce manége dura jusques à ce que la Mere de *Laurencie* eût trouvé le secrèt, par ses artifices, de faire remarquer les charmes de sa Fille au Galant, & de l'enlever ainsi à sa bonne Amie. On vit alors une montre d'or à cette Fille, qui n'avoit pas auparavant des souliers. Ce fut là le commencement de sa fortune, qui est de beaucoup augmentée, par l'honneur qu'elle a de plaire au * Monsieur que nous venons de voir, qui est un des plus riches bourgeois d'*Angela*.

* Le Chev: Thomas Terrel.

Il se défit d'un emploi considérable pour être

être mieux en état de mettre sa Maitresse sur le bon pied, & de cet état d'indigence où elle a été, il l'a mise dans une abondance & une propreté extraordinaire. Rien n'est assez délicat pour sa Mére, & pour elle; tous les discours de cette Vieille roulent sur la Vertu: elle prétend que sa Fille mourroit plûtôt que de manquer à ce qu'elle préscrit; mais je m'étonne que * *Macilente* écoute tout cela, sans lui demander ensuite, d'où sont donc venus ces beaux apartemens, ces habits magnifiques, ces jeux, ces bougies, cette bonne Chére; car enfin nous ne sommes plus au tems des Fées, & l'on ne donne à présent rien pour rien; le Galant même ne prétend pas se cacher, il proteste qu'il n'aimera jamais d'autre Femme qu'elle: *Laurencie* de son côté ne souffrira jamais d'autre homme que lui; leurs transports passionnez les ont engagez à se jurer réciproquement de ne baiser, ni toucher, ni quasi aprocher de quelqu'autre; & je crois que c'est pour cela que notre gros homme fait semblant de lire, de peur qu'on ne crût qu'il régarde quelque autre que sa Maitresse.

Cette desagréable Femme qui suit est toûjours mal propre, même quand elle a ses bijoux. Toute sa passion c'est de joüer, ou plûtôt d'avoir de l'argent: car elle ne joue que pour en gagner. Le jour qu'elle se maria en secondes nôces, elle dit à son * Amant qu'elle prenoit à bon augure de ce Mad: Tilly.

* Le Chev: Q: Rilby.

* C'est l'Indigence.

qu'elle alloit devenir sa Femme, dans un jour pareil à celui où elle avoit épousé son premier mari; qui par bonheur étoit mort le premier, & l'avoït laissée fort riche. On auroit crû qu'un compliment comme celui-là, eût dû déranger le mariage; mais point du tout, celui qui la prénoit n'en vouloit qu'à son bien; ainsi n'aïant pas la délicatesse d'un Amant, il se contenta de lui répondre qu'il prenoit le présage pour lui; que la même chose lui étoit arivée avec sa défunte Femme, qui étant morte la premiére lui avoit procuré l'honneur qu'il alloit recevoir en devenant son Epoux.

Cette Femme a un Frere qui a dissipé de grands Biens au jeu, & qu'elle laisse à présent manquer de pain dans une étroite prison, pendant qu'elle vit dans l'abondance, & qu'elle jouït des Biens dans lesquels il est en droit d'entrer en partage.

† Oh de grace, ajoûta alors l'*Intelligence*, trouvez bon, Mesdames, qu'avec tout le respèt que votre présence m'impose, je prenne la liberté de m'épanouïr un peu la rate; ces tems ici sont avantageux aux vices & aux vicieux, & je ne puis m'empêcher d'en rire. Voïez-vous ce * Beau noireau, planté dans un Carosse ouvert; sa taille est épaisse & matérielle, ses yeux enfoncez dans sa tête, ses sourcis pendans, son visage large,

* Mr. Steel Auteur des *Tatlers* & des *Spectators*; ouvrages d'Esprit, écrit en Anglois.

† Le Caractére suivant n'est pas juste; l'Auteur étant Ennemie jurée de Mr. Steel ne l'a fait que pour le noircir s'il lui eut été possible, mais tout le Monde convient qu'il est un des Esprits du premier ordre.

large, & un teint de suif de chandelle: il me tarde de m'informer si ce Carosse est à lui; car assurément il n'auroit pas dû aspirer à cela: On l'apelle Monsieur l'*Ingrat*; & toutes ses maniéres répondent à son nom; sa dissimulation ne dément pas non plus le Païs d'où il tire son origine, Païs célébre par la fausseté & le déguisement. Il a l'esprit vif, la repartie prompte, il se mêle même de Poësie. Son premier Ouvrage a été bien reçû du Public; mais il semble qu'il ait épuisé là tout son genie; car ceux qu'il a faits depuis ne sont pas de la même force. Il n'écrit point corectement. Cependant il ne laisse pas de plaire malgré les fautes qu'on remarque dans ses Ecrits. On prétend même que ses négligences font paroitre son stile plus naturel, & il trouve là-dessus autant d'admirateurs que de critiques. Il n'y a pas long-tems qu'il n'étoit qu'un pauvre Cavalier. Sa fortune vient de ce qu'aïant fait un petit Ouvrage de Poësie, il le dedia à un (a) Seigneur qui est mort depuis peu, qui étoit très-généreux, qui avoit beaucoup de goût pour les belles lettres, & qui pour l'encourager lui donna un Drapeau dans son Regiment; dès qu'il eût la qualité d'Officier, il eût accès dans les bonnes Compagnies, & il eût par là occasion de se polir, de perfectionner son génie, & de le rendre propre à des Ouvrages de plus grande conséquence; sa Morale étoit un peu relâchée, mais comme il avoit envie de faire sa fortune à quelque prix que ce fût, il affectoit beaucoup de régularité dans ses

(a) Milord Cutts.

ses maniéres, & tâchoit de paroître fort religieux dans ses Ecrits, pendant que deux de ses Maîtresses le firent Pére de deux Enfans, dans un même tems; sa conduite rebuta son bienfaiteur & l'empêcha de l'avancer: celui-ci crût alors être en droit de s'en plaindre, & prétendit que tout ce qu'il avoit fait pour lui étoit au dessous de son mérite. Enfin pour tâcher de faire une plus grande fortune, & plus prompte, il s'acrocha à un Chimiste, & fut assez fou de croire que par son moïen il pourroit trouver la Pierre Philosophale. Ils prirent une maison à eux deux, bâtirent des Fourneaux, & commencérent à soufler; l'argent du jeune Officier fût bien-tôt dissipé: à cela le soufleur lui dit, qu'une si petite somme n'étoit pas suffisante; qu'ils n'avoient encore fait que disposer les matiéres; & qu'il faloit bien d'autres choses avant de pouvoir parvenir au dégrê de perfection qu'il souhaitoit de trouver; qu'il le méneroit voir un Monsieur qui en avoit dépensé dix fois plus entre les mains des ignorans, & qui étoit prêt à se joindre à lui pour faire de nouvelles épreuves; il le mena effectivement chez un homme qui croïoit que la Pierre Philosophale pouvoit se trouver; mais qui ne croïoit pas le Chimiste en question assez habile pour une chose comme celle-là, où il croïoit qu'on ne pouvoit parvenir qu'à force de Sience & de dépense. Ce Monsieur avoit une Femme qui se piquoit de décider des Ouvrages d'esprit. La conversation du jeune Officier la charma, & elle prit tant d'interêt

terêt en lui, que ſçachant l'embarras où il étoit, par la fécondité de ſes deux Maitreſſes, elle pria ſa Sage-Femme de donner ſes ſoins à ces créatures, & de ſe charger des Enfans, moïennant un billèt qu'elle lui fit donner au lieu d'argent comtant, car le pauvre garçon avoit diſſipé en fumée juſques à ſon dernier ſol; ſon crédit épuiſé, & ſes créanciers qui voïoient que ſon bienfaiteur l'avoit mis hors de ſa maiſon, & qu'il en étoit mécontent, commençoient à faire du bruit, & à demander ce qui leur étoit dû; ſon état parut triſte à l'obligeante Dame qui avoit conçûë de la bonté pour lui, elle demanda à ſon Mari s'il croïoit qu'il pût réuſſir dans la recherche de la Pierre Philoſophale: l'autre lui répondit qu'il n'avoit pas une fort grande idée du Chimiſte, qu'ainſi il ne pouvoit qu'avoir mauvaiſe opinion du ſuccès; la Dame pria ſon Mari de lui permettre d'avertir ce jeune homme, afin qu'il ne s'engageât pas plus avant, parce qu'elle ſçavoit que le Charlatan lui avoit mis en tête de vendre ſon emploi, & qu'il cherchoit lui-même un Marchand, afin d'avoir de quoi acheter les drogues néceſſaires pour la réüſſite de leur deſſein, auquel le moindre retardement aportoit un préjudice conſidérable; la Dame prévoïoit bien que cet homme ne vouloit que lui eſcroquer ſon argent, & s'en aller enſuite, comme font la plûpart de ces Charlatans; & quoi que la ſomme ne fût pas grande, il y avoit pourtant de quoi ruïner ce jeune Officier, dont toute la fortune rouloit ſur l'avancement où il pouvoit aſpirer

par le moïen de son emploi ; ainsi elle insista toûjours à vouloir l'avertir, & son Mari y consentit enfin, quoi qu'il s'y fût d'abord oposé, de peur de se faire des embaras. Dès qu'il eût donné son consentement à l'avis, la Dame qui étoit nouvellement acouchée, & qui avoit quantité de ses bonnes amies chez elle, prit prétexte de vouloir se reposer un moment, & passa dans une autre Chambre, où elle fit apeller l'Officier, à qui l'on dit de venir seul, parce que Madame avoit quelque chose à lui dire ; Sa vanité lui fit d'abord croire qu'il s'agissoit d'une déclaration d'Amour, & il consultoit déja en lui-même s'il feroit d'abord le cruel, où s'il y répondroit avec humanité. Il crût même que cette Femme s'étoit retirée, parce que les maniéres galantes qu'il avoit euës avec toutes les Dames qui étoient chez elle, lui avoient sans doute donné de la jalousie. Rempli de ces idées flateuses, il s'aprocha d'un air tendre & radouci, auprès du lit de la Dame, qui n'étoit pas belle, mais qui étoit dans un deshabillé fort propre, & couchée d'une maniére languissante. Elle lui demanda audience, & le pria de ne la point interrompre. Ce début le confirma dans son opinion, que le discours de la Dame détruisit bientôt ; car au lieu de lui parler d'Amour, elle l'avertit de ne plus se fier à son Charlatan, & de se tirer au plûtôt du labirinte où il l'avoit plongé. Elle lui fit connoître qu'il étoit perdu s'il vendoit sa Commission, qu'il deviendroit la risée de tout le monde, & qu'il ne trou-

trouveroit plus de Patron pour lui donner un autre emploi. Cet avis fût un coup de foudre pour un homme qui visoit déja à la Roïauté, & qui voïoit tout d'un coup ses espérances évanouiës, ses fournaux sautez en l'air, & tous ses projèts de fortune dissipez en un moment; ne pouvant pas soutenir ce renversement de sa chimérique fortune, il tomba tout d'un coup dans un acablement épouventable, & marqua par là une petitesse d'ame, qui ne lui faisoit pas beaucoup d'honneur. Il lui fut impossible de proférer une seule parole, & après avoir été près d'une demie heure dans cette consternation, il enfonça son chapeau sur ses yeux, demanda congé à la Dame, traversa la Chambre où étoit la compagnie, & gagna l'escalier, sans régarder personne. Toutes ces Femmes à qui un moment auparavant il avoit dit mille douceurs, & qui l'avoient apellé l'ame de societé, furent fort étonnées de ce changement, & en firent la guerre à leur amie, à laquelle elles reprochérent de l'avoir ensorçelé. Elle s'en défendit du mieux qu'elle pût, & s'aplaudit de l'avoir averti d'une chose aussi essentielle, sans s'embarasser, si son avis seroit bien ou mal-reçû. On acheva de se divertir sans lui pendant le reste de la journée: & il eût la bassesse de s'imaginer que ce que cette Dame venoit de lui dire, étoit un tour d'adresse de son Mari, qui vouloit le détourner de son chimiste, afin d'avoir seul tous les avantages qu'il auroit été obligé de partager avec lui. Dans cette pensée, il prit une

haine effroïable pour ce Monſieur, dont il ne revint qu'après que ſes yeux furent ouverts, & qu'il eût vû clair dans la tromperie que le chimiſte lui vouloit faire. Cependant il étoit preſque perdu, par la quantité de dêtes qu'il avoit eſté obligé de contracter, & qui lui tomboit toutes ſur le corps, parce que le Charlatan étoit un homme inſolvable : il fût obligé de mettre ſa perſonne à l'abri des pourſuites de ſes créanciers, & il ne lui reſta de ſon naufrage que ſa commiſſion qui ſans l'avis de la Dame, s'en feroit allé, comme le reſte, en fumée. Cette Dame engagea encore ſon Mari à lui rendre ſervice dans ſa diſgrace, & à l'avertir des deſſeins qu'on formoit contre lui. Elle le garantit même des perſécutions de l'implacable Sage-Femme, qui vouloit être païée de ſon billet. Enfin il avoit raiſon d'apeller cette Dame ſon ange tutelaire, & de ſe louër de ſa générofité. Il eût auſſi tout lieu de ſe louër de la fortune, qui ſelon ſon caprice ordinaire ſe ſervit de ſon adverſité, pour lui procurer tout d'un coup de l'avancement : Car elle lui fit chercher aſile dans la maiſon d'une Dame qui avoit de grands Biens, & qui étant devenuë amoureuſe de lui, l'épouſa, lui fit donation de tout, & mourut d'abord après : Il s'eſt remarié enſuite avec une héritiére qui ſera très riche après la mort de ſa Mére, il a une place dans le gouvernement, & il brille comme vous voïez dans le *Prado*.

L'obligeante Dame qui lui avoit rendu tant de bons offices perdit ſon Mari, & ſe

trouva en ſuite dans de ſi grands embaras, qu'elle fût obligée d'aller chercher un aſile chez des amis, dans une Province fort éloignée. Ces gens vouloient bien la recevoir chez eux; mais ils ne pouvoient pas fournir aux frais de ſon voïage : il s'agiſſoit de dix piſtolles qu'elle crût devoir atendre de la reconnoiſſance d'un homme qui lui avoit tant d'obligation. Elle les lui demanda, & après qu'il l'eut tenuë près d'un an en ſuſpens là deſſus, il lui refuſa, par un billet de deux lignes, un ſecours ſi néceſſaire à ſon repos: & quand dans une autre extremité elle eût encore recours à lui pour deux piſtolles, elle eût la mortification de recevoir un ſecond refus; ſon ingratitude ne s'eſt par repanduë ſur elle ſeule, tout ceux qui lui ont rendu ſervice l'ont éprouvée. La Sage-Femme a été obligée de le mettre en procès pour retirer ſon argent; en un mot il ne païe Perſonne qu'à l'extrémité, & lors qu'il y eſt contraint.

Il me ſemble, dit alors *Aſtrée*, que vous vous étes étenduë longtems ſur un bien méchant ſujèt: On trouve aſſez d'exemples d'ingratitude, & il n'eſt pas étonnant qu'un homme, dont les principes ſont corompus par l'hypocriſie & par l'avarice, ſoit incapable de reconnoiſſance, & c'eſt un malheur pour les perſonnes généreuſes de juger des ſentimens des autres par les leurs, puis qu'elles n'en ſont jamais deſabuſées qu'à leurs dépens, & lors qu'il n'eſt plus tems d'aporter du reméde aux maux que cette prévention leur a atirez.

Voilà dans ce Carosse-là, dit alors l'*Intelligence*, une Dame sérieuse qui est de qualité, & à laquelle il est arrivée il y a quelques nuits une assez plaisante avanture: elle a un (a) Amant qui n'est ni beau, ni bienfait, ni jeune, ni riche, ni doux, ni complaisant, qui d'ailleurs est fort yvrogne, & qui, quand il a trop bû, répéte la nuit tout ce qu'il a fait pendant le jour; & l'on prétend que tout ce qu'il a de mérite, ne peut être connu que des Dames qui le favorisent: il est de ceux qui veulent être toûjours jeunes en dépit des années, & quoi que leurs visages démentent leurs maniéres & leurs discours. La Dame que voilà, écrivit l'autre jour un billet à ce vieux pécheur, pour l'avertir que son Mari passeroit la nuit à la Campagne, & l'invita à venir remplir sa place: il accepta le rendez-vous, & promit de venir à l'heure marquée; mais il s'amusa trop long-tems à boire, & la Dame eût tout celui de s'impatienter en l'atendant; il vint enfin, & pendant qu'il étoit après à apaiser sa belle, & qu'ils se deshabilloient tous deux, dans une Chambre qui étoit au dessus de celle où l'on couchoit, le Mari ariva & frapa en maitre à la porte; son retour déconcerta les Amans, il n'y avoit pas moïen de sortir dans une heure aussi indûë, & pendant que tous les domestiques étoient en mouvement, ainsi la Dame pria le vieux Sénateur d'atendre sans lumiére & sans bruit que son Mari fût endormi, disant qu'elle alloit faire semblant de se coucher auprès de lui, & que dès qu'elle l'auroit laissée dans

(a) Mr. Manley.

les

les bras du ſommeil, elle ne manqueroit pas de venir ſe jetter dans les ſiens ; le galant conſentit à cela, & la Dame deſcendit, après avoir ordonné à ſa ſuivante d'éteindre la chandelle. Son Mari qui étoit fort fatigué s'étoit déja couché ſans l'atendre, & elle n'atendoit pour le quiter, que de le voir profondément endormi ; mais le galant que les tenèbres & les fumées du vin rendoient aſſoupi, s'endormit le premier, & ſuivant ſa louable coûtume, ſe mit à parler de tout ce qu'il avoit fait & dit ce jour-là au cabarèt, querellant les valets, dont par ſes maniéres crapuleuſes il ne s'atiroit pas le reſpèt, & qui le laiſſoient ſouvent apeller plus de vingt fois, avant de venir voir ce qu'il vouloit ; ainſi ſe croïant alors dans ce cas-là, il crioit de toute ſa force, en frapant de ſa canne, Ricardo, Tomaſio, Guillaume : ce bruit épouvanta la Dame, elle ne pouvoit pas comprendre qu'il eût ainſi frapé, à moins qu'il ne ſe trouvât extrêmement mal, encore n'auroit-il pas été excuſable, eût-il été prêt à mourir ; cependant comme il croïoit que ces garçons cabaretiers ſe moquoient de lui, il redoubla ſes coups & ſes cris, & cela éveilla tout-à-fait le Mari, qui n'avoit entendu que confuſément le premier bruit qu'il avoit fait, & qui croïant qu'il y eût de voleurs en haut, chercha en tâtonnant ſa Robe-de-Chambre pour aller garantir ſa maiſon du pillage : ſa Femme le pria toute tremblante de ne point s'expoſer ainſi lui-même, puis que ſi les voleurs étoient les maitres dans la maiſon,
ils

ils ne manqueroient pas de le tuer. La fraïeur de cette Dame n'étoit pas feinte, quoi qu'elle eût une autre cauſe que celle qu'elle tâchoit de faire paroitre: Pendant qu'elle s'efforçoit de retenir ſon Mari, on recommença à crier & à fraper, elle dit que les voleurs apelloient ſans doute leurs camarades; là-deſſus elle ſonna, la Femme-de-Chambre vint, & elle ne fût pas plûtôt dans la Chambre que le bruit recommença encore; le Mari encouragé par la vûë de la chandelle, s'étoit déja dépétré des mains de ſa Femme, & étoit prêt à ſe lever, quand l'habile ſuivante, qui comprit à demi mot ce que cela vouloit dire, laiſſa tout d'un coup tomber la chandelle, & faiſant ſemblant d'être troublée par la peur, & de ne ſçavoir plus ce qu'elle faiſoit, ſortit promtement de la Chambre, dont elle ferma la porte à double tour, & courut éveiller notre Amant; il ne falut pas faire bien des raiſonnemens pour le faire hâter de ſe retirer, ſa retraite ne fût point troublée, & pour jetter encore de la poudre aux yeux du pauvre Mari, la Femme-de-Chambre eût la précaution de jetter une partie de la toillette, & des bijoux de ſa Maitreſſe par une fenêtre qu'elle laiſſa ouverte, afin de fortifier l'idée qu'on avoit du vol; elle cria au ſecours, fit lever tous les Domeſtiques: le Mari qui pendant tout cela travailloit à forcer la porte de la Chambre, en ſortit enfin: tout le domeſtique s'aſſembla, mais on ne trouva point les voleurs, ils étoient dénichez, & l'on n'eût pas de peine à croire, qu'au hazard

zard de se rompre le col, ils n'eussent passé par la fenêtre, sur tout quand on s'aperçût qu'il manquoit bien des choses à la toillette de la Dame ; son Mari remplaça cela par de nouveaux bijoux, dont il lui fit présent. Mais quoi que cette avanture ait eu un succès plus hûreux qu'on n'eût dû naturellement s'y atendre, la Dame n'a pas laissé de dire à sa Femme de Chambre qu'elle vouloit profiter de cette leçon, & qu'elle voïoit bien le risque qu'on couroit avec des Amans débauchez, qui ne sçavoient garder aucun secrèt, soit qu'ils fussent éveillez ou endormis.

Le Carosse qui sort du *Prado* après celui-là nous emporte la fameuse * beauté qui a tant fait de bruit l'année passée : on beuvoit sa santé sous le nom de la fleur naissante ; elle avoit été élevée à la campagne, & y avoit resté sans qu'on la distinguât des autres, & sans que ses charmes fussent remarquez : mais dès qu'elle parût ici, elle y fit un fracas terrible, chacun s'empressoit pour la voir, on disoit que jamais personne n'avoit aproché de cent piques de la beauté qui brilloit en elle ; on s'étonnoit de l'aveuglement que les gens avoient eu jusques alors sur son chapitre, & l'on faitsoit mille exclamations de cette nature, & tout cela, parce qu'elle avoit la réputation d'être belle, car le public juge toûjours des choses par tradition plûtôt que par connoissance, tant il est vrai comme l'on dit qu'opinion chez les hommes fait tout.

* Mademoiselle Mewington.

Je ne vois plus ici que deux Carosses, le der-

dernier fournit matiere à une histoire qui demande du loisir. Si vos Divinitez veulent un peu se tirer de la poussiere, & venir se reposer sur le bord du canal, où la Lune donne à plein, je vous dirai que l'un de ces Carosses porte une jeune Dame, dont la Mére a eu quelque chose d'assez particulier dans sa fortune. Son Mari étoit (a) Chevalier; mais comme dans de certaines ocasions il avoit dérangé ses affaires, il prit le parti de s'absenter, en atendant qu'il pût y mettre ordre : la Femme ne sçavoit pas tout cela, ou du moins feignoit de ne pas le sçavoir; le Chevalier la prit avec lui, & deux Enfans qu'ils avoient, & fût ainsi en famille à soixante lieües de chez lui, chez un de ses (b) Amis, qui, quoi qu'il ne fût pas Noble, vivoit pourtant très noblement, & avoit d'assez grands biens pour pouvoir faire belle figure. Cet ami les reçût le plus généreusement du Monde; il aimoit à faire une dépense convenable à sa richesse, ainsi lors que le Chevalier eût resté quelque tems chez lui, & qu'en partant il le pria de vouloir bien permetre que sa Femme, & ses Enfans y atendissent son retour, (qu'il disoit ne devoir pas tarder.) On peut croire que *Ramires*, c'est ainsi qu'on nommoit cet Ami, on peut, dis-je, croire qu'il n'eût garde de le refuser: le Chevalier, charmé de laisser sa Femme & ses Enfans en un lieu où il sçavoit qu'ils ne manqueroient de rien, partit & laissa passer plusieurs années, sans qu'on sçût ce qu'il étoit devenu. Bien des gens ont crû qu'il avoit communiqué ses af-

(a) Le Chev: T. Laurence.

(b) Lee Warner, Gentilhomme dans la Province de Norfolk.

affaires & son dessein à sa Femme ; quoi qu'il en soit, elle fût traitée en Reine chez *Ramires* ; il eût soin de choisir les meilleurs maitres pour l'éducation de ses Enfans, qui étoient tous deux très-beau ; vous venez de voir la Fille, & je puis vous assurer que rien n'est plus aimable que le Fils, la Dame les élevoit là avec autant d'agrément que si elle eût été chez elle ; elle ocupoit les plus beaux apartemens de la maison, tous les Domestiques lui étoient dévouez, & ils étoient reçûs ou congediez selon qu'elle le trouvoit à propos. *Ramires* fournissoit à tout ; il n'étoit jamais si content que quand il y avoit quelque nouvelle mode, & qu'il pouvoit mettre *Laurentine*, c'étoit le nom de la Dame, quand il pouvoit, dit-je, la mettre elle & *Marguerite* sa Fille, sur le pied des mieux ; *Laurentine* n'avoit garde de quitter un si bon gîte. Son Mari lui avoit ordonné d'y rester jusques à son retour, & elle l'y atendoit fort patiemment. *Ramires* n'avoit garde de son côté de s'impatienter, & il s'étonnoit seulement de ce que le Chevalier pouvoit oublier si long-tems une Femme qu'il trouvoit si aimable ; mais le Chevalier avoit ses raisous pour cela : il connoissoit l'humeur de *Ramires*, car les personnes généreuses & franches sont fort aisées à connoître ; ainsi il étoit bien persuadé que les agrémens de sa Femme & sa conversation le dédommageroient de l'embarras & de toute la dépense qu'elle pouvoit lui causer, quand même l'Amour ne s'en mêleroit pas ; il s'en mêla pourtant, & *Laurentine*

rentine qui s'aperçût qu'elle l'avoit fait naître, donna tous ses soins à empêcher qu'il ne sortît du cœur d'un Hôte dont l'opulence & la générosité lui étoient aussi utiles. *Ramires* aimoit la magnificence & la bonne chére. *Laurentine* étoit dans ce goût-là, & quand elle n'y auroit pas été, elle avoit trop d'esprit pour ne pas s'y conformer, sachant bien que pour se rendre agréable, il faut tâcher d'être utile aux gens à qui on veut plaire, & de servir à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Elle s'étoit renduë si nécessaire à ceux de *Ramires*, qu'il disoit souvent qu'il n'auroit jamais connu, sans elle, les véritables agrémens qu'on peut trouver dans la vie. C'étoit elle qui, selon lui, lui avoit poli l'esprit Enfin, il n'auroit jamais pû vivre hûreux sans elle; comme il étoit encore garçon toute sa famille le pressoit de se marier, afin d'avoir un Enfant qui pût conserver son nom & ses biens. Mais après les avoir priez de le laisser en repos, & leur avoir dit qu'un homme ne manque jamais d'héritiers, il prit chez lui un Fils de sa Sœur, qu'il fit élever avec les Enfans de *Laurentine*, & auquel il ordonna de faire sa Cour à la jeune *Marguerite*; c'étoit à quoi *Laurentine* avoit visé, & à quoi elle étoit parvenuë par son adresse. Ils étoient tous deux dans un âge où l'on pouvoit commencer à leur inspirer de l'inclination l'un pour l'autre; mais le jeune garçon, qu'on apelloit *Rinaldo*, étoit de ceux qui sans être naturellement méchans, n'ont pas, d'eux-même, la force d'être bons. Il étoit Fils d'une

d'une Mére qui haïssoit mortellement *Laurentine*, qui ne songeoit qu'à lui nuire en empoisonnant toutes ses actions, qui, soit qu'elles fussent criminelles ou non, n'avoient rien qui ne parût beau & bon dans l'extérieur, car elle se ménageoit si bien là-dessus, qu'elle trompoit toute la vigilance des espions qu'on métoit à ses trousses. *Rinaldo*, qui n'avoit pas assez de raison pour agir conformément à ses véritables intérêts, en se conformant aux volontez de son Oncle, ne consulta que la haine de sa Mére & de ses autres parens, & en prit lui-même une fort grande pour *Laurentine*, & pour sa Fille, sans considérer que cette habile Mére n'auroit jamais consenti à la lui donner, qu'elle ne l'eût fait déclarer l'unique héritier de *Ramires*: mais il s'imaginoit qu'il n'avoit que faire de ses soins pour avoir un héritage qu'il croïoit qu'on lui destinoit, sans cela: ainsi, bien loin de chercher à plaire à *Marguerite*, il lui faisoit tous les jours mille chagrins; il la troubloit dans tous ses exercices, soit qu'elle dansât, ou qu'elle chantât; car elle avoit une très-jolie voix. Enfin, ce n'étoit que plaintes qu'on étoit obligé de faire des incivilitez de *Rinaldo*, & des mauvaises maniéres qu'il avoit pour *Marguerite*. Son Oncle l'en grondoit en vain, & enfin rebuté de ses bisareries, il fut contraint de l'éloigner, & de l'envoïer à l'Academie, pour le rendre capable de pouvoir faire quelque chose un jour; car il navoit plus dessein d'en faire son héritier.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, on reçût des nouvelles du Chevalier : non pas par lui-même, mais on ſçût par d'autres perſonnes qu'il ſe portoit bien, & qu'il étoit allé aux Indes ; cela empêcha *Ramires* d'épouſer *Laurentine* ; car on dit qu'il en avoit formé le deſſein, & qu'il l'auroit exécuté ſans cette deſagréable nouvelle. Cependant ſes parens ſe recriérent ſi fort contre ce commerce, qu'il n'y avoit plus moïen de le continuer avec honneur ; & *Laurentine*, qui n'avoit pas envie de le rompre, & qui voïoit que tout le monde trouvoit mauvais qu'elle tint ménage avec un garçon, imagina un moïen de pouvoir acommoder le ſoin de ſa réputation avec celui de ſes intérêts : cet ajuſtement fut de marier *Ramire* à une perſonne dont l'humeur fut aſſez commode pour la laiſſer toûjours jouïr des mêmes droits dont elle étoit en poſſeſſion. Elle rencontra juſtement ſon fait, & trouva une Dame qui avoit quarante mille écus de dot, & fort peu de délicateſſe ſur l'article. C'étoit une de ces bonnes Femmes qui ne font peine à perſonne, & qui ſont contentes pourvû qu'on ne leur en faſſe point. Ils furent mariez en fort peu tems, & quoi que *Ramires* fût extrêmement riche, on fût ſurpris de voir qu'une Femme, qui avoit un bien conſidérable, voulût le donner à un homme dont elle ne pouvoit pas eſpérer d'être aimée, puis qu'elle n'ignoroit pas que ſon cœur étoit pris ailleurs. Ils firent pourtant très-bon ménage ; l'épouſe étoit toute bonne, & *Laurentine* fort adroite ; elle

ſe

ſe conſerva le même empire dans la Maiſon, & la nouvelle Epouſe n'avoit pas moins de complaiſance pour elle que le Mari, qui fut ſeul la victime de cette affaire-là; car ne pouvant pas ſouffrir la contrainte à laquelle ce changement de vie l'expoſoit, & chagrin de ce qu'il n'avoit plus la liberté de paſſer les journées entiéres avec ſa chere *Laurentine*, il tomba dans une mélancolie dont tout ſon bien ne fut pas capable de le tirer, & qui le jetta dans une langueur dont il mourut ſix mois après ſon Mariage. Le chagrin que *Rinaldo* lui avoit fait, en manquant d'honnêteté pour la jeune *Marguerite*, l'obligea à le déshériter, il ſe contenta de lui faire un leg dans ſon Teſtament, & donna l'héritage, qu'il lui avoit d'abord deſtiné, à un autre Neveu, qui étoit Fils d'un de ſes Freres, & qui par conſequent portoit le nom de la famille, qu'il avoit auparavant voulu faire prendre au Fls de ſa Sœur; Ceux qui firent ſon inventaire furent fort ſurpris de ne trouver que deux mille écus dans ſa caiſſe. On ne pouvoit comprendre comment en ſix mois de tems, il avoit pû dépenſer quarante mille écus, & conſumer outre cela ſon revenu, ſans qu'il eût fait aucune acquiſition ni acquité la moindre dête. On conclut de là qu'il falloit qu'il eût donné tout ſon argent comtant à *Laurentine*: ce qui fortifie cette opinion, c'eſt qu'elle vit d'une maniére fort honorable, & qu'elle fait fort bonne figure; ſon Mari n'eſt pourtant pas encore de retour; mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt que *Rinaldo*, qui eſt revenu de

l'Academie, eſt préſentement amoureux, à la folie, de l'aimble *Marguerite*, & qu'on prétend même que ce ſera un mariage, quoi qu'il ſemble que l'intérêt n'en doive pas être le motif, à moins que quelque ſcrupule de conſcience n'engage la Mére à quelque eſpéce de reſtitution, en faiſant part, par cette alliance, des biens qu'elle a reçûs de l'Oncle, à ce Neveu déshérité; mais elle n'aura garde de faire cette reſtitution tant qu'elle vivra, à moins que ſon Mari ne fût de retour; car ſi on lui voïoit donner tant de Biens à ſa Fille, on ſe confirmeroit dans l'opinion que tout le Monde a euë que la dot de Madame de *Ramires* avoit été répanduë dans ſes coffres. *Rinaldo* eſt perpetuellement avec *Marguerite*, dont les charmes atirérent il y a quelque tems les vœux d'un jeune Gentilhomme qui eſt Neveu de la Favorite. On croïoit qu'il l'épouſeroit, mais comme il ne l'a pas fait, il n'y a pas aparence qu'il le faſſe, puis qu'aparemment il atend le conſentement de ceux qui ne ſeront jamais d'humeur de le lui donner.

Voici, dit alors *Aſtrée*, en parlant à l'*Intelligence*, la Morale qu'on peut tirer du récit que vous venez de nous faire, c'eſt que deux perſonnes de ſexe différent, & dont le commerce ne peut pas avoir un but légitime, ne doivent jamais avoir des liaiſons trop étroites, parce qu'il eſt très-rare de voir qu'on s'en tienne à l'eſtime & à la bonne amitié. Il faut pour cela avoir des ſentimens trop épurez, & cela ne ſe peut, ſans

un

un secours surnaturel, qui ne peut pas venir d'ici bas. Le châtiment est tombé sur *Ramires*, parce qu'il a voulu faire servir le saint lien du Mariage à couvrir des Amours illégitimes. Nous pouvons voir aussi dans *Rinaldo* combien la Nature humaine est dépravée, puis qu'il a haï *Marguerite* dans le tems que son devoir l'engageoit à l'aimer, & qu'il l'aime lors qu'il n'a plus aucune espérance de pouvoir l'obtenir. Mais je vous prie, Madame l'*Intelligence*, continuez, s'il vous plait, à nous donner la Carte de ce païs-ici, nous sommes en lieu propre pour cela, le clair de la Lune nous offre un point de vûë fort agréable, quoi qu'elle soit un peu bornée, & le plaisir de votre conversation nous fera passer la nuit dans cet endroit, sans que nous aïons le loisir de nous y ennuïer. Je comprens même, par ce que vous me dites, ce que c'est que ce Monde, tout comme si je le voïois, & votre discours me fait perdre l'envie de le voir de plus près.

Cependant, Madame, dit l'*Intelligence*, vous observerez beaucoup mieux les choses, lors que vous les verrez par vos propres yeux, & je prétens avoir demain l'honneur de vous conduire au Palais Imperial : là vous verrez notre Majestueuse * Imperatrice, dont le cœur est très-équitable ; si elle pouvoit tout voir par ses yeux, & tout entendre par ses oreilles, les choses seroient aussi bien reglées dans sa Cour, que si elles l'étoient par votre balance ; & la Justice y seroit exercée tout de même : mais helas !

* La Reine ANNE.

 les

les Souverains ne sçauroient voir que par les yeux d'autrui ; & quel moïen de se garantir de la corruption des Favoris, & de l'avarice des Ministres ? il est impossible qu'un Prince puisse entrer dans le détail de tout ce qui se passe : il faut nécessairement qu'il s'en fient au raport d'autrui, & ce raport est rarement fidéle, parce que les gens qui sont préposez pour le faire, consultent bien moins la vérité que l'intérêt qu'ils trouvent à servir ou à nuire aux gens dont ils sont obligez de parler. Il n'y a pourtant pas de moïen de remédier à ces abus ; car il est impossible que les Princes puissent connoître le caractére de ceux qui aprochent le plus près de leurs Personnes, qui sont gens d'une dissimulation profonde, & qui comme autant de Caméléons prénent la forme qu'ils croïent la plus propre à avancer leur Fortune. Si le Prince est dévot, le débauché devient alors régulier, l'avare paroit généreux, & le vindicatif débonnaire, le plus emporté affecte de sourire toûjours ; enfin ils cachent sous de beaux dehors, les vices les plus odieux, & les crimes les plus énormes ; & tâchent par leur hypocrisie de se conserver le poste de Favori, où le caprice de la Fortune les a le plus souvent placez. Les Princes trompez par d'aussi belles aparences, honorent souvent de leur affection des gens qui en sont très-indignes. Cependant ce seroit quelque chose de cruel de vouloir, quand même on le pourroit, contraindre l'inclination de son Souverain ou de sa Souveraine, puis qu'il n'est rien de plus li-

libre que l'amitié, & que le moindre particulier eſt en droit de donner la ſienne à qui bon lui ſemble. Il eſt naturel à un grand cœur de faire du bien, & il eſt naturel ſur tout d'en faire aux perſonnes qui s'atachent le plus à nous plaire. C'eſt pourquoi juſques à ce qu'on puiſſe trouver des Miniſtres équitables & des Favoris deſintéreſſez, il y aura toûjours des plaintes contre le Gouvernement; & comme le nombre des honnêtes gens eſt fort petit à la Cour, il ſera fort malaiſé qu'on puiſſe parvenir à faire ceſſer ces plaintes, juſques à ce qu'il arive un embraſement général dans le Palais.

Caractére de la Ducheſſe de Marlbourg.

Si de l'apartement de l'Imperatrice vous voulez paſſer dans celui de la Favorite, & que ce ſoit un jour d'Aſſemblée, vous la trouverez atachée à une Femme qui a une très-belle aparence, & qui eſt ornée de tous les atraits néceſſaires pour plaire. Ses regards ſont doux & engageans, ſon air eſt grand & magnifique, ceux qui ne la connoiſſent que ſuperficiellement l'apellent la Vertu: mais on ne s'y peut tromper que la premiére fois qu'on la voit, & dès qu'on la connoit de plus près, on s'aperçoit aiſément qu'elle n'en a que l'aparence. Cependant elle eſt devenuë depuis peu l'Idole de la Cour où la Favorite l'a introdüite, quoi qu'elles ne ſe connoiſſent pas depuis bien long-tems; elle tâche même de l'imiter, & de prendre ſes maniéres, qui, ſi on les examine, n'ont rien d'aiſé; car elle eſt dans une gêne perpetuelle lors qu'elle paroit en pu-

public, & ſon air a quelque choſe de fort contraint juſques à ce qu'elle puiſſe revenir dans ſon état naturel auquel elle s'abandonne, quand elles ſont toutes deux ſeules dans leur cabinèt à leur petit couché, & dans leurs converſations les plus familiéres; on ne demande ſa préſence que quand il y a quelque choſe d'extraordinaire, qu'il faut donner des Audiences publiques dans les jours de fêtes, lors qu'on reçoit des viſites, ou lors qu'elle eſt obligée d'aſſiſter au Conſeil, & alors les deux Filles d'honneur, qui ſçavent le monde, ſont continuellement occupées à la ſoufler, de peur qu'elle ne manque ſon rôle. Ce ſont des beautez fort admirées, qu'on apelle Artifice & Flaterie; la Mére de ces Filles eſt apellée Hypocriſie; elle donne toute ſon atention à garder dans ſa conduite ce qu'on apelle le Decorum: On a dans *Angela* des Dieux Penates & Tutelaires, comme on en avoit autrefois dans Rome, & celui de la Favorite eſt le Dieu des richeſſes: Il eſt poſé ſur un Autel magnifique dans ſon alcove, dont elle ne confie la clef à perſonne, elle la garde elle-même: on voit ſur les marches de cet autel trois figures qui ſont à genoux, & qui ont pour titre, *Corruption*, *Tentation*, & *juſte Recompenſe*: les deux premiéres fourniſſent continuellement des bagues de Diamant, des ſequins d'or, & des billets de change; l'autre des préſens qui ne ſignifient rien, & qui ſont à peine reçûs, ſçavoir des rubans, des gands, des cordiaux, des vins excellens, & autres choſes exquiſes propres pour l'uſa-

ge

gé de sa Haute Puissance, qui ne régarde toutes ces bagatelles qu'avec mépris; elle ne reçoit même les bijoux & la vaisselle d'argent qu'avec dédain, parce qu'elle sçait bien que ceux qui lui font présent de ces sortes de choses, les estiment selon qu'elles leur ont coûté, & les donnent sur ce pied-là, quoi qu'en cas de vente elles ne pûssent pas raporter à peine les deux tiers du prix qu'elles ont été achetées; ainsi comme l'or ne diminuë point, l'or est la seule chose dont on fait cas dans cet Empire, & qui y est reçûë pour argent comtant. Derriére ces figures, & à un peu de distance, on voit paroître une longue file de Marchands & d'Artisans, aïant des billets dans une main & dans l'autre des présent pour païer la signature de ces billets. Ces présens sont des Pendules, des Montres à la mode, des bijoux en orfévrerie, des étoffes, de belles piéces de toilles; De chaque côté de l'Autel, on voit une foule de gens qui présentent des requêtes pour obtenir des emplois dans l'Armée, sur la Flotte, dans le Gouvernement ou ou dans la Maison de l'Imperatrice; leurs présens sont tous prêts & rangés en bon ordre; car il n'y personne d'assez fou pour prétendre au moindre avancement dans cette Cour-là sans offrir premiérement son offrande.

Après avoir vû ce qu'il y a de plus remarquable dans l'apartement de la Favoriré, je vous conduirai chez une *. Dame fort bien faite, qui exerce l'hospitalité, en tenant chez elle une banque de Bassette, pour

* Madame Filtzharding.

pour occuper les Dames desœuvrées, & leur faire dissiper ou augmenter leur argent, selon qu'il plaît à la Fortune, & où les avares & celles qui ne le sont pas sont voir leurs humeurs à découvert, & cela avec des maniéres toutes extraordinaires. Je ne veux pas vous prévenir là dessus, afin que ce que vous verrez dans ce bureau de Jeu, ait la grace de la nouveauté pour vous; Car j'oserois bien jurer qu'*Astrée* n'a jamais été d'aucune partie de Bassette.

Pendant que cette Dame est ainsi ocupée à son plaisir & à procurer celui d'autrui, vous pourrez tourner vos yeux de l'autre côté de la Chambre, & vous verrez son * Mari qui n'est pas moins ocupé qu'elle. Il se pique d'avoir l'esprit vif & de juger des belles Lettres, de décider qui est celui qui écrit d'une maniére intolérable, & qu'on ne peut souffrir, & qui est celui qui écrit tolérablement. Pardonnez la *Totologie*; (c'est sa phrase ordinaire) tout est médiocre selon lui, & personne ne peut écrire excellemment, à moins d'être de la Caballe dont le Seigneur *Giraldo* à l'honneur d'être un des membres le plus illustre. Cette Cabale a produit, à la verité, une Comedie qui vaut son prix, mais ils ont remis le soin d'en juger à une personne d'un discernement trop foible, pour pouvoir décider là dessus. La ville n'a pas eu assez de complaisance pour y déférer. L'autre piéce qui a parû ensuite, était trop étudiée, & paroissoit avoir été forgée sur l'enclume, tant le stile en étoit forcé. Ce n'étoit ni Tragédie ni Co-

* Milord Fitzharding.

Comédie, & jamais ouvrage n'a moins rempli son Titre, puis que dans cette prétenduë Comédie, il ne se trouve pas de quoi causer seulement un souris. Le Seigneur *Giraldo* est pourtant un homme d'esprit, dont la conversation est agréable; mais il seroit plus digne de loüange s'il étoit moins partial; car il lui arive souvent de condamner un livre, sans rime ni raison, & seulement parce que l'Auteur n'aura pas le don de lui plaire, ce qui n'est pas juger sainement, car un Auteur peut fort bien faire un bon ouvrage après en avoir fait de très méchans; ainsi il faut se dépouiller là dessus de toute prévention, examiner ce que les choses valent par elles-même & leur donner leur prix. Un nouvel Auteur vient de mettre au jour deux Volumes fort réjouïssans, & il nous en promèt encore deux autres. Cependant je doute qu'ils aïent le succès qu'il devroit naturellement en atendre, & cela parce que cet Auteur n'a pas eu la précaution de se cacher, & que n'étant pas gouté dans la coterie du Seigneur *Giraldo*, son nom fera du tort à l'ouvrage, qui sera d'abord condamné sur l'étiquéte du sac, & sans qu'on se donne seulement la peine de le lire, on se dira tout haut qu'il ne vant rien, & si quelqu'un demande quel defaut on y trouve, toute la raison de cette critique se reduira à dire, ce livre est décrié chez le Seigneur *Giraldo*, on ne l'aprouve point chez le Seigneur *Giraldo*. Cependant ce Seigneur *Giraldo* que l'on cite si fort, & dont l'autorité décide ainsi, ne sçauroit lire

tous

tous les livres dont il détruit la réputation; ſes affaires & les fonctions de ſa charge ne lui en donnent pas le tems; mais comme il a toûjours une petite Cour à ſon lever, où les Critiques en ſous-ordre, & les Femmes qui ſe piquent d'eſprit ne manquent pas de ſe rendre, il écoute les déciſions, de ces petits génies, & leur fait l'honneur de les débiter enſuite comme ſiennes; ainſi les ſentimens les plus erronez ſont ſuivis par ceux que la ſeule authorité du Seigneur *Giraldo* entraine, & il n'eſt pas poſſible qu'un Auteur puiſſe parer le coup.

Quand vous vous ſerez ſuffiſament divertie dans cet endroit, car je ne prétends vous y conduire que pour vous rejouïr, ſçachant bien que votre Excelence n'y ſçauroit rien trouver d'inſtructif. Quand vous vous y ſerez, dis-je, aſſez divertie, j'aurai l'honneur de vous conduire au Conſeil & au Senat, car il faudroit trop de tems pour vous raporter ce qui ſe paſſe dans ſes ſortes d'Aſſemblées, & les différentes Hiſtoires des Membres qui les compoſent, ſoit parmi les Nobles où chez lés autres, & il vaudra beaucoup mieux que vous voïez tout cela vous-même. Cependant j'aurai ſoin de vous inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé d'extraordinaire dans ce fameux Corps: je vous parlerai de leurs inſtitutions, de leurs prétendus intérêts, de cette adreſſe dont en ſe ſert dans l'art du Gouvernement, pour le faire aprouver & le faire même briller avec éclat aux yeux du délicat obſervateur des loix, je vous ferai voir pour quoi

un Emploi qui ne paroit presque point profitable, coute pourtant tant d'argent, & par quels moïens on trouve son compte dans cette Loterie, où malgré le caprice de la Fortune, de qui elle paroit seule dépendre, on a pourtant l'habileté de faire en sorte qu'il n'y ait que les fous qui rencontrent les billets blancs.

Vous verrez l'Arcenal, les magasins & le ménagement de ceux qui président dans la *Marine*, les abus qui s'y commétent, la raison qui fait qu'on ne les corrige point, & qu'on ne profite pas des avis de ceux qui ont découvert toutes ces malversations, je vous conduirai en suite à l'Armée, & dans la Tente même du Général. Je vous dirai tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il auroit pû faire; je vous ferai voir l'intérêt de l'Officier, la misére du Soldat, & le libertinage de tous, leurs efforts continuels pour prolonger le guerre, leurs artifices pour retarder la paix, qui servira à élever les uns & à suprimer les dépenses exhorbitantes qui accablent le public.

Pour diversifier la sçéne, nous irons, si vous le voulez, faire un tour à l'Opera, & vous verez régner dans cette petite République la même injustice qui régne par tout ailleurs. Le Poëte Favori, de concert avec le Maitre, fait la lecture des nouvelles piéces qu'on lui aporte, & n'a garde de donner son suffrage à celles qui le méritent le mieux, de peur de nuire par là à son propre ouvrage, & de se voir effacer; ainsi le pauvre Auteur qui s'est soumis à l'examen,

après

après avoir été baloté pendant deux ou trois ans, & renvoïé tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, eſt enfin congédié avec un, *votre ouvrage n'eſt pas bon*, & on le lui rend après en avoir pillé ce qu'il avoit de plus nouveau & de mieux exprimé, dont on fait ſon profit, & d'où l'on tire encore celui de mettre effectivement cet ouvrage ainſi mutilé hors d'état de pouvoir être de miſe.

Les Femmes les plus propres à réuſſir ſur la Scéne, & qui ont les talens qu'il faut pour exceller en ce genre, ne ſont pas païées d'une maniére qui puiſſe les encourager à faire valoir ces mêmes talens. Elles ont beau plaire au public, quoi que ce public paie, on conſulte moins ſon goût que le caprice du directeur, qui avance ſes créatures au préjudice des bons ſujèts ; & on paie pour parler celles qui n'ont jamais ſçû que parler comme des Péroquèts, ſans intelligence, & qui par conſéquent ne ſçauroient entrer dans ce qu'elles diſent, & y donner cette grace, & cet air animé qui en fait tout l'agrément. C'eſt par des injuſtices de cette nature qu'ils ont obligé l'incomparable * *Bracilla* à les quiter, elle qui ne pouvoit être ſurpaſſée que par l'admirable *Berencie* dans quelques endroits ſeulement ; dans tous les autres elle ne pouvoit être comparée qu'à elle-même, & par toute ſorte d'endroit elle devoit être regardée comme la Femme la plus utile & la plus agréable du Théatre.

* Mlles Bracegirdle & Parry toutes deux Actrices.

Si vous aviez du goût pour la Galanterie, nous

nous pourions aller faire un tour dans les * Jardins du Palais, où le vice & la vanité paroissent à découvert. Je m'étonne comment les personnes raisonnables continuent encore à se promener dans ces Jardins, qui sont devenus à présent le lieu de marché, où, à la honte de notre Séxe, on voit venir un nombre infini de Femmes jeunes & jolies, que leurs vices où leur misére obligent de se mettre en vente pour un jour, pour une heure, selon qu'il plait à ceux qui les païent, & qui après avoir fait pendant quelque tems cet infame commerce, sont en horreur à tous ceux qui les voïent, non pas tant pour la perte de leur chasteté, car ce n'est pas une Vertu fort à la mode, mais parce que l'infection de leurs corps ne permèt pas qu'on en aproche, & parce que l'habitude du crime leur a fait contracter tous les vices ensemble; mensonge, tromperie, vengeance, larcin; l'argent est leur Divinité, & rien au Monde n'est plus pernicieux que la conversation de ces personnes, qui n'aïant plus aucun sentiment d'honneur ne s'emploïent qu'à tendre des piéges à celui d'autrui.

* Le Parc de St. James à Londres.

Mais afin que la Ville n'ait pas lieu de se plaindre qu'*Astrée* la méprise, & qu'elle ne lui fait pas l'honneur de lui rendre visite, nous la ménerons à la Bourse, afin qu'elle voïe tout d'un coup la magnificence des bâtimens, & les fourberies des Marchands, l'immensité de leurs richesses, les voïes par lesquelles ils les ont aquises, tout le mistére & l'artifice du Comerce, l'opulence du

gé-

général, & l'épargne & l'avarice des particuliers, excepté dans quelques uns où l'on peut trouver les vices de la Cour avec encore plus d'orgueil & d'ostentation: vous verrez l'ambitieuse Bourgoise donnant des loix dans ses antichambres, & tâchant d'être le Singe des Femmes de la Cour, par son jeu, ses galanteries & des maniéres qui ne lui sont nullement naturelles, & qu'elle s'efforce de prendre, croïant par là faire la grand' Dame.

* Le Chev. Richard Black-more.

Vous pourez voir aussi le * Medecin de la Ville, qui négligeant de suivre Esculape, a eu la folie de courir après Apollon, qui le fuit avec soin, & qui ne permèt pas au moindre de ses raïons de l'éclairer. Il a même averti sa chere *Daphné* de ne point laisser prendre un seul laurier à cet homme, qui n'a pas sçû s'en tenir aux talens qui lui convenoient. Si dans son Episode de la Création il s'étoit contenté de nous donner une idée de ce qu'il auroit pû faire; s'il n'avoit écrit que peu, & que ce peu eût été bien écrit, nous l'aurions crû capable de faire mieux; mais il a détruit toute la bonne opinion que nous aurions pû avoir de lui, en s'avisant de nous préscrire en vers des régles pour la maniére de manger, boire, dormir, marcher, & aller à cheval; cela a fait tourner sa Muse en ridicule. Chacun le renvoïe à la Mulle de Gallien & d'Hypocrate, qui lui convient beaucoup mieux que Pégase, ce qui doit l'avoir convaincu de la faute qu'il a faite, en préférant la réputation de mauvais Poëte à celle d'être un bon Medecin.

Son Frere le Seignior * *Monpellier* à été plus sage ; il paroit convaincu de la dificulté qu'il y a de conserver une réputation déja acquise, & par conséquent, il est trop habile pour se mettre au hasard de la perdre, par la vaine ambition de chercher à en aquerir une nouvelle. C'est ce qui l'a fait tenir dans les justes bornes dont je parlois toute à l'heure ; c'est à dire d'écrire peu & bien.

* Le Dr. Garth.

Ces disgressions m'ont un peu déroutée, car j'ai encore quelque chose de curieux à vous faire voir, & il semble même que ce soit une des curiositez les plus dignes de celle d'*Astrée*. C'est de la Cour de justice dont je parle ; que diriez-vous, Madame, si vous aviez vû comme moi, deux personnes d'un rang éminent, plaider des années entiéres, pour une chose dans laquelle ils n'ont ni l'un ni l'autre aucun droit. L'un prétend fonder le sien sur un Testament, l'autre sur un Contract, & pendant ce tems-là, le légitime héritier meurt en prison ; sous prétexte de le secourir on poursuit le procès jusques à un certain point, & quand les deux parties sont bien fatiguées de part & d'autre, elles métent bas leurs animositez, concluent la paix en partageant entr'elles un bien qui ne leur apartient pas, & en réduisant par là l'héritier & ses successeurs à la cruelle nécessité de mandier leur pain.

Que diroit *Astrée* de voir dans une seule cause septante témoins, tous parjures, & persuadez qu'ils le sont, se croire en droit de l'être ; ne se seroit-elle pas récriée sur

l'impudence & sur l'injustice des Mortels? Cependant cela se passe dans la Cour Souveraine, où l'on apelle des subalternes, & où l'on prétend redresser les injustices des Juges inférieurs, par des injustices encore plus criantes: Qu'est-il besoin d'apèls? n'avons-nous pas nos loix écrites & connuës de tout le monde, qui ont été faites par les plus sages de nos Législateurs, & ratifiées par le Senat & par nos Souverains; pourquoi se raporter ainsi à l'opinion d'un homme qui, séduit par sa prévention & son avarice, par des sentimens de vangeance, de haine, d'Amour ou d'ambition, ou par quelque autre passion, donne une entorce aux loix, & une fausse interprétation aux expressions du Législateur, en prétendant porter la justice dans un degré de perfection. On n'a vû que peu de ces gens élevez au rang de Juge en dernier ressort, qui se soient acquitez dignement d'un si grand emploi. C'étoit ce qu'un certain Chevalier, qui connoissoit parfaitement bien le Monde, avoit judicieusement prévû, quand il aima mieux laisser un grand procès en suspens que de s'en remetre à la décision du grand Président, qui étoit pour lors en charge, & dont il sçavoit qu'il étoit mortellement haï. Il fit sagement de se défier de l'équité d'un ennemi qui avoit l'authorité en main, & qui pouvoit s'en servir pour le ruïner. Il atendit que les tems fussent changez, & qu'un autre fût mis à sa place, & par ce moïen, il rentra dans la possession de ses biens, au grand regrèt de l'ancien Président, qui a toû-

toûjours conservé la même animosité contre lui, & qui, malgré son bon droit, n'auroit jamais manqué de lui en faire ressentir les effets.

Le dernier Carosse que nous avons vû dans le *Prado*, apartient à la seconde Femme d'un homme qui a été grand Présideni sous le Regne de *Sigismond* Second. Je vous conterai quelques particularitez de sa vie, & je commencerai son histoire avant qu'il eût ateint cette haute Dignité.

(a) Le Chev: G. Cowper. (b) Le Grand Chancelier Cowper. (c) Spencer Cowper.

(a) *Volpone* l'ancien possedoit de grands Biens, & avoit deux fils, l'un apellé (b) *Hernando Volpone*, qui devint ensuite grand Présideni; & son Cadèt qui se nommoit (c) *Mosco Volpone*, étoit du parti oposé à la Cour. C'étoit un vieux débauché, plongé dans les plaisirs les plus desordonnez, & qui s'en tenoit pas même à ceux que la Nature inspire; après avoir marié *Hernando* à une Femme qu'il haïssoit, & *Mosco* à une qui avoit été sa propre Maitresse, il mourut au milieu de ses excès; & soit par avarice, ou parce que ses excessives dépenses consumoient tous ses revenus, il ne donna pas une fort bonne éducation à son Fils, & se contenta de l'élever dans la pratique de la Loi, & dans l'étude la moins honorable, & la plus corrompuë: mais *Hernando* avoit été aidé par la Nature de tous les talens propres à réüssir dans le Monde: tous les succès hûreux qu'il a eus sont dûs à la vivacité de son genie, aussi bien qu'à sa bonne fortune. Il joignoit beaucoup d'esprit, beaucoup d'éloquence, & une gran-

de facilité de s'énoncer, à une souplesse d'esprit qui lui faisoit prendre tous les sentimens qu'on vouloit, ou du moins qui faisoit qu'il paroissoit les avoir, & qu'il affectoit un atachement & un grand zêle pour la Religion; pendant qu'au lieu d'en suivre les principes, il croïoit qu'il étoit permis à un homme d'emploïer toutes sortes de moïens pour obtenir les richesses ou les plaisirs; Il a toûjours été ardent à la poursuite des uns & des autres, prétendant qu'on ne doit faire céder le plaisir qu'à l'intérêt, & que l'intérêt ne doit à son tour céder qu'au plaisir. Il est aisé de juger qu'un homme qui a de pareils principes, & avec cela un bien considérable, dont son Pére n'avoit pas pû le priver, il est, dis-je, aisé de juger qu'un homme de cette trempe n'a besoin que d'être connu pour faire fortune. Comme il étoit encore trop jeune, lors que son Pére mourut, pour pouvoir prétendre aux Dignitez auxquelles il aspiroit, il cacha une ambition qui auroit pû lui nuire, & parut s'apliquer tout entier à sçavoir les choses nécessaires à ceux qui prétendent se rendre un jour recommandables dans la Robbe; & dans tout ce qu'il faisoit, il étoit beaucoup plus rédevable à ses qualitez naturelles qu'à celles qu'il avoit acquises. Sa Mémoire étoit admirable, & il sçavoit si bien l'art de feindre, que, quoi qu'il eût de l'aversion pour sa Femme, les complaisances ne lui coûtoient rien, & il ne se faisoit point d'effort pour vivre civilement avec elle, & pour paroître le meilleur Mari

du

du Monde. Il étoit le Tuteur d'une jeune orpheline, dont le Bien n'étoit pas fort grand; mais dont la personne étoit très-aimable. * *Louise*, (c'étoit ainsi qu'on nommoit la belle Pupille) étoit élevée dans sa maison, auprès de la Dame qui avoit beaucoup d'honêteté pour elle : *Hernando* étoit naturellement amoureux; il haïssoit sa Femme, & il n'étoit pas capable de sentir les délicatesses de conscience, & les combats dont je vous ai parlé dans l'Histoire des Amours du Duc & de Mademoiselle *Charlote*. Il ne connoissoit point tous ces sentimens d'honneur dont ceux de son parti paroissent faire profession: car ils régardent comme un très-grand scandale qu'un homme marié cherche à corrompre l'honneur d'une Femme, sur tout quand elle est sous sa Tutéle. *Hernando* n'avoit point tous ces scrupules; mais comme il vouloit se conserver l'estime de son parti, il avoit des ménagemens à garder. C'étoit là toute sa difficulté; car du reste il étoit persuadé que pourvû qu'on n'en sçût rien, le mal ne seroit pas fort grand. *Louise* avoit du penchant à la pieté, & l'épouse d'*Hernando* avoit secondé ces sentimens par les principes de Vertu qu'elle lui avoit donnez; qui l'avoient fortifiée dans le bien, d'une maniére à ne pouvoir pas être aisément ébranlée. Cela rendoit les poursuites d'*Hernando* difficiles, mais n'étoit pas capable de le rebuter; car il étoit d'humeur à contenter ses passions, à quelque prix que ce fût; soit qu'elles eussent l'ambition ou l'Amour pour ob-

* Mlle. Cullen.

objèt, il s'exposoit à tout, & il disoit comme l'Opera, *quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe à quel prix*, & certain petit présent, que lui firent des Femmes debauchées, suffit pour faire voir qu'il étoit homme à donner dans tout, quand la fantaisie lui en prenoit, & à ne pas ménager sa santé pour passer sa fantaisie.

L'envie qu'il avoit de plaire à Mademoiselle *Louise*, faisoit qu'il lui accordoit tout ce qu'elle pouvoit souhaiter. Mademoiselle *Louise* ne trouvoit rien de si obligeant que son Tuteur; mais elle paroissoit incorruptible. Malgré tout cela *Hernando* résolut de la corompre, & se fit une espéce de gloire de triompher des bonnes instructions que sa Femme lui avoit données, trouvant là-dedans de quoi contenter en même tems la haine qu'il avoit pour cette Epouse, & l'Amour que sa Pupille lui inspiroit. La difficulté rouloit seulement, à sçavoir de quelle maniére il devoit s'y prendre avec cette personne, & comment il faloit débuter auprès d'elle. Il ne voïoit en elle aucun penchant à l'Amour, ni la moindre aparence de coquêterie, & c'étoit là ce qui agravoit son crime, puis qu'il devoit respecter de si beaux sentimens; s'il l'eût même aimée véritablement, il auroit combatu ses desirs & les auroit fait céder au devoir; mais son Amour n'avoit que lui-même & ses plaisirs pour objèt, & son tempérament amoureux étant échaufé par la vûë & la conversation d'une jeune & belle Personne, bien loin de condamner des desirs qui ne

ne pouvoient être que très-criminels, il ne songea qu'à les satisfaire, & à se servir pour cela de toutes les petites libertez qui lui étoient permises par sa qualité de Tuteur. La ruelle du lit de sa charmante Pupille ne lui étoit pas défenduë, il y alloit tous les matins, & il y paroissoit avec des maniéres si tendres & si passionnées, que la Fille la plus ignorante sur ce chapitre-là auroit aisément compris qu'il y avoit du mistére dans son procédé. Quand il rencontroit ses yeux, il paroissoit tout en feu, il la régardoit fixement les bras croisez, soûpiroit en la régardant; il affectoit de s'asseoir toûjours auprès d'elle, de prendre la place qu'elle quitoit, de toucher ce qu'elle avoit touché, & quand sa Femme n'y étoit pas, il bornoit toute sa fortune à pouvoir lui aracher ses gands ou son mouchoir, dont il sembloit vouloir faire des reliques; il faisoit les choses avec tant d'adresse, que tout cela paroissoit être l'effèt d'une galanterie naturelle, & *Louise* croïoit lui être fort obligée de ce qu'il la distinguoit par toutes ses maniéres obligeantes & prévenantes. Cès sentimens de reconnoissance la disposérent à en prendre ensuite de plus tendres. Elle se plût insensiblement mieux avec lui qu'avec un autre: sa conversation lui parût la plus agréable du monde; elle aimoit à le voir & à l'entendre; personne ne la pouvoit si bien divertir que lui, & tout cela, sans qu'elle en pénétrât la cause, & sans qu'elle y entendît finesse.

Dans ce tems-là un jeune Gentilhomme

* Mr. Sembrook. de la Campagne nommé * *Wilmot*, qui étoit parent de Madame *Hernando*, devint amoureux de Mademoiselle *Louise*. C'étoit un parti convenable pour elle : il avoit du Bien, sa personne étoit aimable, & cela paroissoit tendre au Mariage. *Hernando* s'en alarma, & le feu lui monta au visage dès que ce jeune Parent proposa de mener la belle & Madame *Hernando* à l'Opera. Dans cette pensée, il crût qu'il étoit tems de se déclarer, afin de rompre les mesures qu'il croïoit que sa Femme avoit déja prises pour ce Mariage, & d'empêcher que ce jeune audacieux ne vint, aidé par les Loix & par le devoir, lui enlever sa proïe. Il étoit bienfait ; *Louise* étoit sans prévention, & pouvoit aisément en prendre pour un Amant qui paroissoit sous les auspices de l'Himen. Il lui parût même qu'elle avoit pris un air content, en se levant pour aller à l'Opera. Cela le mit au désespoir, & comme la civilité vouloit que *Wilmot* donnât la main à la Dame, pour la conduire la premiére au Carosse, lors que *Louise* se disposa à les suivre, il courut à elle avec un transport qui le fit paroître plus beau qu'à son ordinaire, & lui dit, non, Mademoiselle, *Wilmot* ne touchera jamais cette main, du moins tant que je serai au Monde. Ils etoient trop près les uns des autres pour qu'il pût en dire davantage, & il se contenta de monter en Carosse avec eux, & de dire qu'il vouloit aussi être de la pattie. Sa Femme fût surprise agréablement de le voir venir avec eux à l'Opera. Cependant, comme elle sça-

ſçavoit qu'il avoit rendez-vous à cette heure-là, pour des affaires de grande importance, & qui ne pouvoient ſouffrir de retardement, elle ſe crût obligée de l'en faire ſouvenir; croïant qu'il l'avoit peut-être oublié; mais il répondit que ce n'étoit pas une affaire. Effectivement il n'y avoit rien qui pût entrer en comparaiſon chez lui avec Mademoiſelle *Louiſe*, à laquelle il avoit réſolu d'ouvrir ſon cœur ce jour-là, de peur de donner le tems à *Wilmot* de faire impreſſion ſur celui de cette jeune perſonne. Il s'aſſit vis-à-vis d'elle dans le Caroſſe, & ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit, il la preſſoit avec ſes genoux d'une maniére à lui faire de la peine. Elle n'oſoit pourtant pas s'en plaindre, à cauſe de la Dame; mais elle étoit ſurpriſe de lui voir des maniéres qui ne lui étoient pas ordinaires. Le ſujèt de l'Opera fût l'hiſtoire d'une Femme qui, après avoir été ſept ans abſente de ſon Mari, & ſans en recevoir des nouvelles, en prit un ſecond, & qui la ſeconde nuit de ſes nôces vit ariver le premier, qui ſe fit connoître à elle d'une maniere à ne pouvoir pas être deſavoüé, & qui lui cauſa un ſi grand déſeſpoir qu'elle en perdit l'eſprit, courut les ruës, & enfin ſe poignarda elle-même dans un de ſes tranſports de folie. Ce ſujèt étoit traité avec tant d'art, que *Louiſe*, qui n'avoit pas ſouvent vû de pareilles répréſentations, en fût toute émûë, & ne pût pas s'empêcher de donner des larmes au malheur de cette pauvre Femme. Cette ſenſibilité plût à *Hernando*, qui fût

charmé de voir que son cœur étoit capable de tendresse. Il lui aplaudit là-dessus, bien loin de la tourner en ridicule, comme sa Femme avoit fait. Il prit soin en sortant de se saisir de sa main. Ils s'assit encore vis-à-vis d'elle dans le Carosse. Pendant le souper la conversation roula sur la piéce qu'on venoit de voir. Madame *Hernando* dit que le Poëte avoit fort bien fait de donner promptement moïen à cette pauvre Femme de se tuer elle-même, puis qu'aïant deux Maris vivans, elle auroit vêcu avec infamie, & par conséquent auroit été obligée de se détester elle- même. *Hernando* n'étoit pas de cette opinion, & il prit ocasion de cette petite dispute, pour prouver qu'on pouvoit legitimement contracter Mariage avec plusieurs personnes. Il se servit de toute son éloquence pour apuïer un sentiment aussi contraire aux Loix, à la raison & à la coûtume. Il dit pour cela qu'il avoüoit que dans tous les tems les Femmes avoient été bornées à un seul Mari, à cause de la froideur de leur tempérament, du long-tems qu'il leur faut pour porter leurs Enfans, pour la distinction de ces mêmes Enfans, & pour mille autres raisons de cette nature, qui n'étoient pourtant toutes que des raisons de Politique, par lesquelles on avoit jugé à propos de défendre la Poligamie aux Femmes; mais qu'il prétendoit aussi que les Hommes possédant un pouvoir moins limité de multiplier l'espéce, & trouvant dans une seule Femme tous les inconvéniens qui, comme il venoit de le re-

remarquer, font obstacle à cette multiplication, la Loi de Nature, de même que la pratique de plusieurs Nations très-religieuses sembloit les autoriser à avoir plusieurs Femmes. Il allegua là-dessus l'exemple des Juifs, qui prétendoient tenir leur Loi de Dieu même, & qui non seulement permétoit la pluralité des Femmes, mais encore un usage non limité du Concubinage, dont les Enfans étoint élevez sans distinction comme apartenans tous à un même Pére; que cela étoit si vrai que la Terre promise avoit été partagée par égales portions entre les douze Enfans de Jacob; quoi que ces mêmes Enfans fussent de differentes Femmes, & qu'il y en eût quatre qui étoient nez de deux Concubines; que les Turcs & tous les Peuples du Monde, excepté les Européans, avoient conservé le droit d'avoir plusieurs Femmes, & qu'on avoit remarqué que leur conduite étoit en toutes choses bien moins vicieuse que la notre, & leurs mœurs moins corompus; que l'Europe avoit rafiné sur tous les vices des autres Nations, en prétendant en avoir réformé les abus, puis qu'on n'avoit défendu l'usage des plaisirs qu'afin de les faire mieux goûter, & de les rendre criminels par la désobéïssance, puis que, quoi qu'ils se fussent liez ainsi par Politique à une seule Femme, ils ne laissoient pas de grossir souvent la famille de leurs voisins, & qu'il ne connoissoit que lui seul qui eût assez de pouvoir sur lui même, pour voir avec indifférence les plaisirs d'autrui sans s'y aban-
don-

donner comme les autres, & cela parce qu'il n'aimoit point les choses qui étoient trop communes, ni les Commerces sales des débauchez, mais que s'il étoït permis d'avoir plusieurs Femmes, épousées ou non, il s'en serviroit sans scrupule, pour satisfaire à la Loi de Nature, dont la pratique ne peut qu'être agréable à Jupiter, & à laquelle les Hommes se sont oposez par Politique, bien plus que par Religion: qu'ainsi, quoi qu'on régardât comme une espece d'infamie le Commerce que les Dames avoient avec des hommes mariez, comme l'estime du Monde ne devoit pas être mise en paralelle avec la satisfaction qu'on trouvoit dans les tendres plaisirs de l'Amour, & dans l'observation des Loix de la Nature, on devoit s'abandonner sans scrupule à son penchant là-dessus, puis qu'on pouvoit le suivre sans choquer le devoir ni la Religion, & qu'il ne s'agissoit que de surmonter une chimére que les hommes apellent bienséance, & dont ils se rendent les esclaves sans aucune raison.

On peut croire que cet éloquent discours d'*Hernando* ne fût pas fort du goût de Madame sa Femme: aussi n'étoit-ce pas pour elle qu'il l'avoit fait. Cependant pour y donner plus de force, il en apella à *Wilmot*, & lui demanda s'il avoit rien avancé là-dedans qui ne fût dans la droite raison, & si tous les exemples qu'il avoit citez n'étoient point véritables? l'autre qui n'avoit garde de donner dans ses vûës, ne manqua pas d'a-

d'aplaudir à tout ce qu'il avoit dit, quoi que ce ne fût pas là le moïen de faire sa Cour à la Dame qu'il vouloit épouser, qui ne manqua pas de faire ses réfléxions là-dessus, & de prévoir qu'en dévenant la Femme de *Wilmot*, elle seroit exposée au desagrément d'avoir des rivales, puis que suivant ses principes, la chose étoit permise & authorisée par des exemples, & que même après la décision qu'on venoit de donner là-dessus, elle ne pouvoit pas être en droit de s'en plaindre, puis qu'on sembloit l'en avertir d'avance. Cela la choqua, & elle crût que quelque juste que fût la Morale qu'on venoit de prêcher, elle ne devoit être pratiquée que par les Hommes qui étoient assez malhûreux pour vivre avec des Femmes qu'ils n'aimoient point, & qui par là trouvoient moïen d'adoucir leur esclavage; mais qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme amoureux parût s'y conformer d'avance, & qu'il fût assez peu galant pour s'en expliquer devant sa Maitresse.

Cependant *Hernando* content d'avoir ainsi établi les fondemens de son Systême, & d'avoir jeté des semences de division dans les cœurs qu'il vouloit désunir, ou dont, pour mieux dire, il vouloit empêcher l'union, résolut de prendre des mesures pour dérouter *Wilmot*; & pour cela il pria, dès le lendemain matin, sa Femme de vouloir bien prendre *Louise* avec elle, & de la mener à leur Maison de Campagne, qui n'étoit qu'à six lieuës * d'*Angela*, & où il ne manqueroit pas de les aller joindre dans deux ou trois

* Londres.

trois jours. Il la pria de se bien divertir en atendant; & enfin il joüa si bien son rôle, & pressa si fort ce départ, que *Wilmot* n'eût pas le tems de préndre congé de ces Dames, ni de prier sa parente de parler en sa faveur à Mademoiselle *Louise*; fâché de ce contre-tems, sa premiére pensée fût de les suivre à la Campagne, mais *Hernando* lui fit un acüeil si froid qu'il n'osa s'y déterminer. Il lui dit que sa Femme étoit fatiguée par l'embaras des visites, & que c'étoit pour éviter d'en recevoir qu'elle se retiroit à la Campagne; qu'elle n'y resteroit qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour se reposer, & qu'à son retour il auroit tout le loisir ce lui faire son compliment.

Cependant il étoit fort embarassé lui-même sur la maniére dont il feroit le sien; quoi qu'il ne fût pas naturellement timide, il craignoit que sa déclaration ne fût mal reçûë, & il étoit quasi d'avis de la faire par écrit. D'un autre côté, la peur que sa Lettre ne tombât entre les mains de sa Femme, ou que *Louise* ne la lui donnât elle-même, l'empêchoit de prendre ce parti, & enfin, toutes réfléxions faites, il résolut de partir dans la nuit & de se laisser conduire par l'Amour. Il avoit une clef qui ouvroit tous les apartemens de sa Maison; il sçavoit que celui de *Louise* donnoit sur le Jardin, & que les fenêtres en étoient fort basses. Il s'imagina même que comme il faisoit grand chaud, on pouroit les avoir laissées ouvertes, & que n'étant pas atendu & arivant dans une heure indûë, il trou-

trouveroit tout tranquille, & que tout son Domestique seroit plongé dans un profond sommeil. Un Surtout & une péruque à la Cavaliere le déguisoient assez, pour l'empêcher d'être connu, en cas qu'il eût eu le malheur de rencontrer quelqu'un sur son chemin: ainsi, après avoir pris toutes ces précautions, il monta à cheval & ariva chez lui sans suite & sans bruit, un peu après que minuit eût sonné; & après avoir fait un grand détour pour ne pas passer sous les fenêtres de sa Femme, il entra dans le Jardin & s'aprocha de celles de l'aimable *Louise*: mais quelle fût sa joïe quand il vit cette Belle Fille, qui nonchalamment apuïée sur une de ces mêmes fenêtres, & dans une atitude tout-à-fait charmante, rêvoit seule au clair de la Lune. Jamais surprise ne fût plus agréable que celle-là. Cependant, comme il craignoit que celle qu'il pouroit causer à sa Belle ne l'obligeât à crier, & ne découvrit par là tout le mistére, il ne voulut pas se montrer tout d'un coup à elle, d'autant plus qu'il voïoit encore de la lumiere dans sa Chambre, & qu'il n'étoit pas sûr que sa Femme-de-Chambre se fût retirée. Dans cette incertitude il s'avança doucement, & apellant tout bas Mademoiselle *Louise*, il lui dit d'un ton tendre & flateur, étes-vous seule, ma charmante? *Louise* tressaillit d'abord; mais elle ne cria point, & l'aïant reconnu à sa voix, elle lui dit sur le même ton, & coup sur coup, de puis quand étes-vous venu? combien y a-t-il que vous étes arivé? avez-vous ici quelqu'un avec vous? Non,

ma chére, repondit-il, je suis seul, je ne fais que d'ariver, & je ne viens que pour vous voir; mais vous, étes-vous seule? tout le Domestique est-il couché? Ouï, dit-elle, & j'étois moi-même prête à me coucher; mais ne me trouvant pas disposée à dormir, & ne voulant pas fatiguer ma Femme-de-Chambre, je l'ai renvoïée dès que j'ai été deshabillée; je m'en vai la rapeller afin qu'elle vous ouvre la porte, & qu'on vous conduise à l'apartement de Madame; Non, non, s'écria-t-il en la retenant, ne vous donnez pas cette peine. En disant cela il sauta par la fenêtre dans la Chambre de sa Belle, la prit entre ses bras avec un transport dont il ne fût pas le maitre, & voïant ensuite que cette maniére un peu libre lui avoit causé une émotion dont elle avoit peine à revenir, il se jeta à ses genoux, & lui dit avec toute la soumission d'un Amant tendre & respectueux, que craignez-vous, ma chére, ma tendresse vous fait-elle peur, revenez du trouble que je vous ai causé, vous étes en toute sureté avec moi, & quelque violente que soit ma passion, je vous promèts de ne pas prendre seulement un baiser, sans votre permission. Il s'arêta là pour voir si elle ne reviendroit point de son trouble, & quel succès auroit sa déclaration: mais il s'aperçût que son tremblement continuoit toûjours, & qu'elle étoit prête à s'évanoüir. Cela fit que sçachant que le meilleur moïen de faire revenir les gens qui sont dans cet état-là, c'est de les coucher, il prit la belle *Louise*, la couvrit modeste-
ment

ment de sa Robbe-de-Chambre, & la porta sur son lit, qu'il découvrit auparavant, afin de la mettre dans les couvertures ; après quoi se métant auprès d'elle sur le lit, il aprocha son visage du sien, & ne pouvant pas résister à l'envie qu'il avoit de se dédommager de ses peines, par quelques faveurs, il lui deroba quelques baisers. Cela la fit revenir à elle, elle le repoussa doucement de la main, & lui dit en se tournant de l'autre côté ; ah ! Monsieur, que faites-vous, voulez-vous me perdre ? Je veux vous aimer. Madame, répondit-il, vous adorer toute ma vie, mourir pour vous, si vous le voulez, & vous épouser, si vous voulez bien me rendre assez hûreux pour cela. Rêvez-vous, s'écria-t-elle alors, & n'êtes-vous pas déja marié ? Ah, Madame, répondit-il, d'un air tendre, si vous aviez pour moi la centiême partie de l'Amour que j'ai pour vous, vous ne traiteriez pas cette proposition de rêve, & vous rendriez la chose réèlle. Mais je vois bien que tout ce que je puis obtenir de vous à présent, c'est de bannir toutes ces fraïeurs qui vous ont saisie, & que vous ne devez point avoir avec moi, puisque je vous engage encore ma parole & ma foi, & que je vous jure par toute la tendresse que j'ai pour vous, que je ne sortirai point des bornes que vous voudrez me préscrire, & que je sçaurai réprimer mes desirs, quelque ardens qu'ils pussent être. Il y a long-tems que je leur impose silence, quoi que je vous aime à la folie, & je crois que je serois mort ayant

de vous déclarer ma passion, si les prétensions de ce grossier Manant qui a osé lever les yeux sur vous, ne m'avoient déterminé à vous expliquer les miennes, & ne m'avoit enhardi à vous ouvrir mon cœur. Je suis venu ici exprès pour cela, car c'est un secrèt trop important pour devoir être confié à d'autres qu'à vous-même ; je vai m'en retourner avec le chagrin de laisser ici la meilleure partie de moi-même, & de n'avoir pas pû mieux profiter d'une ocasion aussi favorable que celle-ci ; lors que j'étois en chemin pour venir ici, j'aurois donné ma vie pour pouvoir vous trouver ainsi seule & vous parler sans témoin ; pourquoi faut-il que vous m'empêchiez de profiter d'une conjoncture aussi hûreuse, & que vous la rendiez inutile par une fraïeur sans fondement. Banissez la, ma chére Enfant, banissez cette crainte qui est l'ennemie de l'Amour ; ah si vous vouliez me permétre de vous marquer combien je vous aime, que vous voulussiez seulement en faire une fois l'épreuve, je m'assûre que vous préndriez bien-tôt pour moi les mêmes sentimens que j'ai pour vous. Là-dessus il apuïa ses levres sur les siennes pour mieux apuïer son dire, & enfin il fit tant qu'il l'obligea à consentir qu'il restât auprès d'elle, jusques au matin, & à lui prométre en se séparant de l'écouter sur le pié de Mariage, & de faire ses réfléxions là-dessus. Elle lui avoüa que s'il n'avoit pas été marié, elle l'auroit préféré à tout autre ; & qu'elle n'avoit jamais vû d'homme qui eût été si fort

à son gré. Il fit encore avant de la quiter quelque autre tentative pour tâcher de pousser la chose plus loin, & voulût lui persuader que quand on aimoit on n'examinoit plus rien; qu'on n'avoit rien de réservé pour la personne aimée, qu'on régardoit comme des réveries toutes ces régles de bienséance & de devoir, qui n'étoient ordinairement qu'un prétexte pour cacher des sentimens d'indiférence, & de dégoût, puis que l'Honneur & la Vertu ne consistoient que dans les aparences; qu'il étoit aisé de garder en ménageant sa conduite; qu'après tout il ne démandoit rien de criminel, puis qu'elle étoit sans engagement, & maitresse d'elle-même, & que n'aïant point à rendre compte à personne de sa conduite, elle pouvoit se donner à lui sans scrupule, & le rendre par là le plus hûreux de tous les hommes. Il revint encore la nuit suivante auprès d'elle, & mit de nouveau toute son éloquence en usage pour lui prouver que la Poligamie étoit permise. Il s'étoit aperçû que c'étoit-là l'endroit par où elle pouvoit être prenable; car quoi qu'il eût établi en même tems la permission du concubinage, comme il avoit connu que cet article avoit été rejeté avec horreur, il s'étoit retranché du côté de la pluralité des Femmes, & c'étoit là qu'il avoit dressé toutes ses bateries, voïant bien que c'étoit par où il emporteroit la place. Elle l'écouta, répondit, objecta; il détruisit bien-tôt ses objections par une continuation de Sophismes, & enfin il lui persuada que la Loi de Nature

étoit ſuperieure à toutes les autres Loix, puis qu'elle avoit été établie par les Dieux, & que les autres avoient été faites par les hommes, qu'ainſi la premiére devoit être ſuivie préférablement.

Dès qu'une jeune perſonne entre en pourparler avec ſon Amant, il eſt ſûr qu'elle perd ſa cauſe. *Louiſe* n'étoit point aſſez forte pour tenir contre toutes les raiſons qu'*Hernando* lui alleguoit, & qui, quoi que très-ſuperficielles avoient de quoi la ſurprendre, ſur tout étant ſecondées par ſon inclination. Auſſi s'y laiſſa-t-elle perſuader: il exigea qu'elle lui permit, toûjours en atendant, de venir paſſer toutes les nuits auprès d'elle, diſant que ſous prétexte de la chaleur, il ſe feroit faire un lit dans un apartement bas, qui étoit de l'autre côté du Jardin, & qu'ainſi couchant ſeul, il lui ſeroit aiſé de traverſer ce Jardin & paſſer par ſa fenêtre ſans qu'on pût jamais s'en apercevoir. Elle le lui permit, & toutes les entrevûës aboutirent à la faire conſentir à ce ridicule Mariage. Je laiſſe aux Caſuiſtes le ſoin de décider là-deſſus, & de nous dire s'il y a moins de mal à admétre la Poligamie, qu'à vivre dans le Concubinage, & ſans entrer dans cet examen, je m'arêterai à la difficulté qui penſa arêter nos Amans. C'étoit le moïen de pouvoir ſe marier incognito, & de trouver un Prêtre capable de garder le ſecrèt, & aſſez peu ſcrupuleux pour faire une cérémonie de cette Nature. *Hernando* fit confidence de ſon embaras à ſon Frere *Moſco*, qui n'étoit pas plus délicat que

lui

lui en matiére de Religion, & qui se trouvoit à peu près dans le même cas; avec cette diférence que c'étoit sa maitresse qui faisoit toutes les avances, & tous les fraix de l'intrigue. *Hernando* lui dit que le dégoût qu'il avoit pour sa Femme, ne lui permétant pas d'avoir avec elle les tendres liaisons que l'Himen authorise, & que l'Amour seul peut faire desirer, il croïoit qu'il ne devoit pas passer les plus beaux de ses jours dans l'inaction, ni se priver des plus doux plaisirs de la vie; que l'Amour de la belle *Louise*, lui prométoit de bien touchans; mais qu'il ne pouvoit pas les goûter sans le Ministére d'un Prêtre, ni être hûreux à d'autres conditions qu'à celles d'un Mariage dont il étoit venu à bout de lui persuader la validité; & qu'ainsi toute son inquiétude étoit de sçavoir où l'on pouroit trouver un Prêtre si peu rigide. *Mosco* répondit à cela, que comme il suposoit que cette cérémonie ne se faisoit que pour contenter la Belle, & sous prétexte de mettre sa conscience en repos, & lui fournir un prétexte de se rendre traitable avec quelque espéce de bienséance, il ne croïoit pas qu'il fût nécessaire d'avoir un véritable Prêtre, & qu'ainsi il s'offroit lui-même à en faire les fonctions; que par là on ne craindroit pas que le secrèt fût jamais divulgué, & qu'il en reviendroit encore un autre avantage, puis que quand il seroit las de ce marché-là, il pouroit le rompre sans craindre qu'on le pût inquiéter, ni que la Dame fût en état de prouver son Mariage, puis que le Prêtre

ne se trouveroit point ; l'expédient fût fort du goût d'*Hernando* ; à qui *Mosco* avoüa ingenûment qu'il étoit fort las de la jeune * *Sara*, & qu'il auroit bien voulu en être défait. Ainsi jugeant par l'expérience de son Frere, qu'il pouroit bien aussi avec le tems se degoûter de *Louise*, il fut fort aise de ne pas prendre avec elle des engagemens qui dans les suites pûssent lui faire de la peine. La question ne fut plus que de sçavoir si *Mosco* pouvoit se déguiser assez bien pour que *Louise* ne le reconnût pas. On lui mit pour cela une grande Robbe, une Péruque de couleur diférente de celles qu'il portoit ordinairement. Il mit une Balle à fusil dans sa bouche, pour changer le son de sa voix, & il affecta une pronociation Françoise, qui pouvoit aisément le faire passer pour un de ces Réfugiez qui formillent dans tous les endroits de l'Europe, & sur tout dans ces Iles ici.

* Mlle: Sara Stout.

Dès qu'*Hernando* eût vû que le déguisement de son Frere pouvoit passer, ne voulant pas différer son bonheur, il prit un leger prétexte pour mener *Louise* à *Angela*. Presque tous les Domestiques étoient à la Campagne: ceux qui se trouvérent en ville furent bien-tôt écartez du logis, & envoïez deça & de là en commission; ainsi d'abord après le souper, le prétendu Prêtre vint faire sa visite à *Hernando*, qui le fit entrer dans la Chambre où la cérémonie devoit se faire. Il y avoit fort peu de lumiére, point de témoins, & la Belle étoit trop prévenuë pour s'apercevoir de la tromperie. Cela fût bien-

tôt expedié ; le faux Prêtre fût païé, & après avoir fait une grande révérence aux nouveaux Mariez, il alla regagner promtement le Carosse qui l'atendoit à la porte.

L'Epoux étoit fort impatient, l'Epouse fort complaisante ; ainsi dès que les domestiques eurent soupé, & que chacun se fût allé reposer dans son lit, *Hernando* courut au lit de sa Belle, à laquelle il avoit si fort troublé l'esprit, que ne croïant pas qu'il y eût le moindre mal dans ce qu'elle faisoit, elle se donna toute entiére à sa Passion, comtant même remplir par là les devoirs auxquels elle venoit d'être engagée, en prenant la qualité d'Epouse : elle croïoit trouver encore plus d'agrément dans le mariage qu'elle venoit de contracter, qu'on n'en rencontre dans les établissemens qui se font à la maniére ordinaire, & la tendresse qu'elle avoit pour *Hernando*, lui persuadoit qu'il étoit plus digne que tout autre de posséder son cœur & son affection. Cette premiére nuit se passa toute dans de criminelles delices. Le lendemain ils retournérent à la Campagne, & comme les commencemens étoient encore trop violens pour pouvoir y faire de trêve, le chemin de la fenêtre fut d'un grand secours, & *Hernando* y passoit toutes les nuits, pour aller rendre visite à sa nouvelle Epouse. Toute leur inquiétude étoit de sçavoir comment ils pouroient faire pour trouver les mêmes facilitez d'entretenir leur commerce, lors qu'ils seroient à *Angela*, & ils s'afligeoient d'a-

d'avance de voir aprocher la saison où ils devoient s'en rétourner. Cependant ils songeoient à métre à profit toutes les ocasions que la liberté de la Campagne leur procuroit. Ils n'en laissoient pas échaper une, tous les Jardins & les autres promenades étoient les témoins de leur passion, & il n'y en avoit point qui n'eussent été marquées par quelque tendre scéne. *Louise* ne croïoit pas pouvoir assez aimer un Mari qui lui paroissoit si aimable. Elle lui sacrifioit toutes choses, & lui consacroit toutes ses pensées & tous ses desirs; les nuits & les jours se passoient à lui prouver sa tendresse en cent façons différentes. *La Bruïere* a fort bien remarqué que les Femmes s'atachent par les faveurs qu'elles acordent, & qui le plus souvent dégagent les Hommes : & la raison de cela est fort aparente; car arêtées par la modestie & par la contrainte qu'elles sont obligées de se faire, elles aiment les derniéres, & l'Amour qui ne veut rien perdre, se dédommage du tems qu'elles ont perdu à disputer & à combatre, en les rétenant aussi les derniéres sous sa Loi, & en leur donnant des redoublemeus de tendresse, lors que celles de leur Amant est entiérement usée, & qu'elle est prête d'expirer.

Mlle Sara Stout Quakresse.

La jeune *Sara* avoit fait une triste expérience de ce que je viens dire. C'étoit une très-jolie Fille, dont la Mére, qui étoit une vraïe bigote, étoit voisine de la maison de Campagne d'*Hernando*. Elle vivoit dans une si grande retraite que *Sara* n'avoit jamais

mais rien vû, & n'avoit été que dans les assemblées des personnes de leur sexe. Cependant elle auroit eu toutes les dispositions nécessaires pout réussir dans le Monde, si elle eût été élevée dans ce goût-là, & qu'elle fût née de Parens moins ridicules. Elle avoit bon air, des maniéres aisées: & seize mille écus de dot, ce qui est plus que ne peuvent souvent prétendre des Femmes qui le portent beau, & qui vivent dans le Monde. Son Pere étoit Mort; ainsi elle pouvoit disposer de son bien; elle alloit chez *Hernando* & chez son Frere, qui étoient les premiers de ce Canton-là. Les gens de sa secte lui reprochoient toûjours qu'elle ne se conformoit pas assez rigidement à leurs maniéres, & qu'elle avoit trop de disposition à prendre celles du Monde; mais cela n'empêchoit pas qu'elle n'allât très souvent chez les deux Freres en question, pour causer & passer quelques heures agréablement.

Mosco n'étoit pas si bien dans ses affaires que son aîné, car outre qu'il avoit été obligé de subir le sort de Cadèt, il avoit encore encouru l'indignation de sa Mére, en épousant une Femme qui avoit été sa rivale, & il avoit perdu par là une partie du bien qu'il auroit dû naturellement en atendre. Ainsi les choses n'alloient point chez lui de l'air dont elles alloient chez *Hernando*, & on étoit obligé de vivre avec beaucoup plus d'œconomie: ainsi comme les seize mille écus de la jeune *Sara* l'auroient fort acommodé, il ne se fit pas un scrupu-

le de lui conter ſes raiſons. Il étoit acoutumé à faire l'homme à bonne fortune, & il ne voïoit jamais de Femmes, fuſſent elles belles, ou non, dont il ne tâchât de tirer des faveurs. *Sara* étoit fort jolie, elle avoit du bien : ainſi il en vint tout de bon amoureux, & il ſe mit en tête d'en faire ſa conquête. La choſe ne fut pas difficile, une Fille qui n'a jamais rien vû eſt plus aiſée à tromper qu'une autre. *Sara* étoit de bonne foi, & ſe croïant aimée, elle s'abandonna au penchant qu'elle avoit pour *Moſco*, & l'aima avec une paſſion qu'il ne lui étoit pas poſſible de cacher. Si elle dînoit chez lui en ſon abſence, & qu'il entrât tout d'un coup ſans être atendu, cette ſurpriſe lui cauſoit une joïe qu'elle ne pouvoit pas contenir, & que tout le Monde pouvoit lire ſur ſon viſage. La Femme de *Moſco* s'en apercevoit, mais elle ne l'en aimoit pas moins pour cela, croïant que c'étoit une foibleſſe que cette pauvre Fille ne pouvoit pas ſurmonter, & qui pourtant ne pouvoit avoir aucunes vûës ni aucunes ſuites criminelles. Cependant *Sara* avoit mis ſon argent entre les mains de *Moſco*, & par cette marque de ſa confiance, elle lui en avoit donné une bien convaincante de ſa tendreſſe & de ſa bonne foi. *Moſco* étoit auſſi bien-fait que ſon Frere. Je vous ai fait voir tantôt qu'il n'étoit pas plus ſcrupuleux que lui. Il n'avoit pas tout-à-fait tant d'adreſſe & de fineſſe dans l'eſprit ; mais il entendoit fort bien ſes affaires, ne manquoit pas de reſolution, & ſon plus grand défaut étoit d'être né Cadèt. Com-

Comme il trouvoit son compte dans l'Amour de *Sara*, & que sous prétexte d'affaires il pouvoit lui aller parler chez sa Mére, il lui fit croire qu'il se separeroit de sa Femme pour venir habiter avec elle. *Sara* étoit fort simple & fort ingenuë ; les personnes de sa secte croïent que le consentement & l'habitation suffisent pour faire le Mariage, elle crût bonnement tout ce qu'on voulut lui faire croire, & elle auroit donné toutes choses au Monde pour vivre de cette maniére avec son cher *Mosco*, qui l'amusoit toûjours par de belles promesses, & qui auroit fort souhaité qu'elle se fût un peu mieux ménagée, & qu'elle l'eût un peu moins importuné par ses transports, & par ses inquiétudes. Un jour qu'elle étoit à dîner chez *Hernando*, & que *Mosco* y entra sans être atendu, elle fût si émuë par cette agréable surprise, que craignant de s'évanoüir elle passa dans une autre Chambre, & fut prendre l'air auprès d'une fenêtre. La tendre *Louise* la suivit pour lui donner les secours dont elle pouvoit avoir besoin : elles furent se promener toutes deux dans le Jardin, où *Sara* se voïant dans quelque espéce de liberté donna cariére à ses douleurs, & répandit un torrent de larmes. Dès que ce premier transport fut passé, *Louise* la pria de lui faire part de ses peines, & l'assura d'un secrèt inviolable.

Helas, répondit alors *Sara*, que voulez vous que je vous apréne, vous voïez, ma chére *Louise*, la Fille du Monde la plus malhûreuse; j'aime *Mosco*, & je l'aime d'une ma-

maniére à ne pouvoir jamais être contente que par son Amour, & je vois bien que c'est sur quoi je ne dois pas comter : ainsi je ne puis jamais être que malhûreuse, puis que sans lui toutes les fortunes du Monde ne seroient pas capables de me faire le moindre plaisir. *Mosco* est un inconstant, il m'a persuadé qu'il m'aimoit, je l'ai crû, parce que je l'aimois, & parce qu'aïant été élevée dans l'horreur du mensonge, que toutes les personnes de notre religion détestent si fort, je m'imaginois que tout le Monde étoit aussi sincére que moi. Je ne lui ai point couté tous ces soins & toutes ces peines, que les hommes prénent ordinairement, pour se faire aimer ; il a trouvé l'ouvrage fait, car je l'aimois avant qu'il eût fait la moindre atention sur mon chapitre. C'est moi qui lui ai fait l'Amour la premiére. Helas! j'en suis bien punie, & je vais païer bien cherement quelques momens de plaisirs que j'ai passez avec lui, ils ne sont plus ces charmans plaisirs, mon bonheur est passé, & je ne dois plus songer qu'à mourir; car il n'est pas possible de vivre sans cet ingrat. Vous serez peut-être étonnée de l'aveu que je vous fais ; mais ne vous en scandalisez pas s'il vous plait, car nous n'avons pas parmi nous les mêmes sentimens qu'on a dans votre réligion, nous ne croïons pas qu'il soit nécessaire de nous lier par des contracts ni par des cérémonies, qui n'ont été établies que pour se précautioner contre la mauvaise foi des hommes; la notre est inviolable, & dès que nous avons donné

notre

notre parole, on peut y comter surement; car nous régardons comme le plus grand des crimes de manquer à ce que nous avons une fois promis. *Mosco* m'a promis de quiter sa Femme, & de vivre avec moi; je ne me suis donné à lui qu'à ces conditions; je l'ai regardé sur ce pied là, comme mon Mari, & s'il remplissoit ses engagemens, je me croirois la plus hûreuse du Monde : mais il est réfroidi, sa tendresse est languisante, je ne trouve plus en lui ces transports si doux qui faisoient tout le plaisir de ma vie; il m'évite même, & cependant je l'aime avec une ardeur qui ne me permèt pas d'être maîtresse de moi même. Vous avez vû que je n'ai pas pû me contenir à sa vûë, & vous avez été témoin du desordre que l'Amour & la douleur viennent de causer dans mon ame. Voïez dans quel état je suis reduite; que pensera le Monde de ma folie? & que dois-je devenir? il est impossible que je soufre plus long-tems, il faut métre fin à mes peines; mais Hélas! je ne le puis sans métre fin à mes tristes jours.

Louise ne pût pas refuser des larmes au récit d'une avanture qui avoit autant de raport avec la sienne. Elle craignit de se trouver un jour dans le même cas, & quoi qu'*Hernando* fût encore tendre & passionné, elle ne se crût pas à l'abri de l'inconstance, si naturelle à tous les hommes & dont l'aimable *Sara*, toute jeune & pleine d'agrément, faisoit une si cruelle épreuve. Dans cet état elle étoit plus capable de compatir aux maux de son amie, que d'y apor-

ter

ter du remède. Elle tâcha pourtant de la consoler, en lui disant, que peut-être ce qu'elle apelloit réfroidissement dans *Mosco* étoit l'effêt de quelques chagrins qui le métoient de mauvaise hûmeur; qu'il falloit laisser passer ces petits Caprices, & ne pas exiger toûjours la même complaisance; que les hommes n'étoient pas toûjours disposez à faire l'Amour; qu'il falloit atendre qu'ils eussent l'esprit assez libre pour cela; que l'Amour vouloit du loisir; qu'il falloit éviter les compétences, laisser passer les momens d'intercadence, & atendre avec patience les tendres retours; & que si tout cela ne pouvoit pas réussir, elle devoit essaïer de s'absenter de *Mosco*, pour voir si par une indiférence feinte elle ne pourroit point le ranimer.

Elles en étoient là lors qu'*Hernando* & *Mosco* vinrent les joindre dans le Jardin. *Sara* pria *Louise* de vouloir bien entretenir le premier, pour lui donner ocasion de s'expliquer avec l'autre. *Louise* ne se fit pas beaucoup de violence pour lui rendre ce bon office; mais *Mosco* auroit bien voulu que la conversation eût été générale. Son Frere lui dit en riant qu'il n'avoit qu'à se tirer d'affaire, comme il l'entendoit, & qu'il avoit été assez long-tems privé du plaisir d'entretenir *Louise*, pour n'en pas laisser échaper l'ocasion: ainsi après l'avoir prise sous le bras, il détourna avec elle, dans une autre allé, & procura par là à l'affligée *Sara* le tête à tête, après lequel elle soupiroit. *Mosco* qui n'étoit pas encore en situa-

tion

tion à pouvoir lever le masque avec elle, prit le parti de la dissimulation, & lui demanda des nouvelles de sa santé, & la cause de son indisposition. Pouvez-vous l'ignorer, répondit tristement cette tendre Fille; si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous sentiriez ces émotions qu'on sent à la vûë de la personne aimée, & même lors qu'on entend proférer son nom; mais si vous étiez capable d'émotion sur mon chapitre, ce seroit sans doute la haine qui la causeroit; pourquoi avez-vous cherché à entretenir mes foiblesses? & pourquoi vous étes-vous avisé de faire le malheur d'une personne qui auroit pû être très-hûreuse, si elle ne vous avoit jamais connu. J'étois une pauvre innocente; je ne sçavois point l'art que les Femmes du Monde métent en usage pour augmenter la passion d'un Amant; je n'ai point laissé languir la votre; & je me suis fait, au contraire, un mérite d'aimer ce qui me paroissoit aimable; & de vous en faire un tendre & sincére aveu. Je ne sçai ce que c'est que de dissimuler; j'ai été élevée dans l'Amour de la vérité, & ma bouche a toûjours été d'intelligence avec mon cœur; rien ne me paroit si bas & si criminel que le mensonge, je le déteste; & je vous déclare avec toute la sincérité dont je suis capable, que je vous parle aujourd'hui pour la derniére fois, à moins que vous ne vous déterminiez enfin à vivre avec moi, comme vous me l'avez promis; car je ne puis plus vivre sans vous posséder; mon bien & ma personne sont en votre dis-

po-

position ; ma Mére peut encore grossir ma dot, & même la doubler ; je m'en vais lui faire ma cour, & tâcher de lui plaire, afin de l'engager à me faire tout le bien qu'elle poura pour que vous puissiez vous en prévaloir. Vous n'avez qu'à venir habiter avec moi, & je suis sûre qu'elle vous donnera encore le sien ; elle m'aime assez pour sacrifier tout à ma satisfaction. Après tout, je ne vous demande rien que de juste, puis que c'est ce que vous m'avez promis, & par conséquent ce qu'en conscience vous étes obligé de me tenir. Vous sçavez que vous n'avez reçû les derniéres preuves de ma tendresse qu'à ces conditions-là : qu'atendez-vous pour les remplir ; je n'aurois pû sans cela me donner à vous, sans cométre un crime, & comme les personnes de notre croïance s'en font un bien grand, de manquer à leur promesse, vous ne devez pas être surpris, si n'aïant point été nourie avec des trompeurs, j'ai été de si bonne foi, & si j'ai pris si peu de précaution avec vous. De tout ce que je viens de vous dire ici, vous devez conclure qu'il est tems de vous déterminer. Voïez si vous voulez vous acquiter de votre promesse, auquel cas il n'y a point de Reine avec qui je voulusse changer de condition. Vous m'avez poussée à bout, par tous vos délais redoublez, il faut présentement finir ; votre famille & celle de votre Frere quite demain cette contrée pour retourner à *Angela*, où elle doit passer l'hiver. Je ne sçaurois suporter une si longue absence, ni vivre plus long-tems dans

dans l'incertitude : ainsi, il faut ou remplir mes espérances, ou les détruire entiérement. Dites-moi donc naturellement si vous me haïssez, afin qu'en ce cas-là je cesse de vous aimer : remétez mes affaires dans le même état où elles étoient avant que je prisse ce malhûreux engagement avec vous. Rendez moi mon Bien, mes Papiers, tous mes effêts, afin que je ne sois plus en ocasion d'avoir la moindre corespondance avec vous : après quoi je tâcherai de vivre ou de mourir en repos.

A ce long discours, *Mosco* fit une réponse presque aussi longue, dans laquelle il donna mille fausses assurances de tendresse à la pauvre *Sara*, réïtéra les promesses qu'il lui avoit faites, & lui promit de les acomplir, dès que ses affaires le lui permétroient, & qu'il les auroit reglées d'une maniére à ne plus craindre les effêts du ressentiment de sa Femme, qu'il protesta toûjours vouloir quiter, quoi qu'il n'en eût jamais eu d'envie, & enfin il s'engagea à l'aller voir très-souvent chez sa Mére, en atendant l'ocasion d'y aller demeurer tout-à-fait.

Dans le tems qu'il lui faisoit toutes ces belles protestations, *Louise* les vint joindre. Elle trouva *Sara* moins incommodée de sa Rate. Elle resta chez *Hernando* le plus tard qu'elle pût, parce que c'étoit la veille de son départ, & qu'elle étoit bien aisé de voir *Mosco* aussi long-tems qu'elle pouvoit être auprès de lui : Ce qui ne fit pas trop de plaisir à *Louise* ni à *Hernando*, qui n'espérant pas

trouver à *Angela* les mêmes facilitez,pour user des droits de leur ridicule Mariage, auroient été bien aise de se coucher de bonne heure, afin d'en goûter les plaisirs aussi long-tems qu'ils le pouroient; ils avoient même à prendre des mesures ensemble, sur les alarmes que leur causoient les commencemens d'une grossesse, dont *Louise* sentoit déja les incommoditez, & dont elle craignoit les suites. Son Amant tâcha de la rassurer là-dessus, en lui disant, qu'il lui donneroit une maison en particulier, & qu'elle ne seroit responsable de sa conduite qu'à lui seul. Sa Passion l'aveugla si fort, que sans se soucier du *qu'en dira-t-on*, & sans faire aucun cas de l'estime des honnêtes gens, qu'elle alloit perdre par cette démarche, elle toppa à la proposition, comtant pour rien l'infamie dont elle alloit se couvrir, & poussant la folie jusques à s'imaginer qu'une possession aussi aisée ne dégouteroit point enfin son Amant, & qu'elle trouveroit dans cette maniére de vie les mêmes agrémens & les mêmes avantages que si elle eût été sa Femme legitime.

Dès qu'ils furent de retour à *Angela*, *Mr. Wilmot* renouvella ses poursuites. Il avoit engagé sa Cousine à parler pour lui, & cette Dame fut fort suprise lors qu'elle voulût le proposer pour Epoux à *Louise*, d'aprendre que cette Demoiselle vouloit se séparer d'eux; & prendre une maison pour elle seule. Cela ne lui parut pas dans l'ordre, & il ne convenoit guéres à une jeune personne de vouloir vivre ainsi sous sa bonne foi.

Ce-

Cependant quelques soupçons que cette bonne Dame pût avoir là-dessus, elle ne les tourna jamais du côté de son Mari; ainsi ne sachant que penser de tout ce mystére qu'elle ne pouvoit point pénêtrer, & aïant envie de rendre service à son parent; elle persista dans le dessein de continuer à parler pour lui; & comme elle alloit dans la Chambre de *Louise* à cette intention, elle entendit qu'on parloit d'affection dans la Garde-Robbe, & qu'on paroissoit même disputer. Cela l'obligea à prêter l'oreille, & à régarder par la fente de la porte: mais, Ciel! quel fut son étonnement quand elle vit son perfide Epoux aux pieds de *Louise*, lui baisant tendrement les mains, & qu'elle l'entendit la prier de permettre qu'il vint passer cette nuit-là auprès d'elle, disant qu'il prendroit encore le prétexte de vouloir coucher seul, comme il avoit fait à la Campagne; & que quoi qu'il n'eût pas la même facilité de pouvoir passer par la fénêtre, il feroit pourtant bien en sorte de n'être pas découvert; qu'enfin il prenoit tout le risque pour lui, & que quand on aimoit bien on devoit tout hazarder pour se rendre hûreux. *Louise* paroissoit se rendre à ses raisons, lors que la Dame entrant tout d'un coup, & se joignant à la converfarion, devint un tiers fort incommode; car toute sa modération l'abandonnant à la vûë d'une si grande perfidie, elle s'abandonna à toute sa douleur, & dit tout ce que la rage pût faire dire en pareil cas. Elle reprocha à *Louise* d'avoir violé les Loix de l'amitié, & celles de l'hospitalité, & l'a-

l'acusa d'Inceste & d'Adultére, puis que non seulement elle s'étoit abandonnée à un homme marié, mais encore au Mari d'une Femme qui lui avoit tenu lieu de Mére, & à laquelle elle plongeoit un poignard dans le sein, en lui enlévant un Mari qu'elle aimoit plus que sa vie, & à la tendresse duquel il lui étoit impossible de survivre.

Hernando jugea à propos d'interrompre une conversation de cette nature, de peur que la justification de *Louise* ne donnât des éclaircissemens encore plus scandaleux, & qu'elle ne se retranchât sur son prétendu Mariage : ainsi la prenant par la main, & faisant une grande révérence à sa Femme, il sortit, en disant à cette Epouse désolée, que sa Pupille la verroit une autre fois, c'est-à-dire, lors qu'elle se seroit un peu modérée, & qu'elle connoîtroit mieux l'honneur que lui faisoit la conversation d'une personne de son mérite. Après quoi conduisant sa belle en bas, il monta avec elle en Carosse, & la ména chez un de ses amis, où elle resta jusques à ce que sa maison fût prête, & où il la vit avec la même liberté. Elle étoit si persuadée de la doctrine qu'il lui avoit prêchée sur la pluralité des Femmes, que méprisant l'opinion des autres gens, elle ne se crût pas seulement obligée à se ménager leur estime ; ainsi abandonnant le Monde avant même qu'elle en fût abandonnée, elle ne fit plus de mystere du Commerce qu'elle avoit avec *Hernando*, & se régardant comme sa Femme, elle acoucha

cha tranquillement chez elle, flatée par ces idées chimériques qui lui avoient entiérement gâté le cœur & l'esprit.

Pendant ce tems-là *Sara* que l'absence de son Amant affligeoit, lui écrivoit Lettre sur Lettre, pour le sommer d'accomplir ses promesses, & elle le fatigua si fort par toutes ces écritures, qu'il auroit souhaité de tout son cœur, que quelque ocasion favorable l'eut delivré de ces persécutions. La grandeur de sa passion, sa beauté, sa jeunesse, tout cela n'étoit point capable de le faire revenir du dégoût qu'il avoit pris pour elle. Elle parloit perpétuellement de mourir, & il auroit fort voulu qu'elle eût parlé juste là-dessus; mais il craignoit qu'elle ne fût comme le reste des Femmes, qui meurent rarement d'Amour. Cependant sa beauté se ternissoit à vûë d'œil, les lis & les roses de son beau teint étoient entiérement fanées, elle ne prenoit aucun soin de sa personne, ni de son ajustement; il n'y avoit pas moïen de la divertir, elle étoit dans une mélancolie dont ses amis ignoroient la cause, & qu'ils s'efforçoient en vain de vouloir dissiper, On la trouvoit toûjours dans un état déplorable, & dans des pensées de désespoir. Enfin ne pouvant plus y resister, elle souhaita de voir encore une fois l'Auteur de ses peines, afin de sçavoir sa derniére résolution, & de prendre là-dessus la sienne. Pour cela elle lui écrivit en ces termes.

Lettre de Sara à Mosco.

JE ne puis plus soutenir les maux que mon Amour & vos mépris me font souffrir, trop cruel Amant, & Mari; il faut enfin que je m'en plaigne, & que je fasse connoître mes malheurs & vos perfidies mêmes à la Femme que le Monde croit votre Epouse; quoi qu'il n'y ait que moi à qui ce Nom puisse convenir. J'irai faire valoir mes droits là-dessus à Angela, & je ne garderai plus de mesures avec vous, à moins que par un tendre retour vous ne veniez rendre la vie à votre fidèle & presque désésperée.

SARA.

Mosco se sentoit une grande répugnance à faire une visite qu'il régardoit comme une vraïe corvée. Cependant les menaces de *Sara* lui faisoient peur, il voïoit qu'il avoit tout à craindre de son désespoir, & il étoit trop sage pour vouloir lui laisser porter les choses à des extrémitez qui auroient pû avoir des suites fâcheuses. Il auroit bien voulu n'avoir pas poussé si loin l'avanture avec cette Amante si passionnée; mais ce qui étoit fait étoit fait, & il étoit inutile d'y penser: ainsi sans rapeller le passé, ni perdre le tems dans des repentirs qui n'aportoient aucun re-

remède à la chose, il étoit seulement question de prendre des mesures pour l'avenir: & il n'en trouva pas de plus juste que de parler naturellement à cette Fille, & de la desabuser tout d'un coup, afin de se métre, une fois pour toutes, à l'abri de ses persécutions. Il y avoit un grand inconvenient à cela, car en prenant son audience de congé de *Sara*, il faloit lui rendre son Bien, & cette restitution dérangeoit fort les affaires de *Mosco*. Cependant toutes réfléxions faites, il s'y détermina, ne croïant pas pouvoir acheter trop cher son repos. Dès qu'il eût pris cette résolution, & qu'il s'y fût bien fortifié, il ne songea plus qu'à l'exécuter; & montant à cheval pour cela, il ariva le même soir à la maison de *Sara*. Dès qu'elle le vit, elle fût si transportée de joïe, qu'elle en oublia toutes ses peines passées, & l'on n'auroit pas crû à la voir si gaïe, que c'eût été la même personne. Elle lui proposa de coucher là cette nuit: il ne dit point le contraire; ils soupérent avec la Mére, qui se retira après le souper, pour aller préparer un lit. La servante monta avec elle pour cela: ainsi les deux Amans restérent seuls, & dans une entiére liberté de dire tout ce que bon leur sembloit; mais quelque violence que *Mosco* pût se faire il ne lui fut jamais possible de se contraindre, jusques à marquer de la tendresse pour une personne qui ne lui inspiroit que du degoût. Il avoit beau se réprésenter tout ce qu'elle avoit d'aimable; son excès de sincerité, l'excès de sa tendresse, ses charmes nais-

ſans, tout cela ne pouvoit pas lui faire ſurmonter la répugnance qu'il ſe ſentoit pour elle. Il ſe demandoit à lui-même la raiſon de cette répugnance, & enfin il trouva le ſecrèt fatal, & comprit que c'étoit parce qu'il avoit été trop tôt favoriſé, & qu'étant raſſaſié des faveurs de cette Belle, elle ne pouvoit plus réveiller ſon apetit. Il en étoit ſou; & il avoit beſoin de quelque autre choſe pour ſe ragouter, le regal n'étant plus de ſon goût, quelque exquis qu'il pût être, il falloit néceſſairement changer de mèts. Il y avoit de la cruauté à annoncer une pareille nouvelle à une perſonne à qui l'on avoit tant d'obligation; mais il étoit encore plus cruel de la tromper plus long-tems: ainſi toutes réfléxions faites, *Moſco* ſe détermina à fondre la cloche, & à finir d'affaires ce ſoir-là; mais comme ce qu'il avoit à lui dire, étoit fort capable de lui cauſer des emportemens qui auroient pû allarmer toute la maiſon, il jugea à propos de la mener à l'écart: ainſi il propoſa de s'aller promener au bord de la riviere. Comme elle ne demandoit qu'à être avec lui, tous les lieux lui étoient égaux, & elle conſentit avec plaiſir à la proménade qu'il ſouhaitoit. Ils la commencérent à la ſombre lueur de la Lune; & à l'agréable murmure que cauſoit le mouvement de l'eau, & *Sara* apuïée ſur le bras de *Moſco* qu'elle preſſoit avec ardeur, lui dit avec un tranſport & des saillies de joïe, qui auroient eu mille agrémens pour tout autre que pour lui, je te tiens donc, mon cher, tu ne m'abandonneras

neras plus, j'ai proposé notre Mariage à ma Mére, mon désespoir & ma mélancholie l'ont obligée à y consentir : elle veut même permettre que nous le commencions dès ce soir ; oublies seulement celle que tu apelle ta Femme, je ne te demande pas autre chose, & il n'en faut pas davantage, selon notre croïance, pour rendre un Mariage légitime. Nous sommes au dessus des autres Loix ; toute leur rigueur, ni les ménaces des Magistrats ne sçauroient nous épouvanter, & moïennant les conditions que je viens de te proposer, & que nous avons faites ensemble depuis long-tems, je te rends maitre absolu de tout mon bien ; tu ne répons rien, mon cher, que ne parles-tu ? es-tu venu ici pour ne rien dire ? Helas, belle *Sara*, que puis-je vous répondre, dit alors *Mosco*, en soupirant ; je n'ai rien d'agréable à vous dire ; vous n'avez pas l'usage du Monde, & vous ne connoissez pas les Hommes ; car vous sçauriez que nous ne pouvons nous marier qu'une fois. C'est une Loi fondamentale que personne ne peut enfraindre, & tant que la Femme que j'ai vivra, il ne me sera pas permis d'en prendre d'autre ; j'avouë que je vous ai dit le contraire, dans le commencement de ma passion pour vous ; mais ce n'étoit que pour vous engager à la satisfaire, & pour donner à votre Vertu un prétexte de céder, & je ne vous croïois pas assez ignorante des choses de la vie, pour croire que vous pussiez faire fonds sur une promesse aussi extravagante, & qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de tenir. Je suis fâché

fâché de vous avoir donné lieu de le croire, & je me ferois un ſcrupule de nourir plus long-tems votre erreur. Il eſt tems que vous vous rendiez juſtice ; défaites-vous de vos préventions, & voïez s'il ne faudroit pas que je fuſſe fou, ſi j'allois de gaïeté de cœur abandonner une Femme, de laquelle j'ai quantité d'Enfans, ruiner ma fortune, perdre tous les avantages dont je jouïs, & cela pour donner dans une vaine idée, qui détruiroit votre réputation & la mienne; qui nous atireroit la haine de tout le genre humain, & nous expoſeroit aux rigueurs des Loix ; ne m'alleguez donc plus les promeſſes que je vous ai faites, vous avez eu tort de vous y fier, & jamais Femme n'a dû faire fonds ſur ce qu'on lui dit, & qu'on lui jure pour la gagner. Je n'aurois même jamais crû que vous vous y fuſiez atenduë : je conviens que j'ai mal fait de vous promettre des choſes de cette nature ; mais il y auroit encore un plus grand mal à tenir des promeſſes auſſi criminelles, & qui ſont opoſées à toutes les Loix & à l'uſage du Monde. Contentez-vous donc de mon Amour, je vous en donnerai toutes les marques qui dépendent de moi, j'irai au devant de tout ce qui pourra vous plaire, & je n'en laiſſerai échaper aucune ocaſion, pourvû que vous ſoïez diſcrète, & que vous n'alliez point me comprométre, ni vous-même, mal à propos..... Il alloit continuer quand *Sara*, qui ne pouvoit plus ſoutenir un diſcours de cette Nature, ſe laiſſa tomber ſur ſes genoux, & que le tirant par ſon juſte-au-corps,

corps, elle l'interompit en lui disant avec un transport dans lequel le déseſpoir étoit peint.

Tuez moi tout à l'heure, tuez moi, la mort n'a rien de si cruel que les peines que vous me causez; oüi celles de l'Enfer sont encore bien au dessous, & je n'ai point de terme assez fort pour exprimer la rigueur de mon suplice. Ah si vous prétendez jamais à la misericorde dont vous aurez un jour besoin, aïez pitié d'une malhûreuse victime de l'Amour, & du déséspoir; tuez-moi, ou acordez-moi la grace que je vous ai demandée; tirez-moi du cruel état où vous venez de me réduire; mon Ame est à la torture; je ne puis plus vivre; il faut que ce soit ici le dernier de mes jours; ne serez-vous point touché de mon état; n'aurez-vous point pitié de la desolée *Sara*; de *Sara* expirante, de *Sara* qui vous adore, que vous avez enchantée & charmée, par quelque art magique; qui se meurt si vous l'abandonnez, & qui ne sçauroit être rapelée à la vie que par quelque marques de votre tendresse.

Ses sanglots lui coupérent la parole dans cet endroit, & *Mosco* voulut profiter de son trouble, pour se derober à ses plaintes; mais elle le retint encore; ainsi chagrin de ne pouvoir pas lui échaper, & fatigué par tous ses regrèts, sa mauvaise humeur se joignant à l'antipatie qu'il avoit pour cette Amante delaissée, il s'avisa de la quereler, ne voïant pas d'autre moïen pour s'en defaire que de la brusquer, & de ne rien ména-

nager avec elle. C'est pourquoi en se dépétrant de ses mains, il la repoussa, & lui dit d'un ton injurieux, vous feriez bien mieux Madame de me laisser en repos, & d'aller chez vous dormir, pour tâcher de racomoder votre Cerveau; quoi? parce qu'il vous prend fantaisie d'être amoureuse; & que cela vous fait tourner l'esprit, il faudra que j'en souffre? j'avouë que je vous ai obligation, que j'ai promis de faire un Mariage à votre maniére, & de vivre avec vous, ainsi que vous vouliez l'exiger de moi; mais si je ne trouve pas à propos de le faire, faut-il pour cela faire un si grand bruit? étes-vous la premiére Femme qui ait été trompée? & qui se soit engagée sur de fausses promesses, & faut-il pour vous apaiser que je sacrifie à votre caprice moi, ma famille & ma réputation; tout cela doit-il être mis en jeu pour des bagatelles : je ne suis pas assez fou pour cela, & puis que vous étes si peu raisonable, & que vous ne vous possedez pas mieux, vous pouvez comter que vos emportemens vous vont conter la partie; car je vous déclare que je ne vous verrai jamais plus. En disant cela, il la repoussa encore, & s'éloigna. Elle tomba tout de son long par terre, & puis s'efforcant pour se relever, elle fit ce qu'elle pût pour le suivre, & pour tâcher de le rapeller; mais il n'y eût plus moïen & il étoit déja trop loin pour pouvoir entendre ses cris. Elle en poussa de si effroïables qu'elle auroit pû atendrir les rochers. Le désespoir s'empara entiérement d'elle; elle déchira sa coif-

fe

se & la Robbe-de-Chambre dont elle étoit couverte, jeta l'une & l'autre par terre, marcha dessus; après cela elle s'écria, reviens voir ce que la rage & le désespoir m'inspirent, viens voir de quoi *Sara* est capable, & jusques où sa fureur la peut porter; viens voir une malheureuse que ton Amour a renduë folle, & qui perdant les espérances que tu lui avois données, ne cherche plus qu'à perdre une vie dont tu pouvois seul faire le bonheur: oüi j'apelle la Mort & l'Enfer même à mon secours. Cieux écrasez moi, & toi terre ouvre ton sein pour m'engloutir dans les abimes; je me devouë moi même aux peines éternelles, dans la vûë de pouvoir revenir, sous quelque effroïable forme, épouvanter ce barbare & troubler tous ses plaisirs, par le souvenir de *Sara;* puisse mon fantôme le poursuivre par tout, & lui reprocher sans cesse son infidélité: mais toi Riviere, s'écria-t'elle tout d'un coup, en se tournant du côté de l'eau, voudrois-tu bien exercer l'hospitalité à mon égard, j'implore le secours de tous les Elements, & je n'en vois point qui me soit si nécessaire que le tien; reçois moi donc dans ton humide sein, & reçois une malhûreuse dont les flames ne peuvent être éteintes qu'au milieu de tes flots.

Là-dessus elle s'élança de toutes sa force dans l'eau, & retint son haleine, afin d'être plûtôt étouffée. Bien des gens ont crû que *Mosco* avoit entendu le bruit que fit son corps en tombant dans la Riviere, & qu'il fut instruit de sa malhûreuse destinée avant

de

de rentrer chez lui. Quoi qu'il en soit, il ne lui auroit été d'aucun secours, quand même il seroit revenu sur ses pas, puis que tous ceux qui examinérent son corps, assurérent qu'elle avoit été étouffé dans moins d'une minute, & même avant que d'avoir avalé une seule goute d'eau.

Le lendemain matin ce malhûreux corps fut trouvé au bas de la Riviere, où le courant de l'eau l'avoit entraîné, & l'on rencontra dans le même tems *Mosco* sur le grand chemin d'*Angela*, où il s'en revenoit tranquilement. C'est ainsi que ses amis ont comté le fait : mais comme le Monde est enclin à croire le mal, on a adjouté plus de foi à la maniére dont les amis de *Sara* ont tourné cette Histoire; c'est à dire que cette pauvre fille aïant mis des Sommes considérables, & dont personne qu'elle n'avoit connoissance, entre les mains de *Mosco*, qui les avoit fait profiter, & qui étoit obligé en rompant avec elle de lui en rendre compte, chose que ses affaires ne lui permétoient pas; pour éviter cette restitution, & pour se défaire en même tems des importunitez que son Amour lui causoit, il avoit posté deux de ses amis sur le bord de la Riviére, & que lui aïant ensuite proposé de venir se proméner dans cet endroit là; ces même amis lui avoient aidé à l'étrangler & à la jetter ensuite dans l'eau. Quoi qu'il en soit, la triste destinée de cette malhûreuse Fille fût un effèt de la vangeance divine, & une punition du crime qu'elle avoit commis en se donnant à un homme marié.

Louise avoit déja eu deux Enfans, lors que cette Cataſtrophe ariva, & ſa deſtinée ne fût guéres plus hûreuſe que celle de la déſeſpérée *Sara*; car quoi qu'elle n'eſſuïât point les mépris ni les dégouts de ſon Amant, elle ne laiſſa pas déprouver ſon inconſtance, puis qu'au mépris de ſes charmes, & malgré tout ce qu'elle avoit fait pour lui, il ne lui fût pas poſſible de le fixer tout à fait, ni de le retenir entiérement dans ſes bras. Il lui donna ſes propres Servantes pour rivales, & par ſes débauches il atrapa un fort vilain préſent, dont il fit part à ſes deux Femmes. La premiére ne s'en aperçût pas ſi-tôt, mais *Louiſe* eût tant de chagrin de ſon inconſtance, que la délicateſſe de ſon cœur, jointe à celle de ſon tempérament rendit inutiles tous les remèdes qu'on pût faire pour ſa gueriſon; & quoi que par la mort de ſon Frere, elle fût devenuë une riche héritiére, ſa mélancolie ne lui permit point de jouïr long-tems de cet héritage, ni de prendre aucun plaiſir dans la vie; non pas qu'elle eût aucun remords de ſon commerce avec un Homme marié; car elle étoit perſuadée que la Poligamie étoit permiſe, & juſques à ſon dernier ſoupir, elle perſiſta dans la penſée d'avoir rempli les devoirs auxquels la Femme la plus vertueuſe eſt obligée; mais ſon chagrin venoit de ce que s'étant donnée toute entiére à *Hernando*, elle avoit comté que par tendreſſe & par reconnoiſſance, il ſeroit auſſi tout à elle. Elle croïoit mériter ſon atachement, & les preuves qu'elle reçût du con-

contraire firent tant d'impreſſion ſur ſa ſanté déja altérée, par cette mauvaiſe maladie, que l'infidélité de ſon Amant lui avoit atirée, qu'elle tomba dans une langueur qui la fit mourir martyre d'Amour à tous égards.

La premiére Femme reſiſta plus longtems à un mal dont elle ignoroit la cauſe, & qui par conſéquent n'ataquoit que le corps, & ne pouvoit pas faire les même impreſſions ſur ſon cœur, & ſur ſon eſprit, qu'il avoit fait chez *Louiſe*; auſſi fit-il une effèt beaucoup plus lent. Cette Dame ſurvêçût long-tems à ſa rivale, & elle eût même la conſolation avant de mourir, de voir que ſon Mari étoit revenu à elle, & qu'il tâchoit par ſes complaiſances, & par ſes aſſiduités de réparer tous les chagrins que ſes égarémens lui avoient cauſez; car ſoit qu'il fût effectivement touché où qu'il fit ſeulement ſemblant de l'être, il fit tout ce que le meilleur Mari du Monde auroit pû faire, il ne quita plus la ruelle du lit de ſa Femme, dès qu'il s'aperçût du danger où elle étoit. Il parut non ſeulement affligé; mais inconſolable de ſon mal; il ne parloit à perſonne que dans ſa Chambre, mangeoit auprès d'elle, & ne mangeoit que ce qui lui étoit abſolûment néceſſaire pour vivre, & cela dura juſques à ce que la Mort lui fit le plaiſir de le rendre libre & de le mettre en état de ſonger à ſatisfaire de nouveau le penchant qu'il avoit pour l'Amour, & le deſir de faire ſa fortune.

On peut remarquer dans l'Hiſtoire de ces deux

deux Freres l'aſcendant qu'ils ont eu l'un & l'autre ſur l'eſprit des Femmes. Il a été ſi grand qu'ils n'avoient qu'à ſouhaiter d'être écoutez pour être ſûrs de perſuader. Jamais Femme n'a pû réſiſter aux charmes de leur éloquence; & ils ont perdu d'honneur & de réputation toutes celles à qui ils ſe ſont atachez.

Hernando fit trêve à l'Amour pour s'occuper du ſoin de ſa fortune. Il paſſa par tous les degrés par où il faut paſſer pour parvenir aux premiéres dignitez de la Robbe, & quand il fût arivé à la Charge de grand Préſident, il s'en aquita avec aplaudiſſement, quoi qu'il eût moins de connoiſſance des Loix que de génie naturel; mais c'eſt à ce génie naturel & à ſa capacité qu'il a dû tout ſon avancement. Il épouſa au milieu de ſa fortune la Dame que nous avons vûë ſortir la derniére du *Prado*. Ce fût par les agrémens de ſa perſonne, & par les charmes de ſa converſation qu'elle ſçût l'engager; car ſon Bien n'étoit pas fort conſidérable, & enfin après avoir trouvé le ſecrèt de fixer cette étoille errante, elle a eu encore le bonheur de lui ſuivre; Cependant il faut avoüer qu'il en eſt de certaines folies comme de ces tâches qui s'éfacent d'elles-mêmes, & que parmi ces folies, celles que l'Amour cauſe doivent être miſes au premier rang.

F I N.

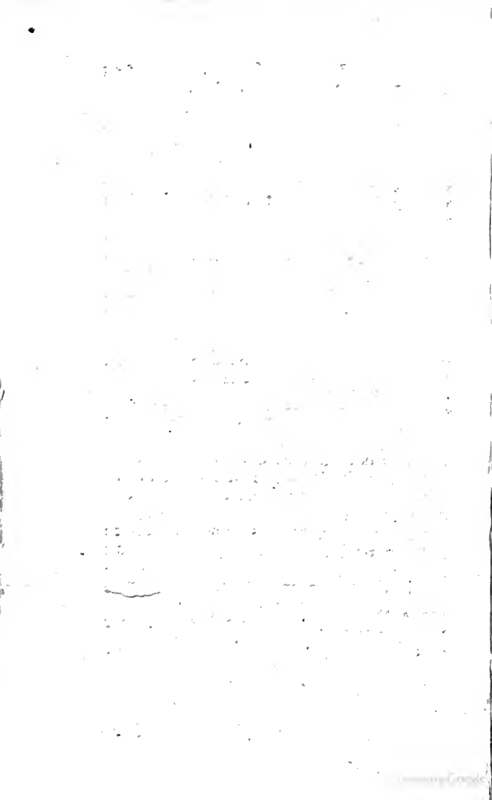


TABLE DES HISTOIRES,

Et des Caractéres contenus dans cès Mémoires.

A.

B.

Parc

Schrews-

T.

V.

F I N.

